

1re Année — N° 13

Juillet 1903



LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE — Le Numéro : 50 centimes. — N° 13. Juillet 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



BION ET MOSCHUS

Bion et Moschus, comparables en cela aux grands poètes grecs, mêlent harmonieusement l'amour et la nature. Mieux que tous les autres, peut-être, ils savent aiguiser l'expression et chanter, en termes toujours choisis avec goût, l'énergie brûlante de la volupté des sens.

Ils sont fidèles à la mythologie hellénique ; mais ils l'interprètent et l'appliquent avec bonheur à la vie de tous les jours. La Cypris de Bion chante, sur le corps de son amant, un cantique d'amour où la passion s'exprime comme elle fait dans celui de Salomon. Chaque mot est un charbon ardent. Et pourtant nulle crudité !

A son tour, Moschus raconte dans des vers, dont la forme même a quelque chose de souverainement voluptueux, les amours d'Europe et de Zeus. Sans choquer le lecteur, il nous dit comment un taureau emporte une jeune fille, comment il éveille ses sentiments.

Mais, qu'il s'agisse de Bion ou de Moschus, la nature prend part, dans le poème, au réveil des sens et à l'épanouissement du cœur des personnages humains. Et il en naît une poésie débordante, une poésie panthéistique où s'entremêlent passionnément les baisers des fleurs, des bêtes et des hommes.

L. BOREL.

ENLÈVEMENT D'EUROPE

Lorsque les jeunes suivantes d'Europe furent arrivées dans les prairies émaillées de fleurs, elles se mirent à la cueillette, chacune prenant la sienne, l'une le narcisse odorant, l'autre l'hyacinthe, celle-ci la violette, celle-là le serpolet. Et sur la prairie fécondée par le printemps tombe toute une moisson de pétales. A l'envi, certaines d'entre elles cueillent le calice embaumé du souci d'or.

Cependant, au milieu de ses compagnes, Europe, semblable à Vénus qui l'emporte dans le cercle des Charites, cueillait de sa main blanche la rose vermeille. Mais elle ne devait pas longtemps s'amuser à cueillir des fleurs, ni conserver intacte sa ceinture virginale ; car lorsque Zeus l'aperçut, il sentit chavirer son cœur, atteint profondément par la flèche soudaine de Cypris, qui, seule, peut vaincre jusqu'au maître des dieux ! Or, voulant éviter la colère et la jalousie de Junon, et surprendre la jeune âme de l'enfant, il voila le dieu, changea de forme et se transforma en taureau. Il n'était pas semblable ainsi aux taureaux qu'on nourrit dans les étables, ou qui de la charrue recourbée tracent des sillons dans la terre, ou qui paissent parmi les troupeaux, ou qui, pliés sous le joug, traînent à la ville un lourd chariot ; tout son corps était d'un jaune brun, mais un cercle d'argent brillait au milieu de son front ; ses yeux glauques étincelaient de désirs ; deux cornes de grandeur égale se recourbaient sur sa tête comme le croissant de la lune.

Il s'avança dans la plaine, sans effaroucher les jeunes filles. Bien mieux, celles-ci se plurent à se rapprocher de lui, à le caresser dans sa douceur. Son souffle, d'ailleurs, respirait un parfum plus suave que celui qu'exhalait la prairie. Mais voici qu'il se serre contre la belle Europe, léchant doucement le cou de la vierge séduisante et se frottant contre elle. Et celle-ci le caresse, et de la main essuie l'écume qui inonde son mufle, et lui met un baiser sur le front. Le taureau y répond par un meuglement de joie ; on eût dit le son voluptueux qui s'échappe de la flûte mygdonienne. Puis, courbant ses genoux, il considère Europe, tourne vers elle ses flancs et offre sa croupe puissante. Et la jeune fille, s'adressant à ses compagnes à la chevelure profonde : « Mes amies, mes chères amies, dit-elle, accourez, prenons place sur la croupe du taureau, et rions ; car, en vérité, son dos large nous portera comme un char. Il a l'air doux et son aspect est aimable. Il n'a rien de commun avec les autres taureaux ; ses manières sont celles d'un véritable être humain ; il ne lui manque que la parole ! »

Elle dit, et souriante, elle monte sur la croupe. Ses compagnes vont suivre son exemple, quand le taureau se redresse, et, sûr de sa proie longtemps souhaitée, gagne en hâte les flots de la mer. Europe se retourne, appelle ses chères compagnes, leur tend les bras sans pouvoir les atteindre. Arrivé sur la grève, le taureau, semblable au dauphin, se jette en avant, marche sur les vagues énormes, tandis que la mer se calme sous ses pieds. Les monstres marins bondissent autour de lui ; le dauphin, dans sa joie, s'ébat dans les vagues, les filles de Nerée surgissent de l'onde et, assises sur le dos des monstres, elles voguent à la rencontre du maître souverain. Neptune lui-même, qui ébranle les terres et les flots, aplanit les vagues, et guide son frère à travers les routes douteuses de l'océan. Cependant, à ses côtés, se groupent

les tritons, dont le souffle puissant retentit au fond des abîmes, et qui sonnent sur leurs conques recourbées le chant triomphal de l'hyménée.

Assise sur la croupe du divin taureau, Europe, d'une main, saisit l'une de ses cornes menaçantes, de l'autre, relève les plis flottants de sa robe, afin qu'elle ne se mouille pas dans la blanche écume de l'eau. Le manteau de la jeune fille se gonfle comme une voile dans le vent et la soulève doucement. Mais lorsqu'ils furent loin des bords de sa patrie, qu'elle ne put voir déjà ni les rivages battus des flots, ni la cime des montagnes, qu'elle n'aperçut, au-dessus de sa tête, que le firmament, sous ses pieds, que l'océan sans bornes, Europe jeta les yeux autour d'elle et dit ces mots : « Taureau divin, où me portes-tu ? Qui es-tu ? Comment peux-tu marcher sur des sentiers où ne vont que des êtres sans pieds ? Ne crains-tu pas les abîmes ? Seuls, les vaisseaux, ces voyageurs du flot, savent se tenir sur les vagues ; les taureaux craignent de faire route à travers la houle de l'océan.



Quelle eau douce, quelle nourriture trouves-tu sur l'onde salée ? Serais-tu quelque divinité ! Tu fais ce qui ne sied qu'aux dieux ! Les dauphins ne vont pas sur la terre ferme ; les taureaux ne parcourent pas les vagues ; et pourtant tu cours sur la terre et sur les flots, sans trembler, et tes sabots te servent de rames. Qui sait ? si tu t'élançais dans l'air azuré, tu planerais comme un oiseau léger ! Hélas ! infortunée que je suis ! j'ai fui loin du foyer paternel, et voici que m'emporte un taureau ! et je vais seule sur des mers étrangères vers un but inconnu. Mais toi, Neptune, qui commandes à la mer écumante, viens à mon secours ! J'espère connaître enfin celui qui trace ma route à travers les flots ; car, sans une divinité, je ne parcourrais pas de la sorte la route humide de l'océan ! »

Elle dit, et le taureau encorné lui répond ; « Courage, jeune fille, ne crains rien des vagues de l'abîme ; je suis Zeus lui-même, bien qu'à tes yeux je semble être un taureau ; car je prends l'aspect qu'il me plaît. Parce que je soupire après toi, j'ai parcouru, sous la forme d'un taureau, la vaste étendue de la mer. Bientôt tu verras la Crète, où je coulai mon enfance ; c'est là, que, dans mes bras, tu concevras des fils dont le sceptre commandera aux peuples de la terre ! »

Il dit, et ses paroles furent vraies. La Crète apparut. Zeus reprit sa forme première, délia la ceinture d'Europe, et les Heures leur préparèrent la couche de l'hyménée. Et la jeune fille, vierge naguère, devint vite l'épouse de Zeus, à qui, dans ce lieu même, elle donna des enfants.

Extrait de " la Grèce antique amoureuse "



LA MORT DE SAPPHO

NOUVELLE

Vers le milieu de la nuit, Sappho quitta sa demeure, résolue de mettre un terme aux terribles souffrances de son cœur.

La nuit était sereine, des parfums rôdaient dans la brise nocturne, et la lune, au ras de l'horizon, allongeait fabuleusement dans la campagne les ombres des Tamaris.

Le sentier, qui mène au sommet du promontoire de Leucade, passe au pied d'un temple d'Apollon, un sanctuaire redoutable, où s'agenouillent, avant de se jeter dans les flots, les amants trompés dans leur amour. Entouré d'oliviers et de chênes verts, il demeurerait introuvable, n'était son péristyle de marbre blanc, qui semble, dans la nuit, un grand voile lunaire tiré sur l'infini. Sappho s'y arrêta un instant. Elle récita, du bout des lèvres, quelques vagues invocations, car son esprit était ailleurs; puis elle reprit sa route.

Le promontoire est dominé par un rocher de quatre-vingts pieds de haut. On y monte en s'accrochant aux anfractuosités de la pierre. Qu'une main s'ouvre, qu'un orteil glisse, et c'est la mort ! Sappho se hissa jusqu'à l'extrémité du rocher.

En face de la mer Ionienne, où la lune traçait une immense route d'argent, la courtisane eut peur. Elle se

retourna brusquement et se trouva en face de l'astre nocturne, dans une clarté si blanche, si ouatée, qu'elle paraissait palpable. Malgré la hauteur, la brise était tiède et caressante.

Sappho jeta son voile, et laissa se dérouler sa splendide chevelure fauve. A deux pas de la mort, il lui était doux de révéler, une dernière fois, la beauté souveraine de son corps à l'astre qui avait présidé au premier tressaillement de sa chair.

Toute droite, au sommet du roc, enveloppée de clarté, elle incarnait, sous le ciel constellé d'étoiles, la Beauté pure dont rêvèrent tous les artistes et tous les poètes de l'antique Hellade. Ses cheveux fauves, où la lune mettait des reflets métalliques, flottaient sous la brise autour de ses épaules, sur ses flancs, sur ses cuisses, comme un manteau léger. Demeurée jeune et ferme malgré les caresses, sa gorge s'offrait à quelque lèvre invisible. Le ventre, sans rides encore, s'incurvait doucement comme un vase d'albâtre, barré seulement de la ligne qui, chez la vierge, trace une courbe d'une hanche à l'autre.

Une larme brûlante tomba des yeux de la courtisane, roula sur sa joue et trembla un instant au bout rose de son sein.

Et Sappho songea.

Elle songea à la première caresse qui lui révéla la volupté. Elle songea aux baisers meurtriers des vieux amants qui provoquaient tumultueusement ses désirs sans les calmer. Elle songea surtout à ses amies, nombreuses et si parfaitement belles, qui se disputèrent ses faveurs. Elle les revoyait une à une avec leurs chevelures, ou rousses comme le crépuscule, ou noires comme la nuit, ou blondes comme l'aube, ou ardentes comme le plein midi. Sous les ondulations de ces toisons divines, elle se représentait les épaules délicates, les cuisses

vigoureuses, les gorges droites, les ventres arrondis. Elle les contemplait dans son rêve.

Toutes ces images peu à peu prenaient de la réalité, et peu à peu se fondaient dans d'autres, ainsi qu'il en arrive dans l'éphémère existence.

Et parmi ces beaux corps, souples comme les jeunes branches des oliviers, odorants comme les violettes, pâles et roses comme des aubes ioniennes, elle voyait passer, toute grande dans sa majesté idéale, la Poésie qui, seule, à y regarder de près, avait su calmer ses désirs et apaiser sa chair. Oh ! comme elle se rappelait maintenant les mots d'amour et les odes passionnées qu'elle chantait tour à tour à Télésippa, à Erinna, à Cydno, à Gongyla de Colophon ! Des strophes palpitèrent comme des ailes d'oiseau sur ses lèvres humides, son corps se balança d'un rythme très doux dans la blancheur laiteuse qui tombait du ciel ; une volupté divine envahit son être entier.

Alors, pourquoi voulait-elle mourir ?

Elle se retourna.

Le roc, dressé très haut sur le promontoire, semblait, au bout de la verte Acarnanie, une stèle divine élevée par des mains pieuses en face de la mer Ionienne. Sous les rayons obliques de la lune, son ombre se prolongeait démesurément sur le flot, Et Sappho, debout à son sommet, vit son image s'allonger de même jusqu'au bout de l'horizon. Elle étendit les bras en croix pour se préciper dans le vide. Et ce mouvement fit courir sur la mer deux ombres gigantesques. Il parut à la courtisane qu'elle embrassait le globe, et que son étreinte calmait peu à peu les ondulations innombrables des flots.

Elle ne tomba pas dans le vide.

Elle demeura longtemps les bras ainsi étendus, ne pouvant se défaire de cette idée de domination et de

puissance. Car c'est bien de la sorte qu'elle avait embrassé ses amants et ses amantes ; c'est bien de la sorte que les passions les plus fougueuses s'étaient calmées sous l'étreinte de son beau corps !

Et pourtant, elle avait été vaincue à son tour ! Et c'est pourquoi elle se trouvait, à cette heure de la nuit, au sommet du rocher de Leucade !

Elle avait été vaincue par l'amour !

Sappho se rappelait maintenant toutes les circonstances de sa chute ; car n'était-ce donc pas tomber que de devenir l'esclave d'un homme ?

Un soir, alors que le soleil descendait, parmi des lueurs roses, dans les flots violets de la mer Ionienne, elle avait croisé Phaon, un jeune homme beau comme Apollon. Il s'en venait, rêveur, du rivage de la mer où elle portait ses pas. Pour la première fois, depuis son premier baiser, Sappho baissa les yeux, tandis qu'un frémissement de crainte la secouait de la nuque aux talons.

Elle ne se retourna pas pour suivre des yeux le jeune homme distrait ; mais elle *sentit* qu'il continuait sa route sans songer à elle, Et ce fait lui parut étrange, et un doute terrible envahit sa pensée ! Il se rencontrait donc un homme chez qui les effluves de sa chair parfumée ne réveillaient pas les désirs !

Pendant un long mois, ses nuits furent troublées. Au milieu des voluptés, qu'elle voulait d'autant plus étranges et raffinées que ses tourments étaient plus aigus,

l'image de Phaon occupait sa pensée. Et, sentant qu'elle ne parviendrait pas à calmer ses désirs, si le pâle rêveur ne tombait à son tour dans ses bras vainqueurs, elle se mit en quête de renseignements sur celui qui la possédait entière.

Phaon, suivant le récit des vieilles, qui semblaient inspirées de la divinité, avait trouvé l'éryngium, la plante mystérieuse, qui avait pour vertu de le faire adorer de toutes les femmes, sans qu'aucune d'elle le pût vaincre jamais. Et Sappho, qui se croyait supérieure à Aphrodite, n'en désira qu'avec plus de force de le faire ramper à ses pieds.

Mais Phaon demeura insensible. Un soir pourtant, rencontré sur le rivage de la mer, à cette heure troublante où s'éveillent les désirs, il avait posé ses lèvres sur les lèvres de Sappho, Depuis ce moment, et comme si la sensation lui avait paru inférieure à son rêve, il avait évité la femme et refusé les poèmes enflammés que la poétesse composait en son honneur.

Tout cela, Sappho se le rappelait avec une précision extraordinaire.

Des frissons la secouaient, des sanglots éclataient dans sa gorge, des larmes brûlantes ruisselaient de ses yeux.

Et elle ne voulait plus mourir ! Qui sait si demain, Phaon ne céderait pas à son empire ?

Soudain, elle crut apercevoir, très bas, parmi les vagues argentées, le corps de Phaon. Le jeune homme, couché sur le dos, les bras étendus, la tête divinement nimbée par les rayons de la lune, semblait offrir ses lèvres à celle qui se mourait d'amour pour lui. Oui, Sappho voyait clairement ses yeux, ses grands yeux noirs, profonds comme l'océan, changeants comme les vagues. Alors, avec un grand cri, elle se précipita en avant. Et son corps, aux formes divines, tomba de

l'énorme hauteur, pâle dans la blancheur de la lune, et plongea dans le flot.

Et c'est ainsi que mourut, dans la mer Ionienne, Sappho, la plus grande des poétesses et la plus belle des mortelles.

JEAN PATY.



MOISE AU SINAI

Sous la splendeur du ciel le Sinaï s'élance
Majestueux, abrupte, imposant, sobre et nu,
La foudre avec fracas y brise le silence,
Et le sommet aride est un faîte inconnu.

En face est le Serbal aux flancs gemmés de cuivre,
Le val qui les sépare est un vaste chaos.
L'ombre des Réfraïm ne cesse d'y poursuivre
Les humains égarés dans ce vaste champ clos;

C'est l'Horeb désolé, farouche, étroit, lugubre,
Où s'engouffrent les vents; en ce profond couloir,
Nulle plante ne croît et l'air est insalubre,
Et tout est vacillant, sinistre, morne et noir.

*
* *

Arraché de l'Egypte et de la servitude,
Tout Israël est là par Moïse amené
Au plateau de Pharan et sous le soleil rude,
Le désert a gémi des cris du nouveau né.

La multitude a vu les mobiles murailles
Des flots obéissants se soutenant entre eux,
Soudain linceul, cachant d'illustres funérailles,
La mer, de Misraïm, a sauvé les Hébreux.

Mais bientôt le désert et ses plaines stériles
Ont éprouvé le peuple affamé qui se plaint.
Ils regrettent le Nil et ses terres fertiles,
Car la soif les dévore et la faim les étreint.

En vain Moïse a fait jaillir l'eau de la roche,
Le peuple satisfait se réjouit un jour,
Mais demain, révolté, au prophète il reproche
Que nulle herbe ne croisse en ce morne séjour.

Cependant Dieu, prenant en pitié leur misère,
Fait germer le froment qui devra les nourrir,
Sensible à leur douleur, exauçant leur prière,
Il les empêchera désormais de mourir.

*
* *

Tout au loin d'effrayants tourbillons de poussière,
Portant jusqu'à leurs camps des chants et des clameurs,
On entend les éclats de la trompe guerrière :
C'est du peuple ennemi les étranges rumeurs.

Bientôt des flots de sang éclaboussent la plaine
Les tribus d'Amalec ont défait les Hébreux,
Sur le peuple de Dieu assouvissant leur haine,
Ils se sont acharnés, cyniques et nombreux.

Mais toujours inspiré, le sublime prophète
Debout, les bras levés, sur les monts à l'écart,
Leur inflige soudain la suprême défaite,
Amalec est vaincu... il fuit sous son regard.

*
* *

Tout à coup dans le ciel un long voile funèbre
Sur la cîme des monts étend ses lourds replis,
La terre en un instant s'endeuille de ténèbre,
Dans l'abîme infoulé s'écroulent des débris.

Les éclats du tonnerre ont déchiré la nue,
Frappant de roc en roc épouvantablement,
La majesté de Dieu du ciel est descendue,
Le sol est remué par un grand tremblement.

Moïse enfin s'élève aux sommets effroyables,
Au milieu des éclairs, sous les trombes du vent,

Roulé par la tempête, aveuglé par les sables,
Où nul homme avant lui n'est arrivé vivant.



Le Seigneur dit alors : qu'aucun homme n'appproche,
Seul avec Aaron, Nadab et Abiu,
Moïse gravira l'âpre et lugubre roche,
D'un pas silencieux, sévère et résolu.

De loin ils virent Dieu ; seulement le prophète,
De la main du Très-Haut doit attendre la loi.
Pendant quarante jours, exilé sur le faîte,
Il accepte, attentif, le gage de sa foi.

*
* *

Les Hébreux inconstants, débauchés et frivoles
Se souvenant des dieux en Egypte laissés,
(Peut-être de Moab invoquant des idoles)
Adorateurs de dieux qu'ils avaient encensés,

Au grand prêtre Aaron adressant la supplique,
Dirent : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous
Car Moïse n'est plus et son absence implique
Le choix d'un nouveau culte éblouissant et doux. ».

Et le veau d'or se fit de pendants et de bagues,
Devant lui dès l'aurore Israël assemblé,
Tournoyant et chantant, vibrant comme des vagues,
Ou comme sous l'azur frémit un champ de blé.

Au son des nébels et des flûtes,
Des tambourins et des kinnors
Les plus harmonieux accords
Bercent les exquises volutes
De la danse aux nobles transports ;
Ce n'est qu'ondoiements et que chutes
Que souples et joyeuses luttes,
Que courbe gracile des corps
Au son des nébels et des flûtes,
Des tambourins et des kinnors.

Mais voici que des monts qui gardent sa présence,
Inviolable aux yeux du peuple réuni,
Moïse est descendu, tenant de l'alliance
Divine le présent immuable et béni.

Devant l'idolâtrie et devant la débauche,
Son front illuminé soudain s'est obscurci,
La vengeance l'étreint, la colère chevauche
Son âme, et son courroux ne peut être adouci.

En multiples morceaux brisant les tables saintes,
Par le feu destructeur consumant le Veau d'or,
Sans souci des regrets, sans écouter les plaintes
Des Hébreux insoumis il dit : « S'il est encor

Parmi vous, peuple ingrat, un seul qui se souvienne
Du Dieu qui nous sortit de la terre d'exil,
S'il en est un fidèle à Jéhovah, qu'il vienne !
Pour racheter le mal, et vaincre le péril.

Pour apaiser du ciel la colère divine,
Il faut un grand exemple, une expiation
Telle qu'à l'avenir la plus noble doctrine
Ne soit plus le sujet d'une abjuration.

Il faut que, châtiant d'une implacable épée
Amis, frère, voisins, son bras soit protégé »
De honte et de douleur la nature frappée
Par Lévi se leva... Le Seigneur fut vengé !

Et le jour se leva sur cette aube sanglante,
Ainsi périrent ceux qui bravèrent les lois ;
Sur le mont Sinaï, après cette épouvante
Moïse s'exila pour la troisième fois.

EMILIE DE VILLERS.



SULAMA

I

Debout sur la montagne, Nahor regarda. Le firmament étoilé ressemblait à une mer calme parsemée de fleurs d'or. Son orbe immense, à le regarder longuement, s'élargissait, montait, gagnait les espaces suprastellaires, échappait à la pensée impuissante, se perdait dans les ténèbres et l'infini. Par intervalles, un astre sortait des abîmes, traversait l'espace, semant sa route d'une traînée d'étincelles, et rentrait dans la coupole sombre du firmament. La lune, à mi-chemin du zénith, baignait d'une lumière laiteuse le sommet des monts, les feuillages des forêts, les plaines coupées de fleuves, le seuil des antres où s'entendaient les grondements prolongés des fauves. Tout là-bas, à l'horizon, passaient des mammouths gigantesques, pareils à des monticules en marche. Ils s'en venaient, lents et mystérieux, par les herbes hautes, poussant dans le silence nocturne des rugissements de colère et d'amour. Dieux déchus de leur antique puissance, ils évitaient le dernier venu de la création, l'homme, si faible par son corps, si redoutable par sa pensée. Depuis plus de vingt mille ans, vainement ils luttaient contre

cette divinité nouvelle dont l'empire, semblait-il, ne devait avoir pour bornes que les flots de la mer et les hauteurs insondables du ciel.

Derrière lui, l'océan, emporté par le reflux, charriait des monceaux de pierres fines vers des mondes inconnus. Il ne semblait pas en courroux. Ses vagues, pareilles à des troupeaux de moutons blancs, roulaient en murmurant sous les brises tièdes de la nuit; elles emportaient peut-être, vers d'autres pays fermés à l'homme, les chants joyeux de l'aube, la plainte mélancolique du soir. Parfois des poissons formidables faisaient luire aux rayons de la lune leurs nageoires et leur queue blanches; parfois encore des géants marins luttaient parmi les remous pour quelque proie invisible. Mais sur cette immensité qu'une force inconnue poussait vers l'au-delà, le calme revenait soudain et le flot reprenait son cantique de la nuit.

Sur sa droite, mais bien loin du côté du Levant, une montagne aux flancs ouverts vomissait des flammes et des fumées. De ci de là, dans l'ébranlement du sol et parmi les éclairs, des rochers en fusion, des pierres gigantesques volaient, comme des oiseaux géants, dans les profondeurs du firmament. C'était un spectacle attachant mais terrible. Des lueurs soudaines couraient le long des vallées; les serpents de feu poussaient leurs croupes tortueuses jusque dans les étoiles; des laves descendaient de la montagne, heurtant, arrachant, consumant les arbres et les rochers sur leur passage.

Sur sa gauche, la nature dormait, calme et mystérieuse. Une brise, si légère qu'elle bruissait à peine dans le feuillage des arbres, poussait lentement vers le sommet du mont les aromes pénétrants de la nuit. Elle s'en venait des campagnes lointaines, comme une âme vivante, comme un souffle de femme que l'amour attiédit dans les ténèbres. Et ce silence, coupé seulement par les murmures de la brise, avait quelque chose de plus solennel et de plus grave encore que la marche tumultueuse du flot, que le rugissement des mammouths et le grondement formidable du volcan. Pour l'homme, la nuit avec ses mystères est plus imposante peut-être que les convulsions de la nature.

Nahor s'agenouilla dans l'herbe humide de rosée, leva la tête vers les étoiles, et pria. Il pria par peur et par admiration. Il pria les êtres invisibles qui soulèvent et compriment comme des seins de femme les flots de l'océan, qui sèment dans la nuit la semence des astres d'or, qui chassent et ramènent le jour, qui font ce qui est, qui donnent sans mesure les maux et les biens. Il pria devant l'inconnu formidable où se perdaient sa vie et celle des êtres enveloppés dans son amour. Il pria surtout par crainte pour la blanche et douce jeune fille dont les grands yeux clairs avaient éveillé dans son cœur un sentiment plus fort que le flot !

La jeune fille qu'il aimait était telle que la pouvait faire la nature impolluée. Elle comptait quinze printemps à peine. Elle tenait de sa mère toute jeune encore ses yeux bleus largement fen-

dus, ses cheveux blonds épais comme une toison, sa poitrine haute et ferme, la ligne onduleuse des reins, ses mains délicates, ses pieds cambrés; de son père elle avait hérité le dessin pur du front, la fierté du regard, le port assuré et la vigueur de la jambe. Le sang généreux des races futures coulait dans ses veines, à fleur de peau. Ses hanches bien ouvertes ressemblaient à un berceau tout prêt à recevoir et à conserver la vie. Mais sous ces dehors rappelant la force et la fermeté, une grâce troublante ravissait comme un parfum divin.

II



Nahor se mit en marche : les étoiles avaient tourné lentement autour de la polaire, et les souffles frais qui précèdent l'aurore faisaient tressaillir les herbes et les feuilles. Il descendit de la montagne par un ravin profond que les pluies avaient creusé dans son flanc. La pente était rapide, et d'énormes blocs, à peine retenus en équilibre par quelques branches pourries, se détachaient, par intervalles, entraînant, dispersant dans leur course folle les rochers, les arbres, les monticules mal affermis. Une plaine s'ouvrait au pied de la montagne. Un brouillard intense, haut de plusieurs coudées,

flottait sur l'herbe, s'accrochait au feuillage des arbustes, imprégnait le sol d'humidité.

Nahor continua sa route sans s'arrêter. Il marcha longtemps dans l'obscurité du bas-fond, puis remonta vers un coteau où devait dormir la tribu de Sulama. L'aube gagnait lentement. L'orient était rouge comme une fournaise. Les bois et les rochers se découpaient à angles nets sur l'horizon. A fixer la rougeur qui poussait dans le ciel des flèches colossales, on eût dit que l'incendie de toute une forêt, secouait dans l'espace des flammes et des rayons. De l'endroit où il se trouvait alors, Nahor voyait le campement de la tribu. Elle dormait sous cette clarté matinale, malgré les appels des oiseaux qui commençaient à monter dans le ciel. D'ailleurs, une grande partie de la nuit, les hommes avaient veillé. Des mammouths avaient été aperçus dans la plaine, et le danger est double dans les ténèbres.

III

Soudain Nahor s'arrêta. Un mammouth, que le fouillis des hautes herbes avait tenu caché, s'était dressé devant lui. Jamais il n'en avait vu de semblable ! Son corps énorme, pareil à un rocher crevassé par les pluies et les vents, s'étayait de quatre membre noueux, nerveux, horribles, où les mois et les années avaient dessiné des replis profonds. Sa tête triangulaire se prolongeait en une trompe plus épaisse que le corps d'un homme fait, plus souple que les anneaux d'un serpent. Ses

oreilles petites et velues ressemblaient aux excroissances verruqueuses qui rongent les arbres dans leur vieillesse ; et ses yeux, petits et enfoncés dans les os du crâne, étaient deux charbons ardents. Mais ce qui le rendait redoutable d'abord, c'étaient deux défenses d'ivoire, recourbées en arc, deux glaives dressés en haut et sur lesquels la trompe devait ramener l'objet à broyer. Parmi les long poils qui flottaient broussailleux sur sa tête énorme, les pointes mal essuyées des défenses portaient encore des traces de sang et des lambeaux de chair.



Les deux rois de la création se mesurèrent du regard. Nahor était solide du cou et des reins ; des muscles se nouaient et se dénouaient avec autant de force que d'aisance sur ses cuisses et sur ses bras. Il posait sur le sol des pieds nerveux. Son poing brisait un roc d'un coup. Bien que de haute stature, son front, cependant, son noble front toujours dressé vers les étoiles, atteignait à peine le ventre du mammouth gigantesque. Sa poitrine, que l'air soulevait et abaissait dans une alternative régulière recevait sans danger les chocs les plus rudes ; mais elle eût été réduite en poussière par l'un des quatre pieds de son formidable adversaire. Ses cheveux ramassés sur le haut de la tête lui faisaient un cimier capable d'amortir les coups de

massue les mieux assénés, mais ils lui eussent été sans secours contre la trompe que son ennemi brandissait à la façon d'un levier.

Cependant Nahor demeura sans crainte. Etait-ce pour la première fois, d'ailleurs, qu'il allait soutenir la lutte avec le géant des bois? Sa main se crispait sur une pousse d'arbre dont à l'ordinaire il appuyait sa marche. Il en avait frappé victorieusement des ennemis aussi redoutables que celui qui venait de se pousser sur son chemin ; et elle allait lui servir une nouvelle fois.

Pourtant il n'attaqua point de face. Faisant un bond de côté, il prit sa course vers le torrent qui, à quelques centaines de pas sur sa gauche, coupait les hautes herbes et faisait pénétrer le jour sous bois. Et le mammouth s'ébranla. Il allait par enjambées énormes. Les herbes, les lianes, les branches, les arbres de plusieurs années, les rocs roulés sur le sol, il heurtait, il écrasait, il projetait tout autour de lui. Par intervalles sa trompe musculeuse tombait à moins d'une coudée de l'homme en fuite. Et l'homme, par un saut prodigieux, évitait le coup fatal, passait en rampant sous les troncs d'arbre recourbés, se coulait dans les voies ouvertes par les serpents, roulait, bondissait, le corps en sueur, les pieds déchirés, la figure en sang. Un bond suprême le porta dans les premiers remous du torrent.

Le mammouth s'abattit dans les flots.

Nahor, tantôt plongeant, tantôt nageant à la surface, luttait contre les tourbillons. Par intervalles il frappait de la tête ou des reins contre les

rochers que charriait le torrent, des vagues rouges de sang s'élargissaient autour de lui. Le monstre se rapprochait alors du fuyard, mais, à son tour, il trébuchait, malgré sa masse, sur les rocs en mouvement, et dans sa gueule entr'ouverte l'eau s'engouffrait comme dans une caverne. Et la poursuite dura longtemps. De l'un à l'autre bord, les deux adversaires roulaient dans les remous.

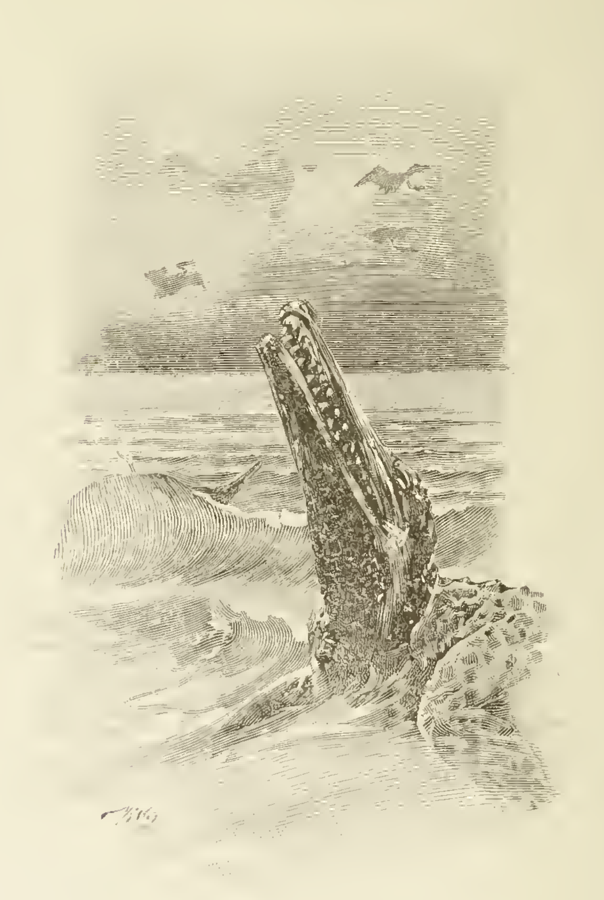
Cependant, malgré ses efforts, Nahor gardait toute la souplesse des muscles et toute l'agilité des membres ; tandis que le mammouth, emporté par la fureur, affolé par les résistances et les blessures, perdait avec son sang la force et la précision des mouvements. Un dernier choc le renversa. Il se releva cependant. Mais Nahor, qui pour la vingtième fois luttait contre ces rivaux de l'homme, plongea dans le torrent, et, flottant autour de son ennemi, le poussa, l'ébranla, l'étourdit.

Ce fut entre l'homme plein d'intelligence et le monstre aveuglé par la rage, une lutte terrible, une lutte sans pitié. A deux reprises Nahor plongea son pouce dans les yeux du monstre ; à chaque coup une orbite rouge paraissait au-dessus de l'eau et un hurlement de douleur roulait dans les montagnes. Privé de la lumière le mammouth lutta quelques instants encore contre les rochers à la dérive dans le torrent. Nahor, debout sur la rive opposée regardait son ennemi aux prises avec le flot. Il était redoutable et superbe avec sa tête sans jour, sa trompe déchirée et boueuse, son dos où les blocs retentissaient sourdement. Soudain un soupir large et profond sortit de ses flancs écrasés,

et il expira. Peu à peu il remonta sur l'eau, et son cadavre formidable sembla dormir le sommeil des nuits étoilées.

(A suivre.)

ALEXANDRE KELLER.



" L'ORIENT AMOUREUX "

LA BIBLE

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Le Cantique *de Salomon, ce chant de folie, d'ivresse et de passion, est une des plus curieuses et des plus spontanées productions du génie oriental. En vérité, c'est un cri de folie amoureuse!*

Il est difficile d'y démêler les différents personnages. Ceux dont la voix voluptueuse et terriblement réaliste domine, au milieu des figures les plus hardies et des comparaisons les plus audacieuses, ce sont l'homme et la femme, pour qui « l'amour est plus fort que la mort, et la jalousie plus terrible que l'enfer ! »

Mélange parfois choquant, parfois souverainement doux, du feu des sens et des rêves de la passion, ce Cantique restera comme la plus vigoureuse page de la poésie amoureuse qu'ait produite l'antiquité. Il est aussi le décalque le plus vrai de la vie primitive, où l'homme et la femme, intimement unis à la nature en efflorescence, parmi les animaux lascifs dont ils sont encore si proches, donnent à leur langage la couleur des beaux fruits et le parfum des fleurs !

Inutile de chercher dans ce chant d'amour une suite logique. Les deux interlocuteurs principaux parlent et rêvent, se saisissent, se quittent et se reprennent, dans un tumulte passionnel, qui est plutôt la vérité de l'amour que la règle littéraire. Il faut lire cet épithalame superbe, en songeant au désordre de la pensée qui caractérise les premières voluptés.

Salomon était jeune, à l'heure où il entonnait son cantique en l'honneur de la fille d'Égypte; il était né poète comme son père; il était le type du passionné et du maître qui ne plie que devant la femme aimée. Sa voix est un murmure d'une douceur infinie, quand elle ne rappelle pas les sons du clairon des batailles.

Une ancienne tradition dit que les Hébreux ne permettaient la lecture du Cantique *de Salomon qu'à ceux qui avaient au moins trente ans.*

L. B.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

I

LA FEMME

Pose tes lèvres sur les miennes; car supérieures au vin sont tes mamelles où rôdent les plus doux parfums!

Ton nom est une huile répandue, et c'est pourquoi les jeunes filles t'ont chéri!

Enlève-moi! et que nous courions toutes dans le sillage de tes parfums!

Le roi m'a introduite dans ses appartements! Nous nous égaierons et nous nous réjouirons en toi, mon bien-aimé, nous souvenant que tes mamelles sont supérieures au vin!

Je suis brune, mais belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les fourrures de Salomon! Veuillez ne pas considérer mon teint fauve, car c'est le soleil qui m'a brunie!

Les enfants de ma mère ont lutté contre moi et m'ont déléguée à la garde des vignes; mais je n'ai pas su defendre la mienne!

Dis-moi, ô toi qu'adore mon âme, où tu pais ton troupeau, où tu reposes quand le soleil est au zénith, afin que je ne me mette pas à courir autour des troupeaux de tes compagnons !

L'HOMME

Si tu ne le sais pas, ô la plus belle d'entre les femmes, sors, et suis les traces des troupeaux, et fais paître tes béliers près des tentes des pasteurs !

Je t'ai comparée aux cavales attelées aux chariots de Pharaon, ma douce amie ! Tes joues ont le velouté du plumage des tourterelles, et ton cou est rehaussé d'un collier ! Mais nous te ferons des colliers d'or incrustés d'argent !

LA FEMME

Tandis que le roi était sur son lit de repos, mon corps parfumé a répandu une odeur suave. Mon bien-aimé est pour moi un sachet de surprise : il reposera entre mes deux seins ! Mon bien-aimé m'est une grappe de troène des vignes d'Engaddi !

L'HOMME

Comme te voilà belle, ma douce amie, comme te voilà belle ! Tes yeux sont ceux de la colombe !

LA FEMME

Comme te voilà beau, mon bien-aimé, et combien agréable !

Notre couche est fleurie. Les poutres de notre foyer sont taillées dans le cèdre, les lambris dans les cyprès !

II

LA FEMME

Je suis la fleur des champs et le lis des vallées !

L'HOMME

Tel le lis entre les épines, telle ma douce amie entre les filles !

LA FEMME

Tel le pommier entre les arbres de la forêt, tel mon bien-aimé entre les jeunes hommes !

Je me suis assise dans l'ombre de celui que je désirais, et son fruit à été doux à mon palais ! Il m'a introduite dans la salle du festin et m'a comblée de tendresse !

Couvrez-moi de fleurs, entourez-moi de fruits, car je me pâme d'amour !

Que sa main gauche soit sous ma tête, et qu'il m'embrasse de sa droite !

L'HOMME

Par les chevreuils, par les biches des champs, je vous adjure, filles de Jérusalem, ne réveillez pas, ne tenez pas éveillée ma douce amie, jusqu'à ce qu'elle le désire elle-même !

LA FEMME, *endormie et rêvant*

C'est la voix de mon bien-aimé, c'est lui qui accourt, bondissant sur la montagne, franchissant la colline ! Il est semblable, mon bien-aimé, au chevreuil et au faon des b'ches !

Le voici lui-même, qui se tient derrière notre muraille, regardant par les fenêtres, interrogeant à travers les treillis ! Mon bien-aimé me parle : « Lève-toi vite, ma douce amie, ma colombe, ma toute belle, et viens ! Déjà l'hiver est passé, les pluies ont cessé et les nuages sont disparus ! Les fleurs sont écloses aux champs, l'heure de de l'émondeur arrive ! On a perçu, dans nos terres, la voix de la tourterelle ; le figuier a produit ses fruits ; les vignes ont des grappes et répandent une bonne odeur ! Lève-toi, ma douce, ma gracieuse amie, et viens ! Ma colombe, ô toi, qui habites les fentes des rochers et les troncs de murailles, montre-moi ta tête, et que ta voix retentisse à mes oreilles ; car ta voix est douce et ta tête gracieuse ! »

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, qui paît par-

mi les lis jusqu'à l'heure où se lève le jour et s'enfuient les ténèbres !

Reviens ! Sois pareil, ô mon amour, au chevreuil et au faon des biches des montagnes de Bether !

(*A suivre.*)



ANNALES DE *LA DRYADE*

LA GRÈCE ANTIQUE AMOUREUSE. — Bien que " La Dryade " ne publie que de l'inédit, nous avons été amenés, à deux reprises, à publier des extraits du magnifique volume *La Grèce antique amoureuse*, et cela sur la demande de beaucoup de nos abonnés. Exceptionnellement, nous procéderons de même au sujet des *Amours antiques*. D'ailleurs, nous tenons à la disposition de nos abonnés les deux volumes de M. A. Keller, au prix de 3 fr. 50 le volume, envoyé franco.

NOTRE ESTAMPE D'ART : *LA TENTATION DE SAINT ANTOINE*. — L'empressement avec lequel les abonnés du *Carillon* et de *La Dryade* ont souscrit à notre estampe montre combien notre idée était heureuse, et nous sommes très flattés de cette marque de confiance.

Cette confiance ne sera pas trahie, car l'estampe que nous offrons à nos abonnés est une œuvre d'art inédite, d'une valeur incontestable.

Voulant que les abonnés habitant les pays d'outre-mer puissent profiter, eux aussi, de cette aubaine, nous avons reculé jusqu'au 25 juillet la clôture de notre souscription.

Les demandes accompagnées d'un mandat ou valeur de 6 francs, montant de la souscription, doivent être adressés à M. Louis Borel, 21, quai Malaquais.

LA RABOUILLEUSE. — Nous avisons nos lecteurs que les quelques exemplaires de *La Rabouilleuse*, de Balzac, qui nous restent encore, leur seront cédés exceptionnellement au prix de 3 fr. au lieu de 4 francs.

DE BORIANA.



Imp. H. Drvoust. *Le Gérant :* H. de Lézardières



Imprimé par H. Davoust
20, rue du Dragon
Paris.

1re Année. — N° 14 Juillet 1903



LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 14. Juillet 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

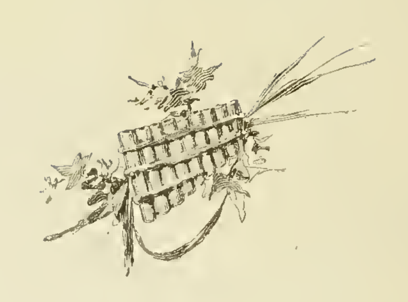
BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



ANACRÉON

Anacréon naquit à Téos, dans le pays des violettes que les Grecs appelèrent l'Ionie. Ses odes, et personne ne s'en étonnera, respirent le parfum de son pays natal.

Sa vie entière, consacrée à l'amour et au vin, à la blonde Cythérée et au rouge Bacchus, se retrouve, avec sa franche gaieté et sa mélancolie discrète, dans les poèmes qui firent le charme des Hellènes du sixième siècle, et dont il ne nous reste que des fragments le plus souvent contestés par les critiques.

Mieux que les autres poètes érotiques de l'antiquité, Anacréon nous enseigne l'influence des joyeuses libations sur la passion amoureuse ; car si le vin donne de l'ardeur aux vieillards, il leur donne aussi l'oubli de leurs mécomptes.

C'est une joie que de voir ce poète, dont la chevelure blanche se couronne de roses, assister aux festins où les jeunes vierges oublient, pour mieux fêter leur éternel amoureux de répondre aux œillades des jeunes hommes. De tous les chantres de l'amour, il est peut-être le seul qui ait pu sourire aussi longtemps à la femme sans tomber dans le ridicule !

L. BOREL.



ODES D'ANACRÉON

I

SUR LES FEMMES

La nature a donné des cornes aux taureaux, des sabots aux coursiers, la vitesse aux lièvres, aux lions une gueule profonde armée de dents, aux poissons des nageoires, aux oiseaux des ailes, aux hommes la sagesse. N'ayant plus rien pour les femmes, elle leur donna la beauté qui vaut à la fois tous les boucliers et tous les glaives ; car une belle triomphe et du fer et du feu !

II

L'AMOUR MOUILLÉ

Au milieu de la nuit, à l'heure où l'Ourse tourne autour de la main du Bouvier, où, vaincue par le sommeil, la race entière des mortels se livre au repos, l'Amour vint heurter à ma porte. « Qui es-tu, m'écriai-je, toi qui ébranles ma porte et viens interrompre mes songes ? — Ouvre, me répondit l'Amour, sois sans crainte : je ne suis qu'un enfant. Trempé de pluie, j'erre dans les ténèbres d'une nuit sans lune ! »

A ces mots, je me sentis pris de compassion ; j'allumai vite ma lampe et ouvris ma porte. En vérité, j'aperçois un enfant tout jeune, avec un arc, des ailes et un carquois. Je l'asseois près du foyer, je réchauffe ses petites mains dans les miennes, et j'exprime l'eau de ses cheveux mouillés. A peine est-il remis du froid : « Maintenant, dit-il, essayons cet arc et voyons si la corde mouillée n'a pas perdu sa force sous la pluie. »

Il tend l'arc et me décoche une flèche dans le cœur; je sens comme la piqûre d'un taon : et lui de sauter de joie et de rire : « Étranger, dit-il, ris donc avec moi : mon arc n'est pas endommagé, mais ton cœur l'est sûrement! »

III

SUR UN AMOUR EN CIRE

Certain jeune homme cherchait à vendre un Amour en cire. Je m'approche de lui : « A quel prix, dis-je, me vends-tu cette œuvre de tes doigts ? » Et lui de me répondre en dialecte dorique : « Prends-le au prix que tu voudras. S'il faut te le dire, je ne suis pas modeleur de cire, mais je ne veux plus habiter avec l'Amour dont les désirs ne sauraient se borner. — Soit ! donne-le-moi, et me le donne pour une drachme, ce doux compagnon de lit. Quant à toi, Amour, embrase-moi bien vite, sinon je te fais fondre au feu! »

IV

SUR LUI-MÊME

Les femmes me disent : « Anacréon, tu es vieux. Prends un miroir et te regarde : tu n'as plus de cheveux et ton front est poli. » J'ignore si j'ai encore des cheveux ou s'ils s'en sont allés ; mais ce que je sais, c'est que plus un vieillard s'approche du terme fatal, plus il lui convient de se livrer aux jeux et aux plaisirs !

V

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR

Je veux, oui, je veux aimer! L'Amour m'y engageait naguère; mais, dans mon ignorance, je ne me laissai point persuader. Et lui, prenant soudain son arc et son carquois d'or, me provoque au combat. Pour moi, semblable à Achille, j'endosse une cuirasse, et saisissant une pique et un bouclier, je combattis avec l'Amour. Il

me décoche des traits, et je fuis. Dès qu'il eût épuisé toutes ses flèches, il se prit de colère, et, se lançant lui-même en guise de trait, il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me sentis défaillir.

Vainement, je me couvre d'un bouclier ! A quoi peut servir un rempart contre un ennemi qui occupe la place?

VI

A UNE JEUNE FILLE

Jadis, sur les rivages de la Phrygie, la fille de Tantale fut changée en rocher; jadis, métamorphosée en hirondelle, la fille de Pandion déploya ses ailes dans le ciel. Pour moi, je voudrais devenir ton miroir, afin que tu me regardes sans cesse; ta tunique, afin que tu me portes toujours sur toi ! Et je voudrais être aussi, ô ma bien-aimée ! l'onde où se baigne ton beau corps, l'essence dont tu te parfumes entière; la bandelette qui court sous tes deux seins; le collier de perles qui orne ton cou; les sandales que foule ton pied mignon !

VII

SUR SA MAITRESSE

Allons, peintre habile, peintre le meilleur, toi qui es le roi de cet art qui fleurit à Rhodes, prends tes pinceaux et trace, suivant ma pensée, le portrait de ma maîtresse absente! Peins d'abord les boucles de sa chevelure noire; et, si la cire le permet, qu'il s'en exhale un lent parfum; peins son front d'ivoire d'où roulent jusqu'aux rondeurs de la joue ses cheveux brillants comme la pourpre. Que l'écart entre les sourcils ne soit ni trop grand, ni trop petit ; mais qu'ils tracent, comme chez ma maîtresse, un arc sombre, un arc fin comme un trait, au-dessus de ses paupières. Que son regard soit plein de flamme; que son œil soit à la fois azuré comme celui de Minerve, et humide d'amour comme celui de Cythérée ! Pour peindre

le nez et les joues, mêle les roses et le lait. Que ses lèvres respirent la séduction et appellent le baiser ! Que les Grâces voltigent en chœur sur son menton voluptueux et le marbre de son cou ! Que le reste de son corps se perde, dans les plis d'une robe purpurine, et qu'il ne reste visible que ce qu'il en faut pour déceler sa beauté !

C'est tout. Je la vois ! Tout à l'heure, ô portrait, tu vas parler !

Extrait de " la Grèce antique amoureuse "



LA PRIÈRE DE RHÉA SYLVIA

Déesse Vesta, ma patronne,
Prends en pitié mon pauvre cœur !
De grâce mon front se couronne,
Je ne sais plus chanter ton chœur.

Je suis comme la brebis blanche
Que tient captive le licou,
Et qu'on attache sur la planche
Avant de lui percer le cou.

Tant que ma voix, à chaque aurore,
Priait au pied de tes autels,
Tu pouvais me permettre encore
D'attiser tes feux immortels.

J'étais si jeune et si soumise,
Ma lèvre distillait le miel,
Et je paraissais la promise
De quelque être immatériel.

Je n'imitais point, sur la voie,
Où la vertu se vend peu cher,
Mes sœurs qui désirent qu'on voie
Les rondeurs roses de leur chair.

O Vesta, j'étais vraiment pure,
Avec mon jeune front blémi,
Parmi le vice qui suppure,
Parmi la vertu qui gémit.

Je portais dans mon sein l'empreinte
De ton amour longtemps vainqueur,
Et pouvais renfermer sans crainte
Ta douce image dans mon cœur.

Hélas! que suis-je devenue,
Mon corps s'affaiblit par degré,
Il me semble que je suis nue
Au pied de ton autel sacré.

Car toi qui sais tout, ma patronne,
Tu peux, devinant mon émoi,
M'arracher la blanche couronne
Que la pudeur tressa pour moi.

Car tu connais bien mon mensonge
Et sais que des lieux où je suis
Mon esprit s'envole et ne songe
Qu'aux doux baisers des longues nuits.

Car je ne suis plus la vestale
Qui te donnait son seul amour,
En accompagnant du crotale
Sa prière, au lever du jour.

Ma tête s'est faite chagrine,
J'ai peur de ton chaste caveau;
Car j'ai senti dans ma poitrine
Eclore un sentiment nouveau.

J'ai baisé, sur sa rouge lèvre,
Un homme, vers l'heure du soir;
Et, depuis, je tremble de fièvre
En venant près de toi m'asseoir.

Je sais que mon crime est atroce,
Qu'on ne te sert pas à moitié,
Et qu'enfin ton peuple féroce
Me fera mourir sans pitié.



Et cependant, quoi qu'il m'arrive,
J'attends sans crainte l'avenir.
Comme le pêcheur sur la rive
Qui regarde le flot venir.

Car, au doux souvenir de l'heure
Qui m'enseigna la volupté,
Le célibat me semble un leurre
Et ton culte une atrocité!

Je n'ai plus la voix qui caresse,
Mon verbe est devenu moqueur;
Non, je ne suis plus ta prêtresse;
Maudis-moi : j'ai la joie au cœur.

Blanche Vesta, je suis heureuse,
Et mon pauvre cœur est content
Devant le tombeau qu'on me creuse,
Devant le trépas qui m'attend.

Que m'importe après tout la tombe,
Dans un an, demain, aujourd'hui.
Puisque chacun de nous y tombe
Et que le bonheur m'y conduit!

Sache bien que rien ne m'alarme,
Si tu désirais me léser :
Je sais ce que vaut une larme,
Je sais ce que vaut un baiser.

Tu me donnais ma blanche couche
Près de ton autel triomphant;
Mais tu laissais vierge ma bouche
Et vierge mon ventre d'enfant.

Ton champ va demeurer inculte
Car, je te le dis sans retour,
Le baiser vaut mieux que ton culte,
Et l'amour vaut mieux que le jour.

A. Chevalier.



SULAMA

(Suite)

IV

Nahor s'orienta. Le soleil avait gagné en hauteur, et se trouvait maintenant à mi-chemin du zénith. La tribu de Sulama devait camper vers l'Est, dans une clairière, au bord d'un étang. L'homme reprit sa route, en roulant dans sa pensée les souvenirs des mois passés.

La tribu de Sulama se composait d'une vingtaine de foyers, où des jeunes hommes de son âge étaient, sans nul doute, résolus de défendre les femmes contre les désirs de leurs rivaux étrangers. Nahor était décidé de leur disputer Sulama. D'ailleurs, la mort ne valait-elle pas mieux que la vie sans la femme vers qui allait son être entier? Dans sa tribu, de jeunes vierges, fraîches comme le printemps, tendres et douces comme les chiens fidèles, promenaient dans l'ombre discrète des forêts ou baignaient dans les flots transparents des rivières leurs charmes incomparables; mais aucune ne s'était emparé de lui, aucune n'avait fait tressaillir sa chair au point où l'avait fait Sulama.

Nahor allait toujours devant lui, mené par

l'instinct des fauves à la recherche de leur proie. Il atteignit, vers le milieu du jour, la clairière et l'étang.

Comme la chaleur était accablante, la tribu faisait la sieste dans les huttes bâties sur pilotis. Les troncs d'arbres, qui servaient de pont, avaient été retirés, si bien qu'on ne pouvait atteindre aux habitations qu'en traversant le bras d'eau à la nage.

Tout dormait en silence. Le soleil au zénith n'arrivait pas à percer le feuillage des arbres gigantesques qui enveloppaient l'étang. L'heure était solennelle et paisible. Pas un être vivant ne remuait aux alentours. Seul s'entendait au loin le bruit sourd du volcan.



Nahor se laissa glisser dans l'eau et gagna les habitations. Quelques chiens grognèrent au clapotis du flot; mais, soit fatigue, soit sécurité, ils se rendormirent dans l'atmosphère embrasée.

L'homme fit sans bruit le tour des huttes de feuillages. Soudain il s'arrêta.

Sulama était étendue, à peine couverte, sur un lit de mousses séchées. Sa bouche aux lèvres roses ressemblait à un fruit mûr dont le cœur eût été garni de pépins d'une blancheur éclatante. Ses narines, dont les ailes s'ouvraient et se refermaient alternativement, avaient cette coupe un peu vague qui s'harmonise si bien avec la figure des enfants.

L'oreille droite s'entrevoyait à peine sous les boucles des tempes et de la nuque. Le cou sans rides, dessinait les premiers points de la ligne qui relie sans bosselures, sans angles raides, la base de la tête à la pointe des talons, chez la femme que l'homme n'a point encore profanée. Le bras droit, replié sous la tête, se perdait dans la mousse, et des brindilles jaunes lui faisaient une garniture pareille à l'écume des flots. Le bras gauche s'allongeait le long du buste dans un mouvement allangui. La gorge, que ne déformait pas même la position couchée, se terminait par une double goutte de sang. Une peau tigrée enveloppait les hanches et ne laissait à nu que les jambes et les pieds.

C'était la femme vierge telle que pouvait l'enfanter une époque où nul raffinement du plaisir n'avait effleuré encore ni les mères, ni les enfants. Elle était belle de cette beauté que donnent la santé, l'air sans limites, une atmosphère sans brusques retours! Le vice n'avait pas encore passé par là; et son corps justement proportionné était parfait de formes et de charmes.

Nahor s'approcha de Sulama, se courba jusqu'à terre et mit un long baiser sur les lèvres de la vierge. Celle-ci se réveilla, ouvrit les yeux, aperçut l'homme et sourit.

— Veux-tu être à moi? dit Nahor.

— Je le veux. Suis de loin ma tribu. Je suis à toi dans la vie et la mort.

V

Lorsque le soleil déclina vers l'horizon, la tribu de Sulama se mit en route. Elle devait gagner, à deux jours de marche, une contrée moins épuisée et se rencontrer avec une tribu amie.

Parmi les herbes hautes et sous la garde des chiens, les hommes armés de massues menaient la caravane. Ils suivaient vers le Nord une route vaguement tracée par le passage annuel de la tribu. Par intervalle, les femmes chantaient sur un rythme très monotone et très doux des poèmes sans nom. De loin Nahor suivait la marche.

A la tombée de la nuit, la tribu s'arrêta. La halte se fit à l'orée d'un bouquet d'armoisiers en fleurs. Un ruisseau, auquel le soir donnait une teinte foncée, rampait avec des reflets fauves à travers les herbes basses. Le bruit d'une chute d'eau scandait les heures au fond du bosquet. Au loin le silence était absolu. Entre le soleil occidental et la lune dont une pâleur douce annonçait la montée à l'Est, la plaine dormait dans les parfums et les chuchotements des plantes.



Sulama ne voulut point prendre part au repas du soir. Elle s'était assise loin des autres, sans crainte, pour mieux se

laisser aller à sa rêverie d'amour. Ses cheveux roulaient de tous côtés sur sa nuque et ses épaules; le vent en berçait les boucles sur sa gorge où la sève de la jeunesse dressait deux perles rouges. C'était l'heure préférée, l'heure de la solitude, après des journées de fatigues, de courses, de luttes incessantes. Sa mère, qui avait aimé et s'en souvenait, l'abandonnait à ses songes tout remplis de désirs et de folie.

Elle repassa dans sa tête et dans son cœur les souvenirs de ses premières émotions.

Un jour sa tribu s'était rencontrée, autour de la même source, avec celle de Nahor. Quelque chose d'étrange s'était passé en elle au moment où ses regards se croisèrent avec les regards du jeune homme. Une émotion violente, faite de crainte et d'admiration, avait secoué son être entier. Elle eût voulu se jeter aux pieds de Nahor, et elle ne l'avait pas fait sans en trouver la raison véritable. Mais pas un mouvement, pas un trait de la figure de l'homme ne lui avait échappé. Nahor lui était apparu comme un être extraordinaire, un homme supérieur à tous les autres par la beauté des formes, la force, le courage et la douceur. Les qualités en apparence les plus contradictoires, s'unissaient harmonieusement en lui. Quand elle ne le voyait pas, Sulama le devinait. Un lien invisible les reliait, faisant que, malgré les distances, elle le comprenait, sentait ses regards sur elle.

Et l'image de Nahor s'était gravée d'heure en heure plus profondément dans le cœur et le cer-

veau de Sulama. D'étranges tressaillements de la chair accompagnaient par instants ses rêves d'amour. Les songes de la nuit surtout, que l'association passive des idées mène et colore si diversement, lui donnait des réveils pleins de désirs et d'amour emporté.

VI

Cependant Nahor avait rejoint la tribu. Personne ne le vit s'arrêter derrière les armoisiers, Sulama elle-même se demandait si l'homme qu'elle aimait n'avait pas perdu les traces de la caravane en marche. Des larmes perlèrent au bout de ses cils. Un bruit léger la fit se retourner.

— C'est moi, dit Nahor, viens, et nous verrons après.

Saluma suivit l'homme, sans parler.

L'amour, qui est une passion plus exclusive, plus jalouse que toute autre, aime la solitude et la nuit. Il semble que le baiser des amants, indispensable à la propagation de la vie et de la douleur à la surface du globe, fuit le grand jour et les regards de ceux qui souffrent.

Les deux amants s'arrêtèrent, toujours enlacés, toujours silencieux, aux bords d'une clairière toute tiède encore des rayons du soleil. Le ciel était criblé d'astres. La lune était déjà descendue derrière les montagnes. La brise balançait lentement le sommet des arbres centenaires; mais, au ras du sol, le calme était absolu.

Perdus dans leurs désirs, les amants, pleins de jeunesse et de beauté, s'unirent avec passion devant la nature silencieuse, sous l'infini du firmament. Ce fut une heure de bonheur parfait, de sensualité suprême, de rêve sans mélange. Est-il surprenant qu'une mélancolie profonde l'ait suivie? L'homme n'est pas impunément heureux! Qui sait s'il ne supporte pas mieux la douleur que la joie?

Nahor regarda la jeune femme s'endormir, s'assit près d'elle et songea. Les sens apaisés, son amour lui parut diminué de moitié. Il eut comme peur de ce déclin soudain de sa passion : est-ce que cet amour, qui lui était apparu plus fort que la mort, plus résistant que le roc, pourrait donc s'évanouir dans la lassitude? Et Nahor se serra plus étroitement contre sa jeune épouse, dont le corps tiède parmi les fleurs et les herbes conservait un parfum dominant, un parfum à nul autre comparable, ce parfum de la femme qui réjouit le corps et dompte le cœur. Il eût voulu se convaincre que sa lassitude



n'existait pas, que son amour n'avait pas diminué. Une mélancolie invincible s'emparait peu à peu de lui. Des larmes roulèrent sur ses joues.

Il pleura longtemps. Il avait peur de l'inconnu qu'il devinait et qu'il n'osait sonder.

Afin d'échapper à ses pensées mélancoliques, il contempla sa jeune épouse. Les rayons de la lune occidentale mettait sur tout son corps une pâleur étrange et mystérieuse.

Sulama dormait lentement, les lèvres mi-closes, sereine et belle, comme si le passage de la virginité au plaisir des sens n'avait eu d'autre effet sur elle que de parfaire son être. Il se baissa pour la mieux contempler. Sa respiration était régulière. L'haleine qui passait sur ses lèvres avait un parfum que Nahor ne connaissait pas.

Sulama dormait. Sa poitrine se soulevait dans un rythme régulier, sans secousse, comme la vague d'une mer tranquille. La courbe de son ventre bougeait à peine parmi les herbes foulées; ses jambes découpaient une ligne molle dans le demi-jour où baignait le bosquet.

Sulama dormait. Nahor eût voulu lire dans sa pensée. Il avait comme une vague inquiétude touchant le passé et l'avenir? A qui allait son rêve présent? Jusqu'ici, il n'avait songé qu'au plaisir de la possession. Jour et nuit, il avait rêvé de ce premier baiser, de ce premier embrassement où devaient se fondre leurs deux êtres. Jamais il ne s'était avisé de s'interroger sur le passé de Sulama. Et maintenant qu'il avait défloré ce beau corps, un doute terrible envahissait son cerveau.

Sulama dormait. Oh! qui lui ravirait cette enfant? qui ferait tressaillir cette chair où sa vie entière était suspendue? Et Nahor, sans savoir pourquoi, eût voulu écraser de ses poings celle qu'il aimait éperdument!

Sulama dormait. Son rêve était pur. Elle se sentait emportée très doucement dans un monde inconnu tout rempli de fleurs aux parfums pénétrants. Son corps baignait dans une tiédeur fluide et ses oreilles entendaient des harmonies lentes, semblables et pourtant supérieures à celles qui secouent dans la brise du soir les arbres immenses des forêts.

VII

L'aurore mettait une nappe sanglante au bord de l'horizon, quand Nahor se réveilla. Son épouse le serrait dans ses bras, sa bouche près de sa bouche, son sein appuyé sur sa poitrine, sa chevelure blonde mêlée à ses cheveux noirs.

Nahor lui mit un long baiser sur les paupières. Sulama se réveilla. Ses yeux étaient clairs comme l'aube. Ses lèvres étaient fraîches et parfumées.

— Mes frères te tueront, dit Sulama.

Nahor ne répondit pas. Avec l'aube l'espoir était rentré dans son cœur.

— Mes frères te tueront, répéta la jeune femme. Tu n'es pas de ma tribu, tu n'as aucun droit sur moi. Mais qu'importe! ils nous tueront tous les deux, car je veux mourir avec toi!

Les oiseaux voltigeaient maintenant dans les

branches, les poissons venaient à fleur d'eau respirer l'air frais du matin, les insectes multicolores commençaient à bourdonner. Nahor serra son épouse contre sa poitrine.

— Je t'aime, dit-il, je t'aime, et le reste ne saurait m'importer !

Sulama mit ses lèvres longuement sur les lèvres de Nahor.

— Regarde-moi bien, Nahor! Tu es le plus beau et le plus doux des hommes. Si tu le veux, je te suivrai partout où te porteront les hasards de la route. Nous boirons à la même source, nous souffrirons des mêmes douleurs. Tout mon bonheur est dans ton baiser. Je consens à ne revoir ni ma mère, ni la tente où je suis née, si tu me promets d'être à moi comme je suis à toi ! Regarde-moi bien, tes yeux sont clairs comme le jour !

Nahor reprit Sumala contre sa poitrine.

VIII

Cependant la tribu était pleine de trouble.

L'ancien, à qui était délégué le commandement, avait rassemblé autour de lui les pères de famille. Une jeune fille avait disparu ; il fallait aviser.

Les opinions, d'ailleurs, étaient partagées. Interrogée sur la disparition de Sulama, la mère répondit qu'elle redoutait un malheur. Des mammouths avaient été aperçus dans la contrée, des hommes étrangers à la tribu avaient rôdé dans les environs.

Les jeunes hommes n'eurent pas un instant d'hésitation. La disparition de Sulama était le fait d'un ennemi ; il fallait battre les alentours et ressaisir la fille.

(A suivre.)

ALEXANDRE KELLER.





LE CANTIQUE DES CANTIQUES

(*Suite et fin*)

III

LA FEMME

J'ai cherché, durant les nuits, sur ma couche, celui que chérit mon âme. Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé !

Je me lèverai et ferai le tour de la ville. Par les carrefours et les places je chercherai celui qui remplit mon cœur. « N'avez-vous pas aperçu celui que j'aime ? »

J'ai rencontré le guet qui garde la ville : « N'avez-vous pas rencontré celui qu'adore mon âme ? »

A peine avais-je passé le guet que je trouvai celui qui remplit mon cœur ; je l'ai suivi, et je ne le lâcherai pas que je ne l'aie introduit dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a enfantée !

L'HOMME

Par les chevreuils, par les biches des champs, je vous adjure, filles de Jérusalem, ne réveillez pas, ne tenez pas éveillée ma douce amie, jusqu'à ce qu'elle le désire elle-même !

LES COMPAGNES DE LA FEMME

Voici le lit de Salomon, entouré de soixante des plus vaillants d'Israël. Tous portent l'épée et sont très bien dressés à la guerre. Chacun a son glaive sur la cuisse, à cause des frayeurs de la nuit. Le roi Salomon s'est fait une couche du bois du Liban ; les piliers en sont d'argent, le fond d'or, les degrés de pourpre. Son amour en a recouvert le milieu pour les filles de Jérusalem,

LA FEMME

Sortons et voyons, filles de Sion, le roi Salomon avec le diadème dont l'a couronné sa mère, au jour de son mariage, au jour de la joie de son cœur !

IV

L'HOMME

Comme te voilà belle, ma douce amie, comme te voilà belle ! Tes yeux sont ceux de la colombe ; et que dire de ce que recèlent leur profondeur ! Ta chevelure rappelle le troupeau de chèvres qui grimpe sur les monts de Galaad. Tes dents sont blanches comme les brebis tondues qui montent du lavoir, portant chacun deux petits, rebelles à la stérilité ! Tes lèvres sont des bandelettes écarlates, et ton parler est si doux ! Tes joues sont pareilles à deux grenades ; et que dire de ce qu'elles recouvrent ! Ton cou est semblable à la tour de David, bâtie à créneaux, où pendent mille boucliers et toutes les armes des vaillants ! Tes deux seins sont les deux faons jumeaux d'une chevrette, qui paissent parmi les lis !

Jusqu'à l'aube, jusqu'à l'heure où fuient les ténèbres, je m'en irai à la montagne de myrrhe et au coteau d'encens !

Tu es belle en tout, ma douce amie, et il n'y a point de tache en toi.

Viens du Liban, mon épouse, viens du Liban, viens ! Regarde du sommet d'Amana, de Sanir et d'Hermon, des repaires des lions, des montagnes des léopards !

Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse ! Tu as blessé mon cœur d'un seul de tes regards, tu m'as attaché avec un cheveu de ta nuque !

Oh ! qu'ils sont beaux tes deux seins, ma sœur, mon épouse ! Tes seins sont plus doux que le vin, et le parfum de ton corps l'emporte sur tous les aromates !

Tes lèvres sont les alvéoles où ta langue distille le lait et le miel ; l'odeur de tes vêtements rappelle celle de l'encens !

Tu es un jardin fermé, ô ma sœur, ô mon épouse, tu es un jardin fermé, une source scellée! Les plantes qui y poussent en font un jardin de délices : ce sont des grenadiers et toutes les variétés d'arbres, le cyprès et le troène, le nard et le safran, la canne odorante et la cinnamome, et tous les bois du Liban, la myrrhe et l'aloès, et les parfums les meilleurs ! O fontaine des jardins, puits d'eaux vives se précipitant du Liban !

Lève-toi, aquilon, arrive ; Auster, souffle sur mon jardin, et fais distiller ses plantes aromatiques !

LA FEMME

Qu'il vienne, mon bien-aimé, dans son jardin et qu'il en mange les fruits !

V

L'HOMME

Je suis venu dans mon jardin, ô ma sœur, ô mon épouse ! j'ai recueilli mes myrrhes et mes aromates ; j'ai mangé mes rayons avec mon miel ; j'ai bu mon vin avec mon lait !

Mangez, mes amis, et buvez ! Allez jusqu'à l'ivresse, mes très chers !

LA FEMME

Je dors, mais mon cœur veille. C'est la voix de mon bien-aimé, c'est lui qui frappe à ma porte : « Ouvre-moi, ma sœur, ma douce amie, ma colombe, mon immaculée ! car ma tête est pleine de rosée et mes cheveux humides des gouttes de la nuit ! »

J'ai quitté ma robe : comment la revêtirais-je ? J'ai lavé mes pieds : comment me souillerais-je ?

Mon bien-aimé a introduit sa main par l'huis, et mon ventre a frémi à son contact ! Je me suis redressée pour ouvrir à mon bien-aimé ; de mes mains coula la myrrhe, et mes doigts étaient pleins de la myrrhe la plus précieuse !

J'ai poussé pour mon bien-aimé le verrou de ma porte ; mais il s'était retiré et avait passé outre !

Mon âme s'était pâmée à son appel ! Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé ; je l'ai appelé et il ne m'a pas répondu ! Le guet qui garde la ville m'a rencontrée ; il m'a frappée et blessée. Les gardiens des murailles m'ont arraché mon voile !

Je vous en conjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je me meurs d'amour !

LES COMPAGNES DE LA FEMME

Qu'est donc ton bien-aimé parmi les bien-aimés, ô la plus belle des femmes ? Qu'est donc ton bien-aimé parmi les bien-aimés pour que tu nous supplies ainsi ?

LA FEMME

Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; je l'ai préféré entre tous ! sa tête est d'un or pur ; sa chevelure est comme le feuillage du palmier et noire comme l'aile du corbeau ! Ses yeux sont ceux de la colombe, qui vit près du ruisseau au lent cours et se baigne dans le lait. Ses joues sont comme un parterre de plantes aromatiques, comme des sachets d'odeurs ! Ses lèvres sont des lis dis-

tillant des parfums suaves. Ses mains portent des anneaux et sont pleines d'hyacinthes ! Son ventre est d'un ivoire ou brillent des saphirs ! Ses jambes sont des colonnes de marbre appuyées sur des bases d'or. Il est droit comme le Liban ; il est exquis comme le cèdre ! Sa voix est d'une douceur infinie ; tout en lui est désirable !

Telle est, ô filles de Jérusalem, celui que j'ai choisi, tel est mon bien-aimé !

LES COMPAGNES DE LA FEMME

Où s'en est allé ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes ? Par où est-il parti ? Et nous le chercherons avec toi !

VI

LA FEMME

Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, au parterre des plantes aromatiques, pour paître dans les vergers et cueillir des lis !

Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi, lui qui paît parmi les lis !

L'HOMME

Tu es belle, ma douce amie, tu es agréable, tu es magnifique comme Jérusalem ! tu es redoutable comme une armée rangée en bataille !

Détourne tes yeux, car ils me firent tomber dans tes bras ! Tes cheveux sont pareils au troupeau de chèvres venues de Galaad ! Tes dents sont comme le groupe de brebis qui montent du lavoir, ayant chacune des faons jumeaux ; parmi elles, il ne s'en rencontre point de stérile ! Tes joues sont pareilles à l'écorce des grenades, et je passe sous silence ce qu'elles me cachent !

J'ai soixante reines, quatre-vingt concubines et des vierges sans nombre ; mais une seule est ma colombe, ma parfaite ; elle est la préférée de sa mère, l'élue de celle qui lui donna le jour !

Les jeunes filles l'ont vue et proclamée bienheureuse ! Les reines et les concubines ont chanté sa louange ! « Quelle est celle qui s'avance comme l'aube naissante, belle comme la lune, splendide comme le soleil, redoutable comme une armée rangée en bataille ? »

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour contempler les fruits du vallon, pour voir si la vigne était en fleurs et si les grenades avaient germé! Mais insensé ! les quadriges d'Aminadab avaient troublé ma raison !

Reviens, reviens, ô Sulamite ! Reviens, reviens, que nous te contemplions !

VII

LES COMPAGNES DE LA FEMME

Que découvriras-tu dans la Sulamite, si ce n'est son port altier ?

Que ton pas est gracieux dans tes sandales, ô fille de prince ! Les jointures de tes cuisses sont des colliers faits de main d'ouvrier ! Ton nombril est la coupe travaillée au tour et toujours pleine de breuvage ! Ton ventre est comme un champ de blé semé de lis ! Tes deux seins sont les deux faons jumeaux d'une chevrette, ton cou un tour d'ivoire, tes yeux le lac d'Hesebon, près de la porte Rath-rabbim ; ta tête est pareille au Carmel, et ta chevelure à la pourpre royale enserrée dans un filet.

Que tu es belle, ô chère entre toutes, que tu es magnifique dans ta volupté !

Ta taille fut comparée à celle du palmier et ta gorge à une grappe de raisins !

L'HOMME

J'ai dit : « Je monterai sur le palmier, et en saisirai les fruits ! Et tes seins seront pour moi comme des grappes de la vigne, et le souffle de ta bouche comme le parfum des pommes ! »

LES COMPAGNES DE LA FEMME

Comme un vin excellent, ta gorge est digne d'être offerte au bien-aimé, digne d'être livrée au baiser de ses lèvres et de ses dents !

LA FEMME

Je suis à mon bien-aimé, et il est tourné vers moi !



Viens, mon amour, sortons aux champs, arrêtons-nous dans les hameaux ! Levons-nous de bon matin pour aller à la vigne et voir si elle est en fleurs, si les fleurs ont engendré des fruits, et si les grenades sont ouvertes ! C'est là que je te livrerai ma gorge !

Les mandragores ont répandu leur parfum. A nos portes pendent tous les fruits ; les nouveaux et les anciens, ô mon bien-aimé, je te les ai gardés tous !

VIII

LA FEMME

Que n'es-tu mon frère qui suce les mamelles de ma mère ? J'irais te trouver dehors, et je te baiserais, et personne n'aurait du mépris pour moi !

Je te saisirai et t'introduirai dans la maison de ma mère. Là, tu m'enseigneras, et je te donnerai une coupe de vin vieux et une liqueur faite avec du suc de mes grenades !

Que son bras gauche soit sous mon cou et que sa droite m'embrasse le corps !

L'HOMME

Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, de ne pas réveiller, de ne pas tenir éveillée ma douce amie, qu'elle ne le veuille !



LES COMPAGNES DE LA FEMME

Quelle est celle qui monte du désert, débordante de voluptés et appuyée sur l'homme qu'elle chérit ?

L'HOMME

Je t'ai réveillée sous un pommier : là, ta mère commit le péché ; là, s'accomplit le viol de celle qui t'enfanta !

Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme le sceau sur ton bras ; car l'amour est fort comme la mort et la jalousie terrible comme l'enfer ! Leurs aiguillons sont des aiguillons de feu et de flammes ! L'eau coulant à ruisseaux ne saurait éteindre l'amour, ni les fleuves le noyer ! Si un homme donnait pour lui tous les biens de sa maison, personne n'oserait le blâmer !

LA FEMME

Notre sœur est jeune et n'a pas encore de mamelles : que lui ferons-nous lorsqu'on la recherchera ?

L'HOMME

Si elle est comme une muraille, nous bâtirons sur elle des tours d'argent ; si elle est comme une porte, nous la renforcerons d'un entablement de cèdre !

LA FEMME

Je suis comme une muraille, et mes seins sont comme des tours : c'est pourquoi je jouis de la paix !

L'HOMME

Le pacifique Salomon possédait une vigne dans un endroit populeux. Il la confia à des gardiens, et chacun d'eux paya sa récolte mille pièces d'argent ! Les mille pièces d'argent sont à toi, et deux cents pour qui en gardent les fruits !

O toi qui habites les jardins, les amis t'écoutent! Fais que j'entende ta voix.

LA FEMME

Fuis, mon bien-aimé, pareil au chevreuil et au faon de la biche sur les montagnes parfumées !





LA STATUE DU FAUX DIEU

Sous le firmament vaste, où passent les soleils,
Le faux dieu se dressait, grandiose et superbe,
Son pied profondément s'élargissait dans l'herbe,
Et sa tête plongeait dans les astres vermeils.

Cent générations dormaient leurs lourds sommeils
Autour de lui. Sa lèvre avait le rire acerbe
Du riche moissonneur qui veille sur sa gerbe,
Méchant dans ses repos, méchant dans ses réveils.

Maintenant il est là, couché dans la poussière,
Brisé, la tête ouverte au dur choc de la pierre,
Devant ceux qui l'avaient prié longtemps en vain.

Autour du piédestal rompu l'esclave exulte,
Et la prière lâche a réveillé l'insulte. . .
Un ver avait rongé le colosse divin !

JEAN PATY.

ANNALES DE *LA DRYADE*

AMOUR AUX DAMES. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le beau roman de chevalerie *Amour aux Dames* de Ernest Hugny a obtenu un tel succès que nous nous sommes vus obligés de le remettre sous presse.

Nous engageons donc ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore ce livre à nous le demander. Il leur sera expédié franco contre envoi de Fr. 3 50.

SONNETS RUSTIQUES du même auteur est sur le point d'être épuisé. Avis aux amateurs de beaux vers. Ce volume illustré qui va devenir rare est expédié aux mêmes conditions.

LE LIVRE D'OR DE LA SANTÉ. — Nous nous empressons d'aviser nos lecteurs que nous venons de prendre en dépôt *Le Livre d'or de la santé*, comprenant trois magnifiques volumes, richement reliés, contenant 2614 pages de texte, 480 figures dans le texte, 39 planches finement coloriées et superposées.

Nous ne saurions mieux faire, pour présenter cet ouvrage à nos lecteurs, que de citer quelques passages de la préface de M. le docteur Léon Deschamps, de la Faculté de Paris.

« Le savant ouvrage du professeur Platen, que nous sommes heureux et fiers de présenter ici au public français, ne semble aspirer, s'il faut en croire son titre, qu'à la *Vulgarisation de la médecine*; à notre avis, ce n'est pas assez dire, et c'est *Vulgarisation de la santé* qu'il eût fallu graver en lettres d'or au frontispice de ce livre. »

« Nous savons bien, et il ne nous coûte pas d'en faire l'aveu, que toutes les maladies qui nous affligent ne sont pas également curables, qu'il en est quelques-unes encore devant lesquelles la science la plus dévouée reste souvent impuissante; mais, s'il n'est pas toujours possible de supprimer ou de vaincre le mal, il est bon et utile de vulgariser les moyens de l'éviter et surtout les moyens d'en atténuer la gravité. C'est le but que se propose le *Livre d'Or de la Santé*, et, proclamons-le bien haut, le but qu'il a pleinement et magnifiquement atteint. »

« Le chapitre consacré aux diverses sortes de *bains* et à leurs *applications* est très remarquable, comme aussi celui des *affusions* et de leur *emploi*. On se plaint souvent, surtout à la campagne, de ne pouvoir faire le traitement hydrothérapique, faute d'une installation appropriée : grâce aux indications du professeur Platen, on pourra très facilement se passer de la plupart des appareils compliqués des établissements spéciaux et y suppléer avantageusement par des moyens tout aussi énergiques, quoique beaucoup plus simples. »

Nous faisons observer que le troisième volume, dit volume spécial, est de par son caractère très exclusif interdit à la lecture des enfants ou des jeunes femmes, aussi a-t-il été muni d'une *serrure de sûreté artistique* qui le met à l'abri de toute indiscrétion. Il contient, en effet, la description et le traitement de maladies sur le caractère intime desquelles nous ne pouvons donner une plus ample idée.

DE BORIANA.

Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardières



Imprime par H. Davoust
20, rue du Dragon
Paris.

1re Année. — N° 15. Août 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE · Le Numéro : 50 centimes. · N° 15. Août 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



THÉOCRITE

Les Idylles *de Théocrite n'ont point de rivales. Elles s'opposent avec avantage, pour le naturel, la grâce champêtre, la sincérité de l'expression, aux* Buccoliques *de Virgile, qui est un citadin de l'âge d'or. Il semble vraiment, à les lire, que le poète ait oublié, un instant, les séductions des femmes de la ville, pour mieux concevoir et dépeindre la fruste passion des bergers et des bergères de son époque. Il se plaît particulièrement à l'étude des chagrins d'amour, auxquels il ne sait d'autre remède que le travail et la Muse, et aussi, et surtout, le recours à une passion nouvelle.*

Ce qui est caractéristique chez les poètes grecs, mais surtout chez Théocrite, c'est l'absence à peu près totale du sentiment proprement dit. Tout, pour eux, dans l'amour qui a deux faces, s'il est complet, se ramène à une sensualité suraiguë, sans qu'ils se complaisent toutefois dans une description minutieuse, comme le fait Ovide en mainte rencontre. Les Grecs aiment l'harmonie et les justes proportions. Le détail, chez eux, se coule toujours dans un ensemble aux lignes pures. Ils sont d'abord amoureux de l'idéal, et c'est pourquoi l'emportement de la passion se masque toujours, dans leurs œuvres, sous une forme plus poétique, plus sensuelle, plus mythologique que réaliste. En un mot, ils harmonisent les faces complexes de l'homme, suivant une conception qui restera par excellence la conception artistique des poètes et des rêveurs.

L. BOREL.

IDYLLES DE THÉOCRITE

THYRSIS

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique! C'est Thyrsis qui chante, Thyrsis de l'Etna!

Où étiez-vous donc, ô nymphes, où étiez-vous quand se mourait Daphnis? Sur le Pinde ou sur les bords du Pénée, qui arrose des vallées enchanteresses? Car vous n'étiez alors ni sur les flots tumultueux du fleuve Anados, ni sur les rochers de l'Etna, ni près de l'onde sacrée de l'Acis.

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique!

Les chacals et les loups pleurèrent Daphnis, et les lions de la forêt gémirent sur sa mort. Vaches et taureaux, génisses et veaux mugirent ensemble à son trépas!

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique!

Hermès, le premier, vint de la montagne et dit: « Daphnis, pourquoi ton chagrin? De qui, mon ami, es-tu si fort épris? » Puis vinrent les bouviers, les pâtres et les chevriers, et tous l'interrogèrent sur la cause de son mal. Puis apparut Priape, qui s'écria: « Malheureux Daphnis, pourquoi te consumer? Ta jeune épouse court, infatigable, à ta recherche, le long de tous les ruisseaux et dans tous les bosquets! Ah! tu es malheureux en amour et tu es intraitable! Jadis, tu méritais de passer pour bouvier, aujourd'hui tu n'es plus qu'un chevrier! Or, quand le chevrier voit la chèvre supporter les assauts du bouc, des larmes brûlantes perlent dans ses yeux, et il se plaint de n'être pas un bouc! Et toi, quand tu vois les jeux des jeunes filles, des larmes brû-

lent tes paupières, parce que tu ne partages pas leurs ébats ! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique !

Et Daphnis ne répondit rien ; mais il entret'nt sa passion funeste, et le fit jusqu'au trépas !

Vint enfin Cypris, douce et souriante. Oui, elle souriait doucement, mais son cœur semblait chagrin : « Tu te vantais, en vérité, dit-elle, ô Daphnis, de vaincre l'amour ; or n'es-tu pas dompté toi-même par le redoutable Eros ? »

Et Daphnis lui répondit : « Insupportable Cypris, Cypris détestée, Cypris ennemie des mortels, tu dis que mon dernier jour à lui ! Mais Daphnis, même dans l'Hadès, causera de cruels chagrins à Eros ! Quel bruit court donc sur Cypris et le bouvier ? Va sur l'Ida, où croissent les chênes, car il n'est, ici, que du gazon, et l'on n'entend que le doux bruissement des abeilles autour des ruches ! Va rejoindre Anchise et le bel Adonis, puisque, lui aussi, paît des brebis, poursuit les lièvres et chasse les fauves. Dresse-toi de nouveau en face de Diomède et lui dis : « J'ai vaincu le bouvier Daphnis, lutte avec moi ! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique !

« O loups ! ô chacals ! ô vous qui rôdez dans la montagne, ours, adieu ! Daphnis, le bouvier, dorénavant ne vous chassera ni dans les forêts, ni sous les chênaies, ni dans les bois sacrés ! Adieu, fontaine de l'Aréthuse, et vous fleuves, qui roulez vos belles ondes du haut du Thymbris ! C'est moi ce Daphnis, qui paissait ici les vaches, qui gardait les génisses et les taureaux ! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique !

« O Pan, ô Pan, que tu sois sur les hautes montagnes

du Lycée, ou que tu parcoures le grand Ménale, viens dans l'île de Sicile, abandonne le sommet d'Hélica et le tombeau escarpé de la fille de Lycaon, qu'admirent les bienheureux mêmes !

« Viens, ô roi, et prends cette belle syrinx aux sons mélancoliques : elle est enduite de cire et s'adapte bien aux lèvres ! Car déjà Eros m'entraîne dans l'Hadès ! Désormais, ronces et acanthes, portez des violettes, et toi, beau narcisse, déroule ta chevelure sur le genévrier ! Que tout se transforme et que les pins produisent des poires, puisque Daphnis est mort ! Que le cerf poursuive les chiens et que la chouette des montagnes lutte par ses chants avec le rossignol ! »

Achevez, ô Muses, allons, achevez ce chant bucolique !

Il dit, et se tut. Aphrodite voulait le ranimer ; mais les Parques tranchèrent tous les fils de sa vie, et Daphnis descendit le courant qui le roula dans ses flots, lui, l'homme chéri des Muses et que les Nymphes ne détestaient pas !

Achevez, ô Muses, allons, achevez ce chant bucolique.

LE CYCLOPE

O blanche Galatée, pourquoi repousse-tu celui qui t'aime, ô toi qui es plus blanche que le lait caillé, plus tendre qu'un agneau, plus fière que la génisse, plus brillante que le raisin vert ? C'est bien ainsi que tu viens à moi, quand je cède au doux sommeil, et que tu te sauves soudain, quand il m'abandonne ; et tu fuis comme la brebis à la vue du loup blanc !

Je me suis épris de toi, jeune fille, quand, pour la première fois, tu vins avec ma mère, désireuse de cueillir des feuilles d'hyacinthe sur la montagne. C'est moi qui vous servais de guide. Et depuis ce temps je

n'ai pu t'oublier ! Mais, par Jupiter ! que t'importe à toi !

Je sais, ô gracieuse jeune fille, pourquoi tu me fuis : c'est qu'un sourcil où se hérissent les poils couvre tout mon front, d'une oreille à l'autre, comme ferait un sourcil unique ; c'est que je n'ai qu'un œil et un large nez qui me retombe sur la lèvre. Pourtant, tel que je suis, je pais mille troupeaux ; ils me donnent le lait le meilleur, que je bois, et le fromage ne me fait défaut ni l'été, ni l'automne, ni à la fin de l'hiver ; et mes clayons en sont surchargés. Je suis habile à jouer de la flûte, et l'emporte sur tous les Cyclopes, et souvent je te chante, ma douce pomme chérie, en même temps que ma passion, jusqu'à une heure indue de la nuit. Je nourris pour toi onze faons mouchetés et quatre petits ours. Mais, viens à moi, et tu n'auras pas à le regretter !



Laisse la mer azurée frapper le rivage ! Tu passeras des nuits plus agréables près de moi, dans ma grotte. Là, tu trouveras des lauriers, des cyprès délicats, le lierre noir, la vigne aux doux fruits, et l'eau fraîche, boisson divine, que l'Etna boisé fait sourdre de sa blanche neige ! Or, qui préférerait à cela les flots de la mer ?

Et s'il te semble que je suis trop velu, j'ai du bois de chêne et du feu qui ne s'éteint jamais sous la cendre ; je consens que tu brûles mon cœur et mon œil unique, qui m'est plus cher que tout !

Hélas ! pourquoi ma mère ne m'a-t-elle pas mis au au monde avec des ouïes ? J'irais à toi, et, à défaut de

tes lèvres, je baiserais ta main ! et t'apporterais ou le lis blanc ou le pavot délicat, qui porte des cliquettes rouges; mais, comme les uns poussent en été et les autres en hiver, je ne pourrais te les apporter à la fois !

Dorénavant, ô jeune fille, si quelque étranger aborde ici son navire, j'apprendrai à plonger, afin de savoir quel plaisir tu trouves à habiter le fond de l'eau. Puisses-tu en sortir, et, l'ayant fait, oublier de retourner à ta demeure, comme je fais maintenant, assis en cet endroit ! Puisses-tu enfin consentir à être bergère avec moi, à traire le lait et à fabriquer le fromage, en y mêlant l'aigre présure !

C'est ma mère seule qui m'a nui près de toi, et je le lui reproche ! Jamais elle ne t'a parlé doucement de son fils, et pourtant, de jour en jour, elle me voyait maigrir! Je lui dirai que j'ai des élancements dans la tête et les pieds, afin qu'elle souffre, puisque je souffre !

O Cyclope ! Cyclope ! où donc ton esprit s'est-il envolé ? Puisses-tu, quittant cette plage, tresser des paniers d'osier et cueillir des feuilles pour tes agneaux ! En vérité, ta raison se trouverait bientôt mieux ! Trais la brebis qui est sous ta main, et ne cours pas après celle qui fuit ! Tu trouveras une autre Galatée, et plus belle encore ! Beaucoup de jeunes filles m'invitent à jouer avec elles, et toutes elles me sourient quand je leur prête l'oreille. Il est clair que l'on compte encore, en ce pays, Polyphème pour quelque chose !

Extrait de " la Grèce antique amoureuse "





LE JUGEMENT
DES MORTS EN EGYPTE

Les juges rassemblés, l'accusateur parut.

« Cette femme, dit-il, trop longtemps parcourut,
« Du soir jusqu'au matin, tous les sentiers du vice,
« Pour ne pas qu'aujourd'hui l'honnêteté sévisse
« Contre son souvenir abhorré parmi nous !
« Longtemps elle riva nos fils à ses genoux ;
« Longtemps elle retint, asservis à sa couche,
« Les époux qu'elle avait effleurés de sa bouche ;
« Longtemps elle apparut comme un dieu malfaisant,
« Empoisonnant les cœurs, renversant et brisant
« Tout ce qui se trouvait sur sa route maudite !
« Le vice ruissela de sa porte interdite
« Comme la fange suinte aux cloaques murés !
« Quand elle eut descendu les faciles degrés
« Qui mènent des hauteurs aux amours adultères ;

« Quand elle eut triomphé des cœurs les plus austères,
« Couronnant son travail par un trépas honteux,
« Un soir, elle tomba, là, sur son seuil douteux,
« Et les oiseaux de nuit, à ce que l'on rapporte,
« La traînèrent, rongée, à vingt pas de sa porte ! »

Puis, se retournant vers les assistants troublés,
Il conclut :

« O vous tous, qui priez et tremblez,
« Qui d'entre vous viendra défendre cette femme ?
« Pourtant, si je suis lâche, et si je la diffame,
« Qu'on prenne sa défense à deux pas de son seuil !
« Mais nul ne l'osera !.. Donc, mettez bas le deuil ;
« Cessez de la pleurer ; privez de sépulture
« La femme qui chez vous sema la pourriture !
« Que son âme sans gîte aille habiter le corps
« Des fauves dans les bois, des chiens errants, des
[porcs,
« Des monstres que, la nuit, on rencontre en route ! »

Et le corps fut jeté, comme on jetait sans doute
Les animaux sans maître, au détour du chemin.
Le silence se fit au loin. Le lendemain,
On aperçut un homme, errant seul sur la route,
Un vieillard, courbé comme une bête qui broute,
Qui portait un fardeau pesant au bord du Nil.
D'où venait ce vieillard ! Vers quel but allait-il ?
Personne ne le sut... Mais l'époux de la femme,
Mais le cadavre blanc qu'on avait dit infâme,
Avaient, le lendemain, disparu, paraît-il...
Et l'on ne reprend pas ce que reçoit le Nil !

Alexandre Chevalier.



SULAMA

(*Suite*)

V

Nahor et Sulama laissèrent passer la caravane.

Sulama n'avait nul regret. Elle était satisfaite dans sa chair et dans son cœur. Elle était entrée, par le premier baiser, dans une vie nouvelle et telle qu'elle l'avait rêvée. L'existence réelle avec ses douleurs et ses menaces n'existait pas pour sa fraîche imagination d'enfant. Nahor représentait à ses yeux toutes les félicités, tous les désirs, toutes les espérances.

Tandis que la caravane se perdait dans les ombres de plus en plus épaisses de la forêt, Sulama se serrait contre Nahor, avec toute la tendresse confiante des enfants, avec toute la passion farouche de la jeune fille récemment devenue femme. Elle ne regardait pas la caravane, ses yeux grands ouverts enveloppaient la tête pleine de fierté et de grandeur de Celui qui l'avait révélée à elle-même. Elle se perdait tout entière dans cet homme qui résumait en lui la force et la beauté, la grâce et la volupté de la création.

Quand la caravane eut disparu, les deux époux reprirent en sens inverse la route par où Nahor avait rejoint la tribu de Sulama.

Durant de longues heures ils marchèrent par les bois, montant et redescendant les montages, se frayant une route dans les herbes hautes. Quand ils rencontraient un torrent, ils s'y laissaient glisser tous les deux et gagnaient à la nage la rive opposée.

Le premier soir, à cette heure délicieuse où la nature bien qu'endormie semble vivre d'une vie plus intense, ils s'arrêtèrent, doucement enlacés, à l'orée d'un bois, devant une plaine silencieuse. Des vapeurs grises montaient lentement au loin. Au-dessus de leurs têtes, des étoiles plus hâtives brillaient çà et là dans le ciel. Et ils demeurèrent là, bercés dans une mélancolie profonde, rêveurs, l'esprit rempli de visions, le cœur plein de tendresses. Sans se parler, ils laissèrent la nature ainsi porter de l'un à l'autre tout ce qu'ils pensaient, tout ce qu'ils souhaitaient, tout ce qu'ils redoutaient. Créatures si proches pourtant de la dernière révolution du globe, ils portaient déjà en eux les vagues espoirs et les sourdes appréhensions dont l'humanité devait se nourrir des milliers de siècles plus tard. Ils étaient heureux de tout le bonheur que donne la nature en fleurs; ils étaient malheureux de toute la fragilité qui secoue d'année en année, de saison en saison, les hommes dans leurs joies, les choses dans leurs enveloppes rigides.

VI

Sulama s'endormit dans un baiser, Nahor continua son rêve.

Dans sa tribu, Nahor passait pour un homme doué de qualités supérieures. Certes, ses compagnons, habitués comme lui aux longues songeries des nuits d'hiver, n'ignoraient pas les calmes plaisirs de la méditation et de la mélancolie ; mais, entre tous, il se perdait volontiers, du lever au coucher de la lune, dans la tranquillité vespérale, seul à seul avec lui-même, les yeux perdus dans le firmament constellé. Et il demeurait, là, à suivre les courbes que les étoiles décrivent autour de l'axe du monde. Et son âme doucement bercée aux souffles du soir échaffaudait des systèmes cosmogoniques, émettait des hypothèses sur la fin et le commencement des choses. La vie se réduirait-elle donc à ce passage si rapide des hommes, des animaux et des plantes sur un sol si changeant dans son apparente immobilité ? Que signifiait donc cette pensée qui fait de l'homme le roi incontestable de la terre et du flot ? Car il sentait bien que la force et la grandeur réelles ne résidaient pas dans le développement des muscles. Qui soutenait les astres dans le ciel ? Qui faisait tourner la voûte démesurée du firmament ? D'où venait le soleil ? Comment s'opérait le retour périodique des saisons ?



Mais ce qui tourmentait sa pensée obtuse,

c'était l'amour, ce sentiment étrange fait de tendresse et de haine, de plaisir indescriptible et de jalousie féroce ! Sans doute, l'homme, quelque fort qu'il fût, en arrivait parfois à s'oublier lui-même, à sacrifier son plaisir à celui d'une mère, d'une sœur, d'un ami ; mais, quand il s'agissait de ce rut redoutable des sens et de la pensée, l'homme devenait plus terrible que le pire des fauves ! Quel lien mystérieux reliait donc l'homme à la femme ?

Et sa pensée, si fragile, si rampante encore, cherchait en vain à s'élever à une conception de l'univers et de ses lois.

VII

Nahor s'étendit près de son épouse. Son bonheur était immense ; et pourtant il redoutait un danger vague, un danger sans nom, mais réel, le danger de la femme ! Dans la pénombre de la nuit, il se souleva sur un coude et contempla celle qui le possédait plus encore qu'il ne la possédait lui-même. Dans son beau visage pâle ne vivait, tiède et attirante, que la bouche, cette fleur céleste qui parfumait le passage régulier de l'haleine. Il approcha ses lèvres des lèvres de la femme, sans les effleurer, aspirant son soufle voluptueusement, ayant besoin de se remplir la poitrine de tout ce qui venait d'elle.

Mais ce qu'il eût voulu d'abord pénétrer, c'était la pensée de Sulama. Les griffes de la jalousie ne lui déchiraient pas le cœur ; il ne connaissait à son épouse d'autre amour que celui qui les

liait tous deux ; mais une peur, dont il ne parvenait pas à se défaire, qui lui martelait le cerveau, le courbait sur cette enfant, devenue soudain pour lui, la plus redoutable des énigmes.

Des herbes endormies, le souffle du soir faisait monter des aromes troublants. Le ciel était criblé d'étoiles aux feux multicolores. Les arbres démesurés découpaient dans la pâle clarté d'en haut des ombres fantastiques qui se développaient et se repliaient dans un chuchotement étrange. Au loin les sourds grondements du volcan paraissaient les appels de la terre au firmament impassible. Nahor leva, un instant, la tête pour interroger le mystère de la nuit. Puis ses yeux retombèrent sur son épouse, qui continuait à dormir dans le calme nocturne son sommeil d'enfant.

Et Nahor se demandait si cet être, si fragile dans son corps, si puissant par ses charmes indéfinissables, était bien de la même race que lui. Longtemps encore il songea, puis, prenant Sulama dans ses bras, il s'endormit.

Quand il se réveilla, l'aube montait à l'horizon. L'immense incendie, qui précède la venue du soleil, mettait, jusque dans l'épaisseur des branches, une lueur d'un rouge intense. Sulama, rose et fraîche, entr'ouvrit les yeux. Ses lèvres allèrent à celles de Nahor. Ils s'aimèrent dans le jour naissant, parmi les plantes attiédies au contact de leurs chairs, sous l'incendie majestueux du firmament, tandis que les souffles frais du matin emmêlaient au-dessus d'eux les cimes des arbres gigantesques. Ils s'aimèrent de toute l'ardeur de leur

jeunesse et de celle de la Terre en rut. Ils s'aimèrent suivant l'ordre de la nature, qui invite tous les êtres vivants à se propager dans l'espèce.

Quand ils se remirent en route, une lassitude déjà connue accabla Nahor. L'homme en ressentit une douleur plus intense que la veille. Vainement il s'interrogea sur cette tristesse née de la volupté. Pourquoi le plaisir s'écoulait-il rapidement ? Pourquoi surtout laissait-il après lui une amertume faite de regrets et d'espoirs déçus ? Et il semblait bien que Sulama n'éprouvait pas au même point cette lassitude terrible. Elle était, comme baignée de volupté.



Durant des heures ils marchèrent côte à côte.

Quand le soleil fut au zénith, ils firent halte aux bords d'un torrent. Le spectacle était grandiose. Des vagues énormes bondissaient de rocher en rocher, chariant, parmi les remous et les nuages de vapeur, des arbres immenses dont la chevelures se tordait avec des déchirements sinistres. Sulama se serra contre Nahor. Mais celui-ci contemplait avec tranquillité le tableau des

éléments en lutte. Il s'appliquait à comprendre les hurlements des vagues, les contorsions des arbres chariés, la révolte des rocs contre l'assaut du torrent. C'était une bataille formidable, une bataille de géants, dont les cris et les plaintes se répercutaient dans la montagne, et la montagne émue semblait répondre aux appels par des cris et des plaintes.

— Viens-nous-en, dit Sulama, j'ai peur.

(*A euivre.*)

ALEXANDRE KELLER.



NEDJEM

A l'horizon de Thèbes des lueurs empourprées annonçaient la venue d'Ammon, le dieu superbe. L'Aurore, qui toujours le précède dans sa course sidérale, laissait flotter dans le ciel déjà bleu la gaze de ses longs voiles diaphanes et s'avançait en éclairant l'espace de son divin sourire.

La brise parfumée, en chantant le réveil, secouait les roseaux, les nids, les branches, et faisait frissonner le Nil aux ondes sacrées : « O fleurs, réveillez-vous, disait-elle en passant, entr'ouvrez vos calices, offrez vos grisants pistils aux papillons enamourés, montrez les diamants de vos fluides parures, exhalez vos haleines troublantes pour qu'elles montent dans l'infini comme un encens de la terre aux radieuses puissances. »

Les colosses de pierre émergeaient imposants des ténèbres en jetant leurs ombres fantastiques sur les terrasses de marbre où les ibis étiraient leurs ailes blanches teintées par les clartés naissantes.

Sous les palmiers, dans les buissons, les êtres s'agitaient paresseusement, comme s'ils ne se fussent arrachés qu'à regret au bercement du sommeil.

La ville s'éveillait en rougissant sous les premiers baisers de la flamme, et, semblable à l'amante qui lentement dénoue sa ceinture légère, laissait glisser sa tunique de nuit pour se livrer plus belle aux caresses du jour.

Silencieusement les hautes portes d'un palais magnifique s'ouvrirent, et, dans l'hiatus gris de pylônes admirables aux nombreux hiéroglyphes, parut une jeune fille suivie de quelques esclaves.

Que ton charme, Aurore, soudainement pâlit devant l'irrésistible attrait de cette enfant! Eus-tu jamais pour te parer les roses de ces joues, l'éclat de ces yeux? Les nuées, que pour toi le matin rassemble, ont-elles la souplesse de ce corps frêle? Et les longs fils lumineux dont tu tisses les primes brouillards ont-ils la délicatesse de ces longs cheveux? Toi, l'éternellement jeune, peux-tu rivaliser de grâce avec cette terrestre apparition? Non, ta splendide couronne ne vaut pas sa virginale auréole.

Nedjem, la fille du premier hiérodule, ou Grand Pontife, était la beauté même, l'idéal entrevu dans le rêve, le bonheur qui sourit par la porte d'azur des impossibles joies, l'ange que l'homme appelle et ne possède que rarement, étant par trop indigne.

Lentement elle s'avança, un peu languissante et pâle, ayant dans ses grands yeux frangés de longs cils noirs, encore la vision des songes envolés et sur ses paupières bistrées la lourdeur de l'insomnie.

— Ah, murmura-t-elle enfin d'une voix traînante et suave ainsi qu'une mélopée, qu'Ammon franchit péniblement le royaume des ténèbres pour qui veille et soupire!

— Oh, maîtresse adorée, osa demander l'esclave favorite, quel mal peut ainsi te troubler et chasser le repos de tes yeux de gazelle?

Un léger frémissement des paupières accompagné par la tristesse d'un ravissant sourire fut toute sa réponse.

— Descendons, dit-elle, vers le Nil, peut-être la fraîcheur du matin calmera-t-elle la brûlure de mon front.

*
* *

Elles allaient, les matinales promeneuses, discrètement saluées par les plantes et les êtres. Des rives du fleuve s'élevait une harmonie sublime comme si, pour fêter la présence de Nedjem, de célestes musiciennes eussent effleuré de leurs doigts habiles d'invisibles lyres suspendues aux branches inclinées.

Mais rien ne pouvait tirer la fille du Grand Pontife



de sa profonde méditation ; elle passait en s'inclinant sous le poids de ses pensées ainsi que se courbent les herbes sous la lourdeur de la rosée ; et les servantes, drapées de longs voiles de lin, semblables à de blanches visions, n'osaient mêler leurs voix aux cris des oiseaux qui pépiaient, de peur de troubler le recueillement de leur maîtresse.

Nedjem ne voyait pas les fleurs qui s'offraient à sa main, les longues feuilles des palmiers qui se penchaient sur elle, ni les insectes qui, trompés par sa bouche, accouraient en bourdonnant et s'enfuyaient de même.

Après avoir erré quelque temps sur ces bords en-

chanteurs où tout était harmonie et parfum, la lassitude la prit.

— Retournons, dit-elle, ce matin le flot est silencieux et la chanson des oiseaux moqueuse.

*
* *

Sous un dôme formé par des lianes emmêlées, où le mystère régnait plein de tendres invites, où les plus subtiles senteurs restaient suspendues en l'air, un jeune homme parut soudain. La fatigue de ses traits indiquait clairement qu'il avait dû passer les longues heures d'Osiris loin de sa demeure.

C'était un officier des troupes du Pharaon, au visage mâle, à la haute stature; les premiers feux du jour faisaient jaillir de fauves éclairs de sa ceinture de cuivre. Doucement il écarta les feuilles des arbustes, auxquels s'enchevêtraient des plantes parasites, et son regard se posa sur Nedjem en l'enveloppant d'une caresse timide et passionnée.

Par un soir de fête religieuse, elle lui était apparue comme la personnification de la déesse des nuits qu'elle représentait si bien, tant ses yeux contenaient d'étoiles, tant son front avait de pureté, tant elle s'avançait majestueuse et belle ainsi que la divinité qui règne en l'infini des cieux aux heures du repos.

Soit hasard, soit attraction, le regard de la vierge croisa le sien en s'attardant, et, sous la flamme glissant à travers les longs cils d'ébène, il sentit son âme s'épanouir ainsi qu'une fleur sous un chaud rayon.

Ensuite il la revit à la cour du Pharaon, plus séduisante que jamais; tellement pure, tellement désirable qu'elle en était troublante; et, bien qu'elle eût encore daigné plusieurs fois abaisser sur lui ses yeux veloutés, il n'osait rien espérer, tant l'amour des hommes, même l'amour le plus délicat, lui semblait entaché de gros-

sièreté. Pour lui, elle planait si haut que les plus exquis sentiments lui paraissaient ne devoir arriver au pied de son trône que purifiés par de suprêmes sacrifices, et qu'il eût voulu que son cœur fût la cassolette où ses désirs se seraient consumés et transformés en un encens digne de la divinité chérie.

De suite Nedjem aperçut le guerrier ; imperceptiblement elle tressaillit ; puis, tout en ralentissant le pas, elle rougit adorablement en inclinant le front. Mais les regards du jeune homme appelaient les siens ; elle releva la tête et le plus délicieux des sourires entr'ouvrit sa bouche carminée.

Alors, s'enhardissant, il osa dire :

— Je t'aime... et durant la nuit j'ai souffert près de ton palais... je n'osais espérer en ta chère venue... et pourtant je t'attendais.

— Moi-même, répondit-elle, j'ai passé des heures enfiévrées ; en vain j'ai appelé le sommeil, aussi mes paupières doivent-elles être bien laides ce matin, tant la veille les a bleuies. Je devinais ta présence sous les grands palmiers obscurs... c'est pour toi que je suis venue.

Ensuite elle cueillit un lotus au sein duquel brillaient des gouttes de rosée ; lentement elle approcha le pur calice de son visage, en l'inclinant, pour y déposer un baiser ; mais une perle liquide glissa sur ses lèvres adorables ; elle la but extasiée, puis, gracieusement, elle tendit la fleur à l'officier. Il s'en saisit tout tremblant, n'osant croire à tant de bonheur, et lui aussi but à la coupe enchantée.

Comme si de cette poétique communion eût dépendu la joie de leurs âmes, une inexprimable griserie les transporta soudain ; ils restèrent un moment immobiles à se dire des yeux combien ils s'adoraient, et ils fussent tombés dans les bras l'un de l'autre si la présence des suivantes ne les en eût empêchés.

Lorsque Nedjem, surmontant son trouble, s'éloigna enfin, aussi gracieusement balancée par la marche que peut l'être un roseau par la brise d'été, son heureux amant sentit son cœur battre à coups précipités et toutes sortes d'espoirs charmants le troubler, dans le contentement de se savoir aimé.

(*A suivre.*)

ERNEST HUGNY.



RUTH

Au Cantique des Cantiques *s'oppose naturellement, à titre d'antithèse, le doux et mélancolique poème de* Ruth. *Avec ces deux œuvres, si restreintes soient-elles, nous tenons les éléments principaux du génie biblique.*

Dans l'un, c'est la passion poussée jusqu'à la folie; dans l'autre, c'est le sentiment épuré qui fait rêver les vierges au seuil de la puberté. Mais, dans le premier comme dans le second, domine une note que le philosophe ne retrouvera que dans les œuvres sorties du christianisme et de la chevalerie.

Comme ce poème est éloigné de la pastorale de Longus ! Certes, dans Daphnis et Chloé, *si nous faisons abstraction de la partie purement imaginaire, il se rencontre déjà des descriptions de la nature et une sorte d'harmonie entre l'homme et la mélancolie des champs ; mais que l'œuvre de Longus est donc loin de ce poème biblique si frais, si rempli d'âme, si simple, si conforme à la vérité du cœur humain !*

L'amour d'une jeune femme et d'un vieillard nous choque partout ailleurs que dans ce poème éternel, où Booz semble nécessaire à la félicité de Ruth, où la tête neigeuse de l'un s'harmonise naturellement avec la tête fleurie de l'autre.

Un seul poète, dans les temps modernes, est parvenu à rendre avec une vigueur égale et à nous faire accepter avec une franchise pareille cet amour, partout ailleurs ridicule et blâmable, et ce poète est Victor Hugo.

L. B.

" L'ORIENT AMOUREUX "

LA BIBLE

RUTH

I

Aux temps où le pouvoir était aux mains des juges, une famine s'abattit sur la terre, et un homme de Bethléem en Juda s'en alla, avec sa femme et ses deux fils, vers les domaines de Moab.

Cet homme s'appelait Elimelech, et son épouse, Noémi. Les fils portaient les noms de Mahalon et de Chélion. C'étaient des Ephratiens de Bethléem en Juda. Ils penétrèrent dans la région moabite et y fixèrent leur séjour.

Or, Elimelech vint à mourir, et sa femme, Noémi resta auprès de ses deux fils, qui épousèrent des femmes moabites, du nom de Ruth et d'Orpha. Depuis dix années ils séjournaient là, quand Mahalon et Chélion succombèrent au trépas. Et Noémi resta veuve, après la mort de ses deux fils et de son mari.

Cependant elle se leva pour s'en retourner du pays de Moab vers sa patrie, en compagnie de ses deux brus : elle avait appris, en effet, que le Seigneur avait visité son peuple et pourvu à ses besoins.

Elle abandonna donc la Terre étrangère, avec ses deux brus ; et, tandis qu'elle était sur le chemin du retour vers le pays de Juda, elle dit : « Retournez dans la maison de votre mère, et que le Seigneur vous fasse miséricorde, comme vous avez fait à ceux qui sont

morts et à moi. Qu'il vous soit donné de trouver le repos au foyer de ceux que vous aurez choisis pour maris. » Et elle les embrassa.

Mais elles éclatèrent en sanglots et répondirent : « Nous irons avec toi vers ton propre peuple ! »

Et Noémi leur dit : « Retournez-vous-en, mes filles : pourquoi me suivriez-vous ? Mon ventre portera-t-il encore des fils que vous ayez l'espoir de pouvoir épouser ? Retournez-vous-en, mes filles, allez ; déjà je succombe sous le poids des années, et je ne puis songer à une autre union avec l'homme. D'ailleurs, si je pouvais concevoir cette nuit même, et donner le jour à des fils, et si vous consentiez à attendre qu'ils aient atteint l'âge de la puberté, vous seriez vieilles avant de les épouser. N'y songez pas, je vous prie, ô mes filles ! car je suis encore plus soucieuse que vous, la main du Seigneur s'est appesantie sur moi. »

A nouveau elles élevèrent la voix et poussèrent des sanglots. Orpha donna un baiser à sa belle-mère et s'en retourna.

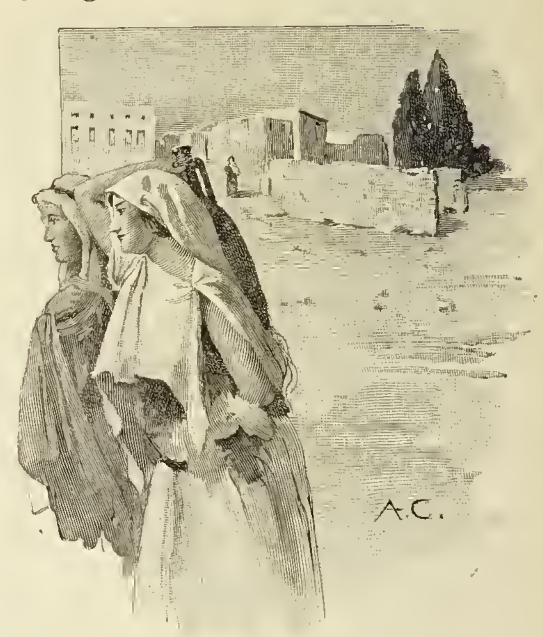
Mais Ruth se serrant contre elle, Noémi lui dit : « Voici, ta belle-sœur s'en est allée vers sa tribu et vers ses dieux, retourne-t'en comme elle. »

Et Ruth répondit : « Ne me prie pas de t'abandonner et de m'en retourner ; car partout où tu iras, je suivrai tes pas ; partout où tu t'arrêteras, je m'arrêterai de même. Ton peuple sera mon peuple, ton Dieu sera mon Dieu ! La terre, qui te recevra à ta mort, verra mon trépas et j'y trouverai ma tombe ! Que le Seigneur me punisse avec la dernière rigueur, si jamais rien nous sépare que la mort ! »

Or, Noémi voyant que Ruth était résolue dans l'âme de s'en aller avec elle, ne tenta plus de l en dissuader, ni de lui conseiller le retour vers les siens. Et elles cheminèrent ensemble, et atteignirent Bethléem. Quand

elles y eurent pénétré, la nouvelle s'en répandit rapidement, et les femmes disaient : « N'est-ce point, là, Noémi ? » Et elle répondait : « Ne m'appelez point Noémi, la belle ; mais Mara, la triste, car le Tout-Puissant m'a saturée de tristesse ! Je m'en étais allée, les mains pleines, et voici que le Seigneur me ramène les mains vides ! Pourquoi m'appelez-vous Noémi, lorsque le Seigneur m'a humiliée et plongée dans l'affliction ! »

C'est ainsi que s'en vint de la terre étrangère Noémi avec Ruth, la Moabite, sa belle-fille ; et elles entrèrent à Bethléem au temps où l'on commençait à moissonner l'orge.



II

Or, il vivait, là, un parent de Noémi, de la famille d'Elimelech, qui était riche et puissant, et portait le nom de Booz.

Et Ruth la Moabite dit à sa belle-mère : « Si tu le veux, je m'en irai aux champs et glanerai les épis qui auront échappé aux mains des moissonneurs, partout où j'aurai trouvé grâce devant un père de famille. »

Noémi lui dit : « Va, ma fille ! » Et elle s'en alla, et elle glana les épis derrière les moissonneurs.

Or, il arriva que le champ où elle glanait appartint à un maître du nom de Booz, qui était de la famille d'Elimelech.

Et voici que l'homme lui-même s'en vint de Bethléem et dit aux moissonneurs : « Que le Seigneur soit

avec vous ! » Et ceux-ci de répondre : « Que le Seigneur te bénisse ! »

Alors Booz dit au serviteur qui présidait à la moisson : « Quelle est cette jeune fille ? » Et le serviteur répondit : « C'est une Moabite qui est venue avec Noémi du pays de Moab. Elle a prié qu'on lui permît de ramasser les épis égarés sur le pas des moissonneurs. Depuis le matin jusqu'à l'heure présente elle est aux champs, sans s'en être retournée à la maison. »

Et Booz, s'adressant à Ruth : « Ecoute, dit-il, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ, ne t'écarte pas d'ici, mais joins-toi à mes suivantes. Partout où elles moissonneront, suis-les. J'ai ordonné à mes serviteurs que nul ne te porte ombrage ; et si tu as soif, va vers la réserve et partage l'eau que boivent mes serviteurs. »

Ruth se prosterna, le visage contre terre, et dit : « Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux, et pourquoi me fais-tu bon accueil, à moi qui suis une femme étrangère ? »

Et Booz répondit : « On m'a annoncé tout ce que tu fus pour ta belle-mère après la mort de ton époux ; que tu as quitté tes parents et la terre où tu vis le jour, et que tu es venue vers un peuple que tu ne connaissais point. Que le Seigneur te le rende ! Et puisses-tu recevoir pleinement ton salaire de l'Éternel, le Dieu d'Israël, vers lequel tu es accourue pour t'abriter sous son aile. »

Et Ruth : « J'ai trouvé grâce, dit-elle, devant tes yeux, ô mon maître ! Tu m'as consolée, tu as parlé au cœur de ta servante, bien que je ne sois pas du nombre de celles qui t'obéissent. »

Et Booz lui répondit : « Quand viendra l'heure du repas, approche-toi d'ici ; prends du pain et trempe-le dans le vinaigre. »

Et elle s'assit aux côtés des moissonneurs, et elle

reçut du grain grillé, et elle en mangea jusqu'à satiété, et serra le reste.

Puis elle se leva pour glaner suivant la coutume. Et Booz donna des ordres à ses serviteurs : « Même si elle voulait glaner au milieu de vous, ne l'en empêchez pas ; et même laissez s'égarer des javelles, afin qu'elle puisse les ramasser sans rougir et sans que vous les lui repreniez. »



Ruth glana donc au champ jusqu'au soir. Elle battit ce qu'elle avait ramassé, et il y eut environ un épha d'orge, c'est-à-dire trois mesures.

Elle retourna sous sa charge vers la ville et montra sa récolte à sa belle-mère. Elle lui donna également les restes du repas qu'elle avait emportés après s'être rassasiée.

Et Noémi lui dit : « Où as-tu glané aujourd'hui ? et où as-tu fait ton labeur ? Béni soit celui qui eut pitié de toi !

Et Ruth lui dit chez qui elle avait travaillé, et elle déclara que l'homme portait le nom de Booz.

« Qu'il soit béni du Seigneur, répondit Noémi ; puisqu'il a pour les vivants la bonté qu'il eut pour ceux qui sont morts. »

Et elle ajouta : « Cet homme est notre proche. »

Et Ruth dit : « Et même il me recommanda de ne point m'écarter des moissonneurs, jusqu'après la moisson complète. »

Noémi répondit : « Il est bon, ma fille, que tu sortes avec ses servantes pour la moisson, afin que tu ne rencontres pas d'empêchement dans un autre champ. »

Elle s'attacha donc aux servantes de Booz, et elle glana avec elles tant que les orges et les froments ne furent pas rentrés dans les granges.

III

Mais quand elle fut retournée auprès de Noémi, celle-ci lui parla de la sorte : « Ma fille, je cherche à te procurer le repos, et je veille à ce que tu sois heureuse. Ce Booz, dont tu suivis les servantes, est notre proche parent; cette nuit, il vannera son orge. Lave-toi donc, et te couvre de parfums. Puis tu mettras tes plus beaux habits et descendras dans l'aire. Mais fais en sorte que l'homme ne t'aperçoive pas tant qu'il n'aura bu et mangé. Puis, lorsqu'il se retirera pour dormir, observe bien l'endroit où il prendra son sommeil. Tu iras vers lui et soulèveras le manteau dont il se couvre les pieds, et tu t'étendras, là, dans l'immobilité. Quant à lui, il te dira ce que tu auras à faire. »

Ruth répondit : « Je ferai tout ce que tu me dis. »

Et elle descendit sur l'aire, et fit tout ce que lui avait commandé Noémi.

Quand Booz eut bu et mangé et qu'il se fut réjoui, il alla se coucher près d'un tas de javelles. Et Ruth vint et, ayant repoussé le manteau qui couvrait ses pieds, elle s'étendit en silence.

Et voici que, vers le milieu de la nuit, Booz eut peur, et, dans son trouble, il aperçut une femme étendue à ses pieds. « Qui es-tu, lui dit-il ? »

Et celle-ci lui répondit : « Je suis Ruth, ta servante ; étends ton manteau sur moi, car je suis ta parente. »

Booz lui dit : « Que le Seigneur te donne sa bénédiction, ma fille ! Cette dernière commisération l'emporte sur la première, alors que tu ne suivis ni les jeunes hommes pauvres, ni les riches. Sois donc sans crainte : je ferai tout ce que tu voudras ; car tout le peuple, qui habite dans les murs de ma cité, sait que tu es une femme vertueuse. Je ne nie nullement d'être ton parent ; mais il en est un qui t'est plus proche que moi. Repose ici cette nuit ; à l'aube, si, en vertu du droit de la parenté, il te désire, qu'il en soit fait suivant sa volonté. Au contraire, s'il renonce à son droit, je te prendrai sans aucun doute : car le Seigneur vit toujours ! Dors jusqu'au matin. »

Ruth dormit donc aux pieds de Booz jusqu'à la chute de la nuit. Elle se leva avant que les hommes pussent se reconnaître les uns les autres, et elle dit à Booz : « Fais en sorte que personne n'apprenne que je suis venue à toi. »

A nouveau, Booz lui répondit : « Etends ta robe, dont tu te vêts, et la tiens de tes deux mains. »

Ruth étendit sa robe et la tint, et Booz, ayant versé six mesures d'orge, les lui chargea sur les épaules. »

Ainsi munie, Ruth entra dans la cité et rejoignit sa belle-mère.

« Qu'as-tu fait ma fille ? interrogea Noémi. » Et Ruth lui conta tout ce qui s'était passé entre elle et cet homme, en ajoutant : « Voici, il me donna six mesures d'orge, avec ses mots : Je ne veux pas que tu retournes, les mains vides, vers ta belle-mère ! »

Et Noémi : « Ma fille, dit-elle, demeure ici jusqu'à ce que tu saches comment l'affaire se terminera ; car cet homme ne se donnera point de repos qu'il n'ait accompli sa promesse ! »

IV

Booz donc monta à la porte et s'y assit. Quand il vit passer le parent plus proche, dont il avait parlé, il dit, en l'appelant par son nom : « Approche-toi un instant et t'assieds près de moi. »

Celui-ci se détourna de sa route et prit place.

Alors Booz, ayant convoqué dix hommes des anciens de la ville, leur dit : « Asseyez-vous ici. »

Et quand ils se furent assis, il s'adressa au parent le plus proche : « Noémi, de retour du pays moabite, vendra une partie du champ de notre frère Elimelech. J'ai voulu que tu en fusses averti, en présence de tous ceux qui sont là et des anciens de mon peuple. Si tu veux l'acquérir en vertu du droit de parenté, achète-le et le garde. Mais s'il devait te déplaire, dis-le moi, afin que je puisse prendre une détermination. Il n'est point d'autre que toi qui soit plus proche parent, je suis le premier après toi. »

Or, celui-ci répondit : « J'achèterai le champ. »

Alors Booz ajouta : « Si tu achètes le champ des mains de Noémi, il te faudra de même accepter Ruth, qui est l'épouse du défunt, pour conserver son nom dans son héritage. »

L'homme répondit : « Je cède mon droit de parenté ; je ne dois pas, en effet, perdre l'héritage de ma famille. Use toi-même d'un privilège dont je déclare ne vouloir point jouir. »

Or, c'était une ancienne coutume en Israël, entre proches parents, lorsqu'on cédait son droit à un autre, de confirmer la chose en enlevant sa chaussure et en la donnant à son proche. Et c'était là, en Israël, le témoignage de la cession faite.

Booz dit donc à son parent : « Enlève ta chaussure. »

Celui-ci s'exécuta sur le champ.

Et Booz dit aux anciens et à tout le peuple : « Vous êtes, aujourd'hui, témoins que j'ai acquis tout ce qui appartenait à Elimelech, à Chélion et à Maholon, de la main de Noémi ; et que j'ai conquis Ruth, la Moabite, femme de Maholon, pour conserver le nom du défunt dans son héritage, et pour que le nom de son frère ne soit retranché ni d'entre ses frères, ni de sa famille, ni de son peuple. Soyez, je le répète, témoins de la chose. »

Tout le peuple, qui était à la porte, et les anciens dirent : « Nous en sommes témoins. Fasse le Seigneur que la femme qui entre en ta maison, soit comme Rachel et comme Léa, qui édifièrent la maison d'Israël, afin qu'elle soit l'exemple de la vertu en Ephrat, et illustre son nom dans Bethléem. Que la maison, que le Seigneur te donnera par cette jeune femme, soit comme la maison de Phares, que Thamor enfanta à Juda. »

Booz emmena Ruth et la prit pour épouse. Il vint vers elle, et le Seigneur fit qu'elle conçut et donnât le jour à un fils.

Et les femmes dirent à Noémi : « Béni soit le Seigneur, qui ne souffrit point que ta famille fût privée de descendance, et voulut que ton nom fût conservé en Israël. Que ce fils console ton âme et soit le soutien de ta vieillesse. Ta bru, qui t'aime, a donné le jour à un homme, et elle te vaut mieux que sept fils.

Alors Noémi prit l'enfant, et lui servit de nourrice et de gardienne.



Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardières



Imprimé par H. Davoust

20 rue du Dragon

Paris.

1re Année. N° 16. Aout 190[illegible]

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
[illegible]
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE — Le Numéro : 50 centimes. — N° 16. Août 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



“ L'ORIENT AMOUREUX ”

LE KORAN

I

AUX CROYANTS

N'épousez point une femme idolâtre, jusqu'à ce qu'elle ait la foi ; mais rappelez-vous qu'une esclave fidèle vaut mieux qu'une femme libre infidèle, lors même que celle-ci vous plairait davantage.

Ne donnez point vos filles aux hommes idolâtres, jusqu'à ce qu'ils aient la foi ; mais rappelez-vous qu'un esclave fidèle vaut mieux qu'un incrédule, lors même que celui-ci serait plus aimable.

Séparez-vous de vos épouses durant leurs époques, et ne vous en approchez que quand elles seront purifiées. Lorsqu'elles se seront lavées de cette tache, allez à elles comme vous l'ordonne Dieu.

Vos femmes sont votre champ. Cultivez-le toutes les fois qu'il vous plaira.

Ceux qui jureront de n'avoir point de commerce avec leurs femmes, auront un délai de quatre mois pour se réconcilier avec elles. Passé ce terme, ils seront obligés de les répudier.

Les femmes répudiées laisseront écouler trois mois avant de se remarier. Elles ne pourront cacher qu'elles sont enceintes, si elles croient en Dieu et au jour du jugement. Il est plus équitable alors que le mari les reprenne, s'il désire une sincère réconciliation.

Les femmes doivent se comporter avec décence et reconnaître la prééminence des maris sur elles.

Celui qui répudiera trois fois une femme, ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre époux, qui, à son tour, l'aura répudiée.

Le désir d'épouser une femme, soit que vous le fassiez paraître, soit que vous le receliez dans vos cœurs, ne vous rendra pas coupable devant Dieu. Il sait que vous ne pouvez pas ne pas songer aux femmes ; mais ne leur promettez rien en secret, à moins que l'honnêetté de vos discours ne voile votre amour.

Si quelqu'une de vos femmes a commis l'adultère, appelez quatre témoins. Si leurs témoignages se réunissent contre elle, enfermez-la dans votre maison, jusqu'à ce que la mort termine sa carrière.

Imposez une peine à l'homme et à la femme libres surpris dans le crime ; et si, touchés de repentir, ils se corrigent, pardonnez-leur.

N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères. C'est un crime ; c'est le chemin de la perdition. Pourtant, le mal une fois accompli, gardez-les.

Vous ne devez épouser ni vos mères, ni vos filles, ni vos sœurs, ni vos tantes, ni vos nièces, ni vos nourrices, ni vos sœurs de lait, ni vos grand'mères, ni les filles de vos femmes, à moins que vous n'ayez pas habité avec leurs mères, ni vos belles-sœurs, ni vos sœurs. Si le crime est commis, le Seigneur est indulgent et miséricordieux.

Vous ne pouvez épouser les femmes mariées libres, à

moins que le sort des armes ne les ai fait tomber entre vos mains.

Employez vos richesses à vous procurer des épouses chastes et vertueuses. Evitez la débauche. Donnez à celles dont vous avez joui, la dot promise, suivant la loi. Cet engagement accompli, tous les accords que vous passerez ensemble seront licites.

Celui qui ne sera pas assez riche pour épouser des femmes libres, prendra pour épouses des esclaves fidèles. N'épousez les esclaves qu'avec la permission de leurs maîtres. Dotez-les avec équité. Qu'elles soient chastes, qu'elles craignent l'impureté, et qu'elles n'aient pas d'amants.

Si, après le mariage, les esclaves se livrent à la débauche, qu'on leur inflige la moitié de la peine prononcée contre les femmes libres, à savoir vingt-cinq coups de fouet et trois mois d'exil.

Les hommes sont supérieurs aux femmes, parce que Dieu leur a donné la prééminence sur elles, et qu'ils les dotent de leurs biens. Les femmes doivent obéissance à leurs époux et taire leurs secrets, puisque le ciel les a confiées à la garde de l'homme. Ceux qui ont à souffrir de la désobéissance de leurs femmes, peuvent les punir, les laisser seules sur leur couche, et au besoin les frapper.

Si la dureté et l'avarice du mari faisaient craindre à la femme d'être répudiée, celle-ci doit s'efforcer de le ramener à la douceur. La réconciliation est le parti le plus sage.

Tu ne pourras, malgré tes efforts, avoir un égal amour pour tes femmes ; mais tu ne feras pencher la balance d'aucun côté, tu la laisseras en équilibre.

Les impudiques des deux sexes seront punis de cent coups de fouet. Quelques fidèles seront témoins de leur châtiment.

Un homme débauché ne pourra épouser qu'une femme de son espèce ou une idolâtre. Une fille débauchée ne se mariera qu'à un impudique ou un idolâtre.

Celui qui accusera d'adultère une femme vertueuse, sans pouvoir produire quatre témoins, sera puni de quatre-vingts coups de fouet. Déclaré infâme, il ne sera plus reçu en témoignage.

Que les femmes baissent les yeux, conservent et ne montrent de leur corps que ce qui doit se révéler. Qu'elles aient la gorge couverte. Qu'elles ne laissent voir leurs visages qu'à leurs maris, leurs pères, leurs grands-pères, leurs enfants, aux enfants de leurs maris, à leurs frères, leurs neveux, leurs femmes, leurs esclaves, leurs serviteurs, aux enfants qui ne savent pas ce qu'on doit couvrir. Qu'elles n'agitent point les pieds de manière à laisser voir les charmes qui doivent être voilés.

Attendez trois mois avant de répudier les femmes qui désespèrent d'avoir leurs époques. Usez-en de même à l'égard de celles qui ne les ont point encore eues. Gardez celles qui sont enceintes, jusqu'à ce qu'elles aient mis leur fruit au jour.

Laissez aux femmes que vous devez répudier un asile dans vos maisons. Ne leur faites aucune violence pour les loger à l'étroit. Accordez à celles qui sont enceintes tous les soins nécessaires pendant le temps de leur grossesse.

II

A MAHOMET

O prophète ! il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui te livrera son cœur.

Ne crains point d'être coupable en usant de tes droits. Tu peux, au gré de tes désirs, accorder ou refuser tes embrassements à tes femmes. Tu peux recevoir dans ta couche celle que tu en avais rejetée, afin de ramener la joie dans un cœur rempli de tristesse. Ta volonté sera la loi de tes femmes : elles s'y conformeront.

Tu n'ajouteras pas au nombre actuel de tes neuf femmes; tu ne pourras pas les changer contre d'autres dont la beauté t'aurait frappé; mais la fréquentation de tes femmes esclaves t'est toujours permise.

Si un croyant a quelque demande à adresser à tes femmes, qu'il le fasse à travers un voile; c'est ainsi que leurs cœurs se conserveront dans la pureté.

Un croyant n'épousera jamais les femmes avec qui tu auras eu commerce : ce serait un crime aux yeux de l'Eternel.

Prescris à tes épouses, à tes filles, aux femmes des croyants, d'abaisser un voile sur leur visage. Il sera la marque de leur vertu, et un frein contre les médisances du public.

(A suivre.)





LE DÉLUGE

Pendant dix jours, la pluie, ainsi qu'une avalanche,
Tomba du ciel. Les eaux, immense plaine blanche,
S'enflaient, montaient, luttaient. Du fond de l'océan
Et du firmament bleu venait le flot géant.
Fontaines et ruisseaux, mers, lacs, puits et rivières,
Débordaient. Les glaciers entr'ouvraient leurs carrières,
Roulant du haut des monts des vagues et des blocs ;
Et ceux qui surnageaient s'écrasaient sous leurs chocs.

Pendant dix autres jours tomba la pluie infâme.
Maintenant tout fuyait. L'homme prenait la femme,
L'emportait sur le mont voisin ; de là, plus haut,
Plus haut encor, toujours ; lorsqu'un autre cahot,
Lorsqu'une autre ruine arrivait jusqu'aux faîtes,
Reprenant son fardeau, des montagnes défaites
Il remontait aux monts non envahis encor.
A ces rares sommets l'eau faisait un décor
Atrocement splendide. Et, pendant les ténèbres,
On entendait au loin monter des cris funèbres !

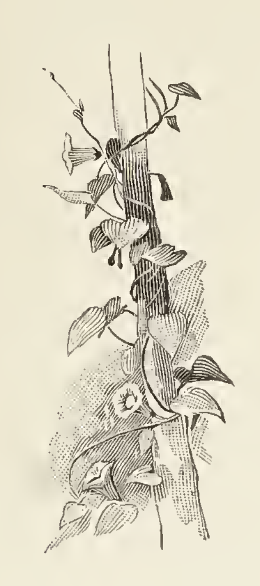
Les hommes pêle-mêle avec les animaux,
— Car frères sont tous ceux qui souffrent mêmes maux —
Garnissaient les hauteurs formidables et sombres.
Et l'on entrevoyait, la nuit, là-bas, des ombres
Qui dressaient vers les cieux les petits morts déjà.

Pendant dix autres jours, il mugit, il neigea,
Il plut aux quatre coins de l'horizon ! Des ailes,
Ouvertes largement par l'horreur des eaux, celles
D'un albatros, d'un aigle, allaient vers un îlot,
Et soudain s'abattaient dans les remous du flot.
Il ne surnageait plus, sur la sinistre plaine,
Que deux points, où le soir prolongeât son haleine,
Le faîte d'un mont chauve et l'arche de Noé !
Un homme était debout sur le mont Gelboé,
Regardant d'un œil sombre au loin surnager l'arche !
Vainement il avait hurlé dans la nuit ! L'arche
Du sombre firmament était sourde à sa voix.
Les protégés de Dieu, qu'il connut autrefois,
Autour des feux du soir ou dans la chaleur claire
Du plein midi, voguaient là-bas ! Et la colère
Le saisit tout à coup par la gorge et le cœur !
Il se dressa, farouche, orgueilleux ! Dans le chœur
Que chantait, sous ses pieds, la destruction, l'homme,
Se rappelant l'histoire infâme de la pomme,
La malédiction du Seigneur Dieu, hurla,
Formidable, devant toutes ces hontes-là !

Pendant dix autres jours l'eau monta. Nulle brise
Ne balaya le ciel sombre ni l'onde grise !
Le firmament était descendu sur le flot.
L'arche faisait, là-bas, solitaire, un îlot
Que les requins parfois effleuraient de la queue.
Et Noé demeurait en prière, afin que
Le ciel, se souvenant de ses enfants soumis,

Ne les exterminât comme ses ennemis !
Et Jehovah voyant ce saint homme si lâche,
Rendit libres les flots, comme un dogue qu'on lâche,
Et, le jetant à terre avec tous ses enfants,
Il dit : « Revis tes jours sous les cieux étouffants ;
Traîne ton existence et ton travail d'esclave ;
Et meurs à chaque instant dans le champ qui t'enclave ;
Sois lâche et sois pervers ! Et quand tu mourras, dis
Aux tiens dignes de toi, que je les ai maudits ! »

Alexandre Chevalier.





NEDJEM

(Suite)

Cependant, sans bruit, un homme s'était glissé près de l'officier. C'était l'Assyrien Assur, vieillard insolemment riche, dont les vaisseaux chargés de précieuses cargaisons sillonnaient les mers et les fleuves, dont les caravanes mettaient en constante relation Ninive, Babylone, Tyr, et toutes les grandes villes de l'Egypte. Son pouvoir était extrême. Souple et cruel comme tous ceux de sa race, il avait su ramasser, en rampant, la hideuse couronne dont s'énorgueillissent les parvenus, et maintenant il osait redresser la tête sous les pieds de ses anciens maîtres, ainsi qu'un serpent prêt à mordre.

Tout cédait devant ses richesses; nul désir qu'il ne pût satisfaire. Bien qu'il fût vieux et laid, c'était pour lui que les printemps mettaient en fleur les lèvres des jeunes filles, que bruissaient en les âmes des vierges les gazouillis des premiers chants d'amour, c'était pour qu'il les polluât que les chairs dorées frémissaient dans un éveil charmant.

Les plus belles des femmes lui étaient destinées; les marchands d'esclaves lui réservaient leurs sujets de choix et les entremetteuses lui procuraient les plus désirables maîtresses.

Du reste aucune beauté ne résistait à Assur; aussi était-ce avec un souverain mépris qu'il leur jetait, à toutes, les bribes de son trésor, trésor qu'il courait aussitôt d'ailleurs augmenter par des spéculations usuraires sitôt que quelque dépense l'avait entamé.

Il avait vu Nedjem sourire au jeune homme; il n'avait pas perdu un seul de leurs gestes; et, comme il aimait Nedjem d'une effrayante passion de vieillard et que jamais la fille du Grand Pontife n'avait seulement laissé tomber sur lui un regard, pas plus que s'il n'eût point existé, un éclair avait sillonné ses yeux sombres, un tremblement de colère avait secoué son corps, agité son visage flétri qu'encadrait une barbe blanche frisée à la manière des sphinx de pierre gardiens des palais assyriens.

C'était la première fois qu'une femme lui résistait, qu'elle lui préférait un autre homme riche seulement de sa jeunesse! Aussi tandis qu'ils échangeaient des aveux, qu'ils vidaient la coupe enchantée, qu'ils effleuraient de leurs lèvres humides la corolle parfumée, une ivresse mauvaise l'avait envahi.

Maintenant il était tout près de l'officier, toujours absorbé par la contemplation de l'aimée dont la gracieuse silhouette allait disparaître au détour du chemin; sa taille petite, courbée, son corps grêle, le faisaient paraître un nain auprès du jeune homme; ses traits anguleux, aiguisés par la plus implacable jalousie, son nez en bec d'aigle, les lourds anneaux qui pendaient à ses oreilles, lui composaient un faciès grimaçant, épouvantable.

Doucement il toucha le bras de son rival. Celui-ci surpris se retourna brusquement.

— C'est toi, Assur? Que me veux-tu? dit-il.

— Faire ton bonheur, assurer ton avenir, répondit l'Assyrien avec une laide grimace qui voulait être aimable.

— Ce bon Assur! répartit ironiquement le guerrier.

— Ecoute, Sétif, écoute-moi avec attention — et d'abord ne t'étonne pas de me voir te relancer ici pour te parler de choses sérieuses, c'est le seul endroit où nous puissions causer librement et où je sois sûr de te rencontrer chaque matin... depuis quelque temps. Mes affaires prospèrent au-delà de toute espérance; chaque jour je suis obligé de créer des comptoirs nouveaux pour satisfaire aux demandes des peuples. Parmi ces comptoirs il en est un qui, plus que tous les autres, pourrait donner des résultats superbes sous une habile et immédiate direction. C'est celui que j'ai fondé à Babylone. Veux-tu devenir mon associé, veux-tu partir pour cette ville de luxe, de plaisir? Rien ne te retient ici. Tout au plus une passagère amourette. Mais quelle Egyptienne peut égaler en beauté ces Babyloniennes célèbres par toute la terre, ces luxurieuses Babyloniennes dont les yeux sont affolants et dont les baisers savent si bien tenir les promesses de leurs regards de flamme. Ici tu végètes, avec la maigre solde que t'alloue le Pharaon; là-bas, avec ce que tu gagneras, tu pourras satisfaire tous tes caprices... L'importance de cette offre t'éblouit? Tu cherches pourquoi je t'ai choisi, toi, un guerrier? C'est que je t'ai jugé intelligent; c'est que j'ai pensé que tu te mettrais vite au courant des roueries du commerce; c'est que devenant faible, j'ai besoin de quelqu'un de fort pour m'aider à attirer à moi toutes les choses précieuses de l'univers.

— Si je te proposais de prendre ma lance et mon épée, accepterais-tu, Assur?

— Non, certes,

— Et tu aurais raison, à chacun son affaire, à chacun son métier; tu es né pour le lucre, pour la spéculation, moi pour la lutte; tu es destiné à mourir très vieux et dans l'opulence, moi à périr jeune dans quelque combat terrible. Tu vois donc bien que je n'ai pas à me préoccuper de l'avenir.

— Tu as tort, Sétif; à nous deux, vois-tu, nous drainerions la terre; sous nos efforts le sol semblerait se couvrir de ruisseaux d'or, tous se dirigeraient vers nous pour former un fleuve d'or qui se jetterait dans un lac d'or ou plutôt dans une mer d'or. Et tout cela serait à nous, Sétif, à nous deux!

— Au revoir, Assur, je vais rêver d'amour.

— Tu refuses de partir, tu refuses la part de trésor que je t'offre?

— Mon trésor est ici.

— C'est celui-là que j'entends que tu me cèdes.

— Tu plaisantes. Tous tes biens ne le pourraient payer.

— Ainsi tu refuses... tu refuses... grinça l'Assyrien hors de soi.

C'était la seconde fois qu'il avait à constater l'impuissance de sa richesse. Nedjem n'avait même pas daigné laisser tomber sur lui un regard, Sétif haussait les épaules à ses propositions pourtant magnifiques. Ah, qu'il eût tout donné en ce moment pour avoir la prestance de Sétif, la beauté de Sétif, ces dons que la nature prodigue à certaines créatures, mais qu'elle ne vend pas.

Transporté de fureur, il glissa sa main sous le vêtement dont l'ampleur ne parvenait même pas à dissimuler la maigreur de son pauvre corps, et il brandit un poignard en s'élançant sur l'officier. Mais celui-ci avait vu le geste; il saisit le bras d'Assur et, aussi facilement qu'il eût courbé un arbuste, il jeta à genoux le vindicatif

étranger, tout en riant de l'outrecuidance et de l'impuissance de cet adversaire par trop indigne de lui.

Assur, tout en se débattant, tout en cherchant à échapper à l'étreinte, écumait de rage. Il eut alors la suprême humiliation de voir la délicieuse fille de l'hiérodule, parvenue sur la terrasse du palais, sourire de son humiliation et envoyer à son vainqueur le plus prometteur des baisers.



*
* *

Vibrez cordes des lyres sous les doigts légers qui vous touchent; résonnez crotales aux mains discrètes qui vous heurtent en faisant frémir longuement vos métalliques accents; et vous, voix suaves tantôt vives, tantôt traînantes des captives Ninivites, chantez l'amour, dites les joies des baisers, l'extase des caresses, tandis que les danseuses aux corps nus, aux formes impeccables, miment vos paroles et se pâment au récit de langoureuses tendresses.

Et la délicieuse harmonie s'élève, et la danse expressive déroule ses troublantes figures, tandis que les légères cymbales semblent jeter des soupirs et parfois des cri de délire.

Nedjem, cette fleur de chair qu'a dorée le soleil, s'offre toute aujourd'hui. L'heure est venue pour elle. De même que ses sœurs fragiles épanouies dans le jardin terrestre, elle se doit au ravissement de l'amant.

Pour la fête de sa chair, qui va frémir enfin au contact adoré du révélateur choisi, elle s'est parée surtout de beauté; une simple jupe de gaze aux mailles très lâches tombe de ses hanches sur ses pieds mignons, laissant mieux que deviner ceux de ses charmes dont a rêvé l'amant aux minutes éperdues de ses songes amoureux — ainsi les pétales discrètement entr'ouverts au matin d'un jour radieux permettent déjà d'admirer ce que sera la fleur et le pistil charmant. Quant au buste aucune parure ne le deshonore. Quelle étoffe, si précieuse qu'elle soit, pourrait être jetée sur des épaules aussi belles? Quelles gaines oseraient enfermer ces bras faits pour l'enchantement des yeux et le trouble des pensées? La nuit, si intense qu'elle se fasse, ne dérobe point les lianes aux touchers voluptueux, presque toujours au contraire elle leur prête les lueurs de ses astres pour que leurs enlacements puissent être plus précis.

Les seins fermes, droits, aux pointes rougissantes, sont à eux seuls affolants; dans l'or de l'épiderme de minuscules veines, d'un bleu de ciel égyptien, ruissellent des sommets enchanteurs comme pour indiquer les chemins de délices que devront suivre les caresses pour remonter à la bouche ou se perdre vers la ceinture. Mais est-il des routes tracées aux baisers? N'ont-ils pas l'infinie liberté du vouloir que rien n'entrave, des réciproques consentements? Ils s'abattent où le désir les pose, où la joie les appelle, où l'enivrement les fixera palpitants jusqu'à l'extase merveilleuse.

Sétif est accouru à l'appel de la jeune fille; sans être retenu par les dangers qu'il pourrait courir en pénétrant ainsi dans la maison du Grand Prêtre, il s'est précipité au bonheur avec toute la fougue de son sang vigoureux. Pourtant à un moment Nedjem a lu dans ses yeux une inquiétude pour elle, mais vite elle l'a rassuré : son père accompagne le Pharaon dans une visite aux temples de

Saïs, or le delta du Nil est bien loin de Thèbes et de longs jours de liberté leur appartiennent dont ils sauront profiter, si toutefois il consent...

Des lèvres qui sourient en pépiant des mots pleins d'une exquise espièglerie veulent être emprisonnées par les lèvres qu'elles attirent. Le guerrier rassuré a promptement tari la source des paroles chantantes en cueillant sur la bouche de l'aimée son âme offerte, son âme joyeuse.

Si les cordes des lyres frémissent, si les voix charment, si les danseuses se tordent en de lascifs ébats, c'est que Nedjem a voulu que, pour le don de soi, la joie éclatât, que les oreilles fussent charmées, les regards enivrés, comme lorsque les dieux ordonnent d'aimer la Nature se met en fête, fait bruire ses feuilles, gazouiller ses oiseaux, tournoyer ses insectes, dans un éblouissement de clartés, une griserie de parfums.

Et tandis que Sétif l'admire transporté, fou de bonheur, la fille du Grand Pontife le grise toujours un peu plus d'elle; dans sa délicieuse impudeur de vierge qui consent, parce que c'est la loi divine que de se donner à ce qu'on chérit, elle se livre tout entière, sans détour, sans marchandage. Dans ses yeux il lit la passion; les battements du cœur lui disent un amour profond. Quant à elle, elle sait qu'il lui appartient sans retour, que sur un signe de sa main d'enfant il se prosternerait, qu'elle n'a qu'un mot à dire pour qu'il obéisse au moindre de ses caprices, et ce lui est une douceur infinie, se sachant la maîtresse, de se faire toute petite dans ces bras musculeux de guerrier.

C'est un plaisir dont ils ne se lassent pas que de se remémorer la marche de leur tendresse depuis le jour où la volonté des dieux fit se rencontrer leurs regards. Que d'angoisses ils ont éprouvées à côté d'inoubliables joies! Puis leurs mains se pressent, s'égarent à des

caresses excitantes, et d'instant en instant leur trouble augmente et leurs yeux s'emplissent de plus de flammes.

Mais la couche que pour la circonstance les esclaves ont imprégnée de senteurs troublantes les attend; les sens à leur tour vont vibrer dans des voluptés suprêmes; lyres reposez-vous, voix ne vous élevez plus, que le silence règne; deux êtres vont s'unir, deux âmes vont chanter.

*
* *

Un bruit de pas précipités, accompagné de cris, venant de la pièce voisine, les tira de la langueur où s'abandonnaient avec délices leurs corps lassés. Sétif, à tout hasard, bondit hors de la couche et saisit l'arme qu'il avait déposée à portée de sa main.

Dans le même moment la portière soulevée d'un bras hâtif laissa voir Assur tenant serré contre soi un coffret précieux. Aussitôt les mains de deux des esclaves qui le poursuivaient s'abattirent sur lui. Mais leur effort pour le retenir était devenu superflu. L'Assyrien à la vue des jeunes gens avait éprouvé un tel saisissement qu'il était resté cloué sur place; le coffret lui avait échappé et un magnifique collier qu'il renfermait avait glissé sur le sol.

Maintenant les yeux grands ouverts, étranges dans leur fixité, il regardait les deux amants; mais c'était surtout sur la jeune fille que ses regards s'arrêtaient avides. Celle-ci toute nue reposait sur la couche défaite; elle s'était soulevée sur un bras à l'entrée d'Assur, et une petite moue de mécontentement plissait ses lèvres rouges de tant de baisers reçus; les lignes souples de son corps adorable s'accusaient sur l'étoffe de pourpre; la hanche rebondie par le pli de la taille s'élevait en une hauteur charmante d'où la jambe filait plus fine, plus gracieuse jusqu'au pied mignon. La chevelure flottante, emmêlée, faisait un voile obscur derrière la tête et les

épaules. Quant aux yeux de velours, lumineux sous les paupières mobiles, ils avaient une langueur révélatrice qui ajoutait encore au supplice du vieillard.

Le chétif Assyrien faisait si triste mine entre les esclaves dont la haute taille le dominait et dont les bras lourds semblaient l'écraser, que Sétif ne put retenir un joyeux éclat de rire. A son tour l'expressif visage de Nedjem s'éclaira puis resplendit dans un sourire de pitié.

De rage les dents d'Assur grincèrent et de ses yeux jaillirent sur les deux jeunes gens des regards de haine et de menace. Cela ne fit que redoubler l'hilarité du guerrier qui, pour mieux montrer quel mépris lui inspirait cette colère impuissante, fit signe aux serviteurs de se retirer.

Quand ils furent seuls l'heureux Sétif persifla.

— Qu'as-tu donc, Assur, ma présence semble te gêner ? Ce n'est pas à moi sans doute que tu apportais cette admirable parure ? Et il désignait le collier formé de pierres précieuses réunies par des chaînons d'or.

— Qu'est-ce qui t'autorise à me parler sur ce ton dans la maison du Grand Pontife? Es-tu donc devenu le maître ici ? répondit le vieillard avec aigreur.

Nedjem intervint.

— Sans doute Assur a quelque chose de bien pressé à me dire, qu'il s'est permis de venir jusqu'à moi, malgré ma défense.

— Pressé n'est pas le mot, balbutia l'étranger, néanmoins étant parvenu à grouper ces pierres superbes, dont chacune représente une fortune, j'avais hâte de te les offrir ainsi réunies... pensant que tu les trouverais dignes de rehausser l'éclat de ta beauté, et...

— Sétif a jeté à mon cou le collier de ses bras, il n'en est pas au monde de plus de valeur pour moi ; tu peux garder tes richesses.

— Ainsi tu avoues?

— Certes. A la face d'Horus, d'Anubis, d'Hâthor et de tous les dieux, je déclare que Sétif est celui que j'ai choisi. De même que le soleil entr'ouvre la corolle qui, frémissante, exhalant son amour dans un parfum, attend de lui la caresse suprême, Sétif a touché mon être de ses regards de feu et j'ai connu par lui le mystérieux charme des complets abandons. Je l'aime plus encore peut-être qu'Isis aimait Osiris.



A cette déclaration le visage osseux de l'Assyrien devint d'une pâleur effrayante. Le ton cuivré de sa peau fut impuissant à cacher ce signe d'émotion profonde.

Alors sa colère déborda.

— Ah! c'est ainsi, ah! vous me bravez! Eh bien, je vous ferai payer cher votre bonheur. Dans quelques instants un courrier envoyé par moi va s'élancer sur le chemin que suit le Pharaon, il rattrapera son escorte, ton père sera prévenu, Nedjem, et bientôt tu supporteras le poids de sa colère. Quant à toi, Sétif, dussè-je employer toutes les richesses que j'ai mis tant d'années à amasser, je veux que tu me sois livré, je veux te faire mourir dans les supplices que nous infligeons dans mon pays aux vaincus prisonniers; moi-même je te crèverai les yeux, puis je te ferai arracher par bandes longues et étroites la peau du

dos et des cuisses, et je jouirai de ton agonie en te voyant écorché, sanglant, te tordre jusqu'au râle final sous les dévorantes ardeurs du soleil et les piqûres des insectes ; je...

Une écume blanche moussait sur les lèvres violacées du vieillard, sur ses lèvres de satyre ; tout son corps tremblait de rage. Oh ! comme il eût voulu avoir la force pour bondir sur son rival heureux et le clouer au sol avec son poignard. Oh ! qu'il le haïssait celui qui lui avait ravi cette chair en fleur, cette chair adorable dont la vue l'exaspérait et l'attirait malgré tout, cette chair vers laquelle, de loin, sa bouche se tendait, cette chair pour la possession de laquelle il se fût laissé dépouiller de ses biens immenses, cette chair qui, par horreur de son contact, refusait même le contact des pierres précieuses que ses mains avaient touchées et qui, dans une fête d'amour, s'était offerte, donnée à un autre !

Un geste du guerrier mit fin à ses menaces. Sétif avait saisi de nouveau son épée dans le but évident d'étendre à ses pieds le misérable délateur.

Mais Nedjem pria.

— Ne le tue pas, Sétif, que le sang de cet impur étranger ne jaillisse point sur notre couche et ne se mêle point au sang de ma virginité. Laisse-le se retirer. Aussi bien sa rage est impuissante, car si les dieux de son pays défendent à l'amour pur les joies paradisiaques qu'ils réservent aux seuls vieillards fortunés — ce dont je doute cependant — du moins ici s'aimer n'est point un crime et se le prouver est légitime. Aimons-nous donc, mon Sétif.

Et comme elle tendait vers le jeune homme ses bras, ses beaux bras dorés, en lui souriant délicieusement, celui-ci, abandonnant son arme, la rejoignit sur le lit ; ils se reprirent dans une étreinte passionnée ; leurs jambes s'enlacèrent ; les seins fleuris de Nedjem s'attachèrent à

la large poitrine de l'amant; leurs corps s'efforcèrent de se baiser par le plus de chair possible, et tandis que leurs bouches se versaient l'ivresse, leurs yeux s'alanguirent.

Un moment Assur eut l'intention de profiter de tant d'abandon pour les frapper. Le braver ainsi! ainsi le mépriser! Mais ils étaient si beaux dans l'accomplissement de l'acte suprême, mais leur beauté les vouait si évidemment l'un à l'autre que soudain la vision de lui, hideux, étreignant ce corps de jeune fille, polluant cette chair, lui fit horreur, et que vaincu, titubant comme un homme ivre, il s'enfuit, tandis qu'un râle d'amour commençait à s'élever disant le bonheur, le délire des deux êtres unis.

*
* *

Poursuivi par ces cris d'extase qui toujours retentissaient à ses oreilles, par le spectacle des jeunes gens embrassés dont ses yeux ne pouvaient éloigner l'image, il parvint sur les bords du Nil.

Le soir venait. Un vent léger courait dans les roseaux de la rive; les hautes herbes des parties marécageuses commençaient à s'emplir d'ombre, ainsi du reste que l'Orient. Des mariniers attardés ramenaient lentement leurs petites barques et quelques-uns chantaient de ces chansons mélancoliques que semblent apprendre à ceux qui chaque jour les approchent, les eaux des fleuves et des mers. La tristesse du jour finissant, du jour qui sombre sans retour dans l'éternité, gagnait tout.

Le hasard avait conduit Assur en face de sveltes tiges fleuries; des corolles, peut-être éphémères, ayant vécu leur temps, se fermaient, tandis que d'autres au contraire se déroulaient déjà, avides de briller, pour l'épanouissement du lendemain.

Pourquoi la vue de ces fleurs frappa-t-elle l'Assyrien? Jamais ce marchand ne s'était attardé à des contempla

tions de ce genre. Son âme jamais ne s'était ouverte à aucune poésie; s'enrichir avait été son but unique.

Toujours est-il que cette image de la vie l'émut profondément. Briller et disparaître, c'était le sort inéluctable de tout. Tous les soleils du monde n'eussent point fait renaître les corolles flétries; toutes les richesses accumulées ne pouvaient lui rendre à lui, Assur, l'éclat, le charme de la jeunesse.

Justement le vent venait de faire se frôler presque dans une étreinte deux fleurs qui demain seraient resplendissantes, tandis qu'une autre, terne, flétrie, se détachait de sa tige qui peut-être la rejetait, et tombait dans le fleuve où le courant l'emportait.

Nedjem, Sétif, lui!

Bientôt les premières étoiles apparurent dans l'eau assombrie. Le vieillard en songeant à tout son or inutile, à toutes ses caravanes en route, soit qu'elles vinssent du fond de l'Ethiopie, soit qu'elles se rendissent dans les différentes villes de l'Egypte, à tous ses vaisseaux allant porter ses marchandises à tous les points du monde, sourit tristement. Aucun bien n'avait pu lui donner l'amour de Nedjem, le seul amour qu'il eût jamais souhaité. Quelle raison de vivre désormais? Le goût du lucre, le seul qui l'eût jamais fait agir, venait de mourir en lui.

Insensiblement il se pencha davantage sur l'eau qui semblait l'attirer; puis il s'abandonna. Les cercles produits par la chute de son corps allèrent mourir dans les roseaux où leurs ondulations firent naître des bruits de caresses, comme si les baisers de Sétif et de Nedjem eussent poursuivi le malheureux jusque dans la mort.

ERNEST HUGNY.





INSOLATION POÉTIQUE

Voyez-vous ce jeune homme au doux regard troublé,
Qui touche de ses doigts les cordes d'une lyre,
Fixant la vision de vapeur qui s'étire,
Sur l'olympe divin par la neige accablé ?

C'est Linos. Et son chant s'envole tout perlé,
Et l'on dirait qu'il pleure ou plutôt qu'il soupire,
Doux chant ! qui va trouver dans un lointain empire
Apollon, aux cheveux d'or, de miel et de blé.

Phébus entend sa voix tendre, souple et légère,
Si pareille aux fredons de l'onde passagère.
Admirant le rhapsode, il en devient jaloux.

Il le tue en lançant une flèche dorée,
Puis il se glisse au soir dans l'horizon, dissous.
Et tout s'évanouit dans cette heure éplorée.

Alexandre C. Mironesco.

SULAMA

(Suite)

VIII

Durant des jours et des jours, les deux époux marchèrent vers le Sud, à la recherche de la tribu de Nahor. La terre leur fournissait en abondance les fruits et les racines pour la faim ; et ils étanchaient leur soif au courant des ruisseaux qui sillonnaient de leurs eaux fraîches les plaines et les forêts.

Vers le milieu du jour, alors que le soleil rayonnait implacablement, mettant des ardeurs jusque dans l'ombre des bois, ils s'étendaient côte à côte et s'entretenaient de leur amour, surtout de la naissance de leur sentiment. Sulama se satisfaisait de l'heure présente ; si elle songeait au passé, sur l'invite de l'époux, elle ne sentait nul besoin de prévoir l'avenir. Nahor, au contraire, essayait de débrouiller l'inconnu qui plane sur la vie humaine. Il avait peur, aussi bien de l'avenir terrestre que de l'au-delà. Et cette peur lui venait, non-seulement de la décrépitude de la vieillesse, qu'il avait toujours constatée avec douleur chez les anciens de sa tribu, chez les animaux, même chez les plantes, mais encore de cette lassitude,

fort semblable au dégoût, qui suivait son baiser le plus ardent! Il avait peur aussi des accidents qui menacent l'homme en pleine jeunesse et en pleine santé.

— Oh! que deviendrais-tu sans moi? disait-il à Sulama.

— Toi, tu es ma vie! Sans toi, je ne pourrais plus vivre désormais! Mais pourquoi me poses-tu par jour vingt fois cette même question?

— Parce que je t'aime!

Et il pressait Sulama sur sa poitrine, confondant son haleine avec la sienne, cherchant pour ainsi dire à la faire pénétrer en lui.

Parfois il lui prenait la tête à deux mains et plongeait son regard dans le bleu profond de ses yeux.

— Laisse-moi deviner ta pensée! Ne parle pas, ne me dis pas que tu m'aimes; je verrai bien, tout là-bas, dans l'eau bleue de ton œil, si ton rêve tout entier est pour moi.

Et Nahor n'arrivait pas à lire la pensée de son épouse! Alors il était pris d'une sourde colère; il eût voulu arracher par la force le secret de son cœur à celle qui le rendait le plus heureux et le plus malheureux des hommes.

— Moi, disait Sulama, je lis parfaitement dans ton œil sombre. Toutes tes pensées sont à nu devant moi. Je suis sûre que tu m'aimes comme je t'aime. Pourquoi doutes-tu de moi? Quelle preuve puis-je te donner de mon amour? N'ai-je pas tout abandonné pour te suivre?

Et les deux époux reprenaient leur route.

Ils atteignirent une plaine aride, qui s'étendait à perte de vue. C'était une mer de sable inondée par le soleil d'une lumière aveuglante.

— Demeurons à l'ombre, ma bien-aimée, dit Nahor, jusqu'à ce que l'étoile du soir se montre au-dessus de l'horizon. Nous ne sommes plus qu'à une journée de marche de ma tribu. Rien désormais ne nous empêchera de vivre et de mourir ensemble.

— Je vivrai et mourrai avec toi !

Quand l'étoile du soir se montra à l'horizon, Nahor et Sulama s'engagèrent dans la plaine de sable. Le sol était brûlant sous leurs pieds, malgré le vent qui s'était levé avec le crépuscule. Ils allaient, enlacés, devant eux dans la clarté douteuse qui tombait du firmament constellé. Le silence qui régnait autour d'eux leur parut mystérieux et redoutable. Sulama, les yeux dilatés, croyait voir flotter au-dessus du sol des formes étranges, pareilles à celles que les vieux disaient avoir entrevues dans leurs courses nocturnes.



— Qu'est-ce donc qui reste de nous, dit-elle, lorsque nous mourons ?

— Notre amour et le fruit de notre amour !

Sulama songea. Nahor, de son côté, cherchait à élucider le mystère du tombeau, et il interro-

geait les astres qui montaient dans le firmament. Pourquoi cet arche formidable, où se mouvaient en chœur les flambeaux de la nuit, durerait-elle plus longtemps que l'homme et que les animaux ? Comment pourrait s'évanouir l'amour?

Et pourtant tous les êtres mouraient à la surface de la terre!

Une mélancolie douloureuse pesa sur leur être entier. Ils se sentaient maintenant fatigués de la route; et la nuit, d'ordinaire si pleine de rêves et de désirs pour eux, leur apparut comme l'avant-courrière de la mort. Tout ce firmament criblé d'étoiles, où leur œil n'arrivait pas à lire leur destinée, se faisait redoutable dans son immensité.

— Nahor, dit l'épouse, je suis brisée. Asseyons-nous, et attendons le jour.

— Sulama, ma bien-aimée, demain rien ne te garantirait contre les ardeurs du soleil; mets tes bras autour de mon cou : je te porterai jusqu'à l'aube.

Nahor souleva sa jeune épouse, la serra sur sa poitrine, tandis qu'elle lui faisait un collier de ses deux bras nus, et marcha dans la direction du Sud. Il sentit des larmes lui mouiller l'épaule. Mais ne sachant comment consoler l'enfant, il marcha en silence, les yeux au ciel, jusqu'à ce que la respiration rythmique de Sulama lui révéla qu'avec le sommeil le calme était revenu à son cœur. Alors il se mit à pleurer à son tour.

A l'aube, Nahor reconnut le domaine de sa tribu.

Une chaîne de montagnes, dont les flancs pelés portaient par endroit des blocs énormes, se découpait en noir sur le bleu du firmament. Cette ligne dentelée dérobait à la vue les plaines et les vallons où une végétation luxuriante fournissait les fruits et le gibier nécessaires à l'entretien de la tribu. Seul dominait et s'enfonçait dans le ciel le panache de fumée du volcan.

— Pourquoi, dit Sulama, ne demeurons-nous pas loin des tiens? Qui sait l'accueil qu'ils me feront ?

— Les miens t'aimeront comme une sœur et comme une enfant! Tu es belle, tu es jeune, tu as consenti à me suivre : que leur faut-il de plus pour t'admettre dans leurs rangs?

— Et si la guerre, à propos de moi, vient à éclater entre nos deux tribus?

— Nous te défendrons! D'ailleurs, qui pourra me vaincre si tu m'aimes?

Sulama se jeta dans les bras de Nahor. Elle se sentait souverainement heureuse ; et elle avait une confiance si entière, si naïve en son amant, qu'elle ne songea pas à scruter autrement l'avenir qui s'ouvrait devant elle.

La tribu de Nahor habitait une caverne large et profonde, située à cinquante coudées au-dessus de de la plaine, dans le flanc d'une montagne rocheuse. L'accès en était difficile, et le sentier qui y conduisait ne permettait pas à deux hommes de s'avancer de front. Une crevasse lui servait de fossé naturel. Deux troncs d'arbre, mal équarris et mobiles, réunissaient le bord de la caverne au

bord opposé de la crevasse. Quelques arbres rabougris défendaient l'ouverture contre les rayons directs du soleil, tandis qu'un torrent voisin lançait dans l'atmosphère embrasée une pluie rafraîchissante.

Comme c'était l'heure où le soleil régnait au zénith, la tribu se reposait à l'intérieur de la caverne, si bien que Nahor et Sulama purent s'approcher très près de la crevasse sans être aperçus.



Sulama, accoutumée aux cités lacustres, fut reprise de crainte à la vue de ce trou noir par où elle devait pénétrer jusqu'auprès de la tribu.

— Sois sans inquiétude, ma bien-aimée, lui dit Nahor. Nous ne sommes ici que de passage. La caverne nous protège, à certaines époques de l'année, contre les rayons du soleil et les fauves qui rôdent, plus nombreux ici que dans ta contrée, autour des habitations des hommes. Regarde : sur ta gauche le tableau est incomparable de beauté.

Et, en effet, des plaines vertes alternaient, dans cette direction, avec les mamelons boisés. Des ruisseaux, tributaires du torrent, rampaient dans les herbes basses. Des arbres fruitiers em-

baumaient l'atmosphère. Des fleurs innombrables, des fleurs de toutes les couleurs mouchetaient la campagne. De toute cette nature fraîche et pleine de sève montait comme une onde palpable de bonheur tranquille et de sérénité.

Sulama leva les yeux vers Nahor :

— Oui, nous serons heureux ici !

Les troncs d'arbre qui servaient de pont étaient retirés. Nahor poussa trois cris auxquels répondirent immédiatement les chiens, et un homme accourut sur le seuil de la caverne.

— C'est toi, Nahor? interrogea l'homme.

— Oui, sois sans crainte. Pousse les troncs d'abre, afin que nous puissions arriver jusqu'à la caverne.

— Quelle est cette enfant qui t'accompagne?

— C'est Sulama, la femme que j'ai choisie pour épouse.

— Qu'elle soit la bienvenue!

L'homme se retourna vers l'intérieur de la caverne, pour annoncer le retour de Nahor et demander du secours.

— Je ne puis, à moi seul, dit-il, manier commodément le pont, et j'ai hâte de vous soustraire aux rayons du soleil.

Du fond de la caverne surgirent des hommes et des femmes. Le pont fut lancé, et les deux époux franchirent la crevasse.

La caverne dormait dans un demi-jour, et la fraîcheur qui y régnait faisait un agréable contraste avec les ardeurs dont le soleil baignait la nature au dehors. Les stalagmites, rejoignant en cônes

irréguliers les stalactites suspendus au plancher supérieur de la caverne, déterminaient des cases naturelles pour les différentes familles de la tribu. La case de Nahor se trouvait fort éloignée de l'ouverture, si bien que, pour y mener Sulama, il dut allumer un flambeau de résine au feu toujours entretenu vers le centre de l'habitation. A la lueur du flambeau, le spectacle se fit extraordinaire. Des cristaux innombrables, incrustés dans les piliers, s'éclairèrent soudain de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sulama contemplait, en extase, les rayonnements multicolores où se multipliaient à l'infini les gestes des habitants.

— Préfères-tu encore, lui demanda son amant, les cités bâties sur le miroir uniforme de l'eau ?

(*A suivre.*)

ALEXANDRE KELLER.



Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardières



La Déesse Ananké et Ramsès



Imprimé par H. Da[illegible]

2 rue du Dragon

Paris

1re Année. — N° 17

Septembre 1903

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Librairie L. BOREL

21, Quai Malaquais

PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNÉE Le Numéro : 50 centimes. N° 17. Septembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



HOMÈRE

A côté d'Homère, des poètes de second ordre tentèrent de suivre l'exemple du chantre d'Achille et d'Ulysse. Incapables d'écrire ou de concevoir de grandes épopées, ils composèrent des poèmes de moindre importance, mais qui parurent si parfaits par la forme et si merveilleux par le fond, que les anciens n'hésitèrent pas à les attribuer à Homère lui-même.

Les Hymnes homériques *peuvent, en effet, prendre rang à côté de l'*Iliade *et de l'*Odyssée, *dont ils paraissent, d'ailleurs, être le complément naturel. Entre tous, nous avons choisi celui qui fut écrit en l'honneur de Vénus, car il rentre naturellement dans le cadre de notre travail. Il y s'agit de l'amour qui unit une déesse à un mortel.*

Une conception pareille n'avait rien d'étrange aux yeux d'un peuple, pour qui la beauté justifiait toutes les chutes. La Grèce antique, en effet, se plaisait à se représenter la procréation sous la forme d'un acte divin, d'où devaient sortir, en même temps et au même titre, la vie et la beauté. Qu'une déesse s'éprenne d'un mortel, qu'un dieu descende dans les bras d'une femme terrestre, cela est dans la règle ; car la loi suprême, celle d'où dérive l'ordre, c'est l'amour. Le cosmos entier n'est harmonieux dans toutes ses parties que parce qu'il est régi par la plus sainte et la plus naturelle des passions.

Cette mythologie merveilleuse, où le baiser rayonne comme un éternel soleil, se retrouvera plus tard dans les MÉTAMORPHOSES *d'un Ovide. Mais combien elle se sera refroidie! La Rome d'Auguste n'avait plus la foi. Elle ne savait plus conter ces amours moitié divines, moitié humaines. Les homérides, eux, comprenaient et respectaient leurs mythes, et c'est pourquoi ils sont si souverainement poètes et si délicieusement amoureux!*

L. BOREL



HYMNE HOMÉRIQUE

A VÉNUS

Muse, dis-moi les travaux de Vénus, de Cypris la fortunée, qui fit germer le doux fruit de l'amour dans le cœur des dieux, qui soumit à ses lois toute la race des hommes, et les oiseaux qui volent dans les airs, et les fauves que nourrit la terre, et les monstres que recèle l'océan. Tous, en vérité, se plaisent aux œuvres de la divine Cythérée!

Il n'est que trois déesses qu'elle ne peut ni séduire, ni tromper : Minerve aux yeux d'azur, Diane au fuseau d'or, et Vesta, première fille de Saturne. Mais, parmi les autres êtres, dieux bienheureux ou hommes mortels, nul ne peut se soustraire à l'empire de Vénus.

Zeus fit entrer dans l'âme de Vénus même le doux désir de s'unir à un homme mortel, afin qu'elle connût le baiser terrestre et qu'elle ne se vantât pas, un jour, le sourire sur les lèvres, dans l'assemblée des dieux, d'avoir réussi à unir les immortels aux femmes de la terre, de qui naissent alors des enfants sujets au trépas, et les déesses à des hommes mortels.

Il lui mit donc au fond du cœur le doux désir de s'unir à Anchise, qui, en ces temps-là, fréquentait les hautes cimes de l'Ida fécond en sources, gardait les bœufs, et par sa beauté ressemblait aux immortels.

Or, lorsque l'aimable Vénus l'aperçut, elle l'aima, et le désir s'empara de son âme entière. Elle gagna Chypre et pénétra dans son temple parfumé de Paphos, où elle a un bois sacré et des autels remplis d'encens. Dès qu'elle y fut entrée, elle en ferma les portes brillantes, et les Grâces, aussitôt, la plongèrent dans le bain et l'oignirent d'une huile incorruptible, pareille à celle dont se servent les dieux qui ne meurent jamais, huile ambrosiaque qui lui avait été offerte en sacrifice. Elle revêtit ensuite son manteau le plus beau, se para de ses joyaux d'or, et, souriante, s'élança vers Troie, abandonnant l'île fleurie de Chypre.

Elle fait en hâte ce voyage sur la crête des nuées, et gagne l'Ida fécond en sources et en bêtes fauves. Elle franchit les monts et se rend en ligne droite aux étables d'Anchise. Elle va, parmi les loups chenus, les lions terribles, les ours, les panthères redoutables aux cerfs. Leur vue est agréable à son âme, et elle remplit leurs cœurs de désirs, si bien qu'ils s'unissent deux à deux à l'ombre de leurs retraites.

Cependant elle atteint les cabanes solidement construites des pâtres. Elle trouve le vaillant Anchise, à qui les dieux ont fait don de la beauté. Il est seul près de son étable, où l'ont abandonné les autres : tous ils s'en sont allés à la suite de leurs bœufs dans les gras pâturages. Dans sa solitude, il se promène çà et là et fait retentir doucement sa cithare. La fille de Zeus, Vénus, s'arrête devant lui, semblable, par la taille et la beauté, à une vierge impolluée, de peur qu'en l'apercevant il ne soit pris de crainte.

Or Anchise, quand ses yeux tombèrent sur elle, l'ob-

serva et demeura en admiration devant sa beauté, sa noblesse et ses magnifiques vêtements; et, en effet, Vénus était enveloppée d'un peplum plus brillant que le feu. Elle avait, en outre, des bracelets bien ouvragés; dans ses cheveux étincelaient des épingles; autour de son cou délicat resplendissait un collier d'or, artistement travaillé, lequel, chose admirable à voir, brillait sur sa tendre gorge comme la lune. L'amour s'empara d'Anchise, et il adressa ces paroles à Vénus :

« Salut, reine, l'une des bienheureuses, qui viens en cette demeure, Diane, ou Latone, ou la toute-puissante Vénus, ou la noble Thémis, ou Minerve aux yeux d'azur, ou peut-être l'une des Grâces, qui accompagnent tous les dieux, et qu'on appelle immortelles, ou bien encore l'une des Nymphes qui habitent ces belles forêts, ou l'une de celles qui fréquentent soit ces montagnes splendides, soit les sources de ces fleuves, soit ces prairies verdoyantes. En vérité, sur une éminence, qu'on découvre de loin, je t'élèverai un autel et t'y ferai à toute heure de larges sacrifices. Mais toi, de ton côté, animée de bienveillance, accorde-moi d'être parmi les Troyens un homme comblé d'honneurs; donne-moi une postérité florissante, donne-moi durant de longs jours une existence heureuse, fais luire pour moi le soleil, et que, sans soucis parmi ce peuple, j'atteigne le seuil de la vieillesse! »

La fille de Jupiter, Vénus, lui répondit aussitôt :

« Anchise, le plus illustre des hommes nés de la terre, je ne suis pas une déesse : pourquoi me comparer aux immortelles? Je suis mortelle, et c'est une mortelle qui m'a donné le jour. Mon père s'appelle Otrée, si parfois tu en as entendu parler; il règne sur toutes les cités de la splendide Phrygie. Votre langue est la mienne, je les sais toutes deux à merveille; car, à mon foyer, je reçus les soins d'une nourrice troyenne, et ce fut elle qui, dès

la délivrance de ma mère, m'éleva comme jeune fille. C'est ce qui explique pourquoi je sais nos deux langues. Or, maintenant, le meurtrier d'Argus, qui porte un rameau d'or, m'a enlevée du chœur de la bruyante Diane au fuseau d'or. Nous étions, là, beaucoup de Nymphes et de vierges séduisantes; nous nous livrions à nos jeux, et une foule innombrable faisait cercle autour de nous. Le meurtrier d'Argus au rameau d'or m'enleva donc, me fit traverser des espaces cultivés par les mortels, de vastes solitudes, sans demeures ni cultures, où ne vivent que les fauves qui se repaissent de chairs crues, dans les vallées ombreuses. Il me semblait que mon pied ne foulait pas la terre productive des vivants.

« Cependant, il me disait appelée, épouse encore vierge, à la couche d'Anchise, et destinée à concevoir de toi de beaux enfants. Puis, lorsqu'il m'eut montré mon but, lorsqu'il eut achevé de parler, le puissant meurtrier d'Argus s'en retourna chez la tribu des immortels. Et moi, je suis venue à toi, car un destin irrévocable m'y poussait.

« Mais toi, par Zeus, par tes nobles parents, car ce ne sont point des époux indignes qui ont donné le jour à un tel homme, je t'en conjure, lorsque tu m'auras emmenée, ignorante de l'hymen et des œuvres de l'Amour, montre-moi à ton père, à ta mère respectable, à tes frères, sortis de la même souche, car je ne serai pas une belle-sœur différente de ce qu'ils sont, je leur ressemblerai plutôt ! et ils te diront si je serai ou non une épouse digne de toi. Envoie, en hâte, un messager chez les Phrygiens aux coursiers rapides; qu'il parle à mon père et à ma mère, bien que celle-ci soit dans l'affliction. Ils t'enverront beaucoup d'or et de vêtements tissés; et tu accepteras des présents à la fois beaux et nombreux. Lorsque tu auras fait cela, prépare des noces

joyeuses, qui soient agréables aux hommes et aux dieux immortels ! »

A ces mots, la déesse fait pénétrer dans son âme le doux désir ; et, dompté par l'amour, Anchise s'exprima en ces termes :



« Si tu es vraiment une mortelle, si une femme t'a mise au monde, si, comme tu le dis, le célèbre Otrée est ton père, si tu viens auprès de moi par la volonté de Mercure, le messager immortel, tu seras, à tout jamais, appelée mon épouse ; aucun des dieux, désormais, aucun des hommes ne m'empêchera de m'unir d'amour à toi sur le champ ! Apollon lui-même me lancerait-il, de son arc d'argent, des traits redoutables, ou me fallût-il, après avoir partagé la couche d'une femme semblable aux déesses, descendre dans la demeure de Pluton ! »

Il dit et lui prend la main. La séduisante Vénus, les yeux détournés, marche à reculons vers la couche magnifiquement dressée, où s'étendait d'ordinaire le roi. Elle était formée de moelleux tapis, et recouverte de

peaux d'ours et de lions à la voix terrible, qu'il avait tués lui-même dans les hautes montagnes.

Lorsqu'ils furent montés sur la couche élégamment disposée, Anchise dévêtit d'abord Vénus de son brillant manteau, défit les agrafes et les bracelets recourbés, ôta les épingles et les colliers; ensuite, il dénoua la ceinture et enleva les vêtements précieux, qu'il déposa sur un siège orné de clous d'argent. Enfin, par la volonté des dieux et du destin, un homme donna le baiser à une déesse immortelle, ignorant qui elle était.

Au moment où les pâtres ramenèrent, des prés fleuris à l'étable, les bœufs et les grasses brebis, Vénus répandit sur Anchise un sommeil doux et profond; puis elle revêtit ses magnifiques vêtements. Ayant ainsi couvert son beau corps, la plus noble des déesses se tint debout auprès de la couche, dans la maison bien construite, et redressa la tête. Et l'immortelle beauté de son visage resplendit, ainsi qu'il convient à Cythérée à la belle chevelure. Puis la déesse réveilla Anchise, en l'appelant par son nom, et lui dit :

« Debout, fils de Dardanos! pourquoi dors-tu d'un sommeil si profond? Dis-moi si je te semble telle que tu m'as vue d'abord. »

Elle dit, et Anchise, tiré soudain de son sommeil, prêta l'oreille. Lorsqu'il vit le cou et les beaux yeux de Vénus, il fut pris de crainte, détourna ses regards, puis, voilant son visage et se retournant vers elle, il la supplia en lui adressant ces paroles ailées :

« Aussitôt que mes yeux t'eurent vue, ô déesse, je reconnus en toi une immortelle, mais tu ne m'as pas dit vrai. Or, je te prie, par Zeus, porte-égide, ne me laisse pas, parmi les mortels, vivre sans force; prends pitié de moi, puisque l'homme qui a dormi dans les bras d'une déesse immortelle ne doit pas vivre longtemps. »

Mais la fille de Zeus, Vénus, lui répondit :

« Anchise, de tous les mortels le plus illustre, rassure-toi, ne conserve aucune crainte dans ton âme : tu n'as pas à redouter de souffrir du mal, soit de ma part, soit de celle des autres bienheureux, car tu es cher aux immortels. Tu auras un fils bien-aimé, qui régnera sur les Troyens, et à ses fils en naîtront d'autres sans fin. Son nom sera Enée (le terrible), parce que j'ai ressenti une douleur terrible d'être entrée dans la couche d'un homme. Mais c'est dans ta race qu'il se rencontre toujours des hommes égaux aux dieux par la taille et la beauté.

« C'est bien dans ta famille que l'Aurore au trône d'or enleva Tithon, semblable aux immortels. Elle implora du fils de Saturne qu'il fût à l'abri de la mort et qu'il vécût des jours sans fin, et Zeus, d'un signe de tête, y consentit et tint sa promesse. L'insensée ! la vénérable Aurore ne songea pas à demander pour lui la jeunesse et à le préserver de l'odieuse vieillesse. Tant qu'il jouit de la jeunesse adorée, charmé de l'Aurore au trône d'or, fille de l'éther, il demeura sur les rives de l'Océan, aux confins de la terre. Mais lorsque les premières boucles blanches se déroulèrent de son beau front et que son noble menton blanchit, la vénérable Aurore s'éloigna de sa couche. Pourtant, le gardant dans son palais, elle le nourrit de mets ambrosiaques et le couvrit de riches vêtements. Enfin, quand la hideuse vieillesse l'eut tout à fait accablé, qu'il ne put ni se déplacer, ni rester debout, elle prit, en son cœur, le parti qui lui parut le meilleur : elle le relégua dans un appartement dont elle ferma les portes brillantes. Là, sa parole se répand incompréhensible ; il n'a plus rien de la force qui animait ses membres flexibles.

« Certes, je ne te prendrai pas de la sorte parmi les bienheureux, pour que tu sois immortel et coules des jours sans fin ! Pourtant, s'il t'était donné de vivre tel

que te voici, avec cette taille et cette beauté, si tu étais appelé mon époux, jamais la douleur n'aurait prise sur mon âme! Mais, hélas! la vieillesse niveleuse ne tardera pas à s'emparer de toi, l'impitoyable, qui se tient toujours auprès des hommes, faucheuse, accablante, et qui fait horreur aux dieux mêmes. A cause de toi, je serai sans cesse exposée à la pire des humiliations parmi les immortels. En effet, jusqu'à ce jour, ils redoutaient les propos et les conseils par lesquels j'avais jeté tous les dieux dans les bras des femmes mortelles. Oui, ma volonté les avait subjugués, et voici qu'il ne me sera plus permis de leur rappeler cela, puisque j'ai grandement péché moi-même! Mon esprit s'est laissé entraîner à une faute terrible, indiscible : je porte un enfant sous ma ceinture virginale, pour m'être donnée à un mortel!

« Dès que cet enfant aura vu la lumière du soleil, il sera nourri par les Nymphes des montagnes à la gorge profonde, lesquelles habitent le sommet de ce mont divin, et ne suivent la loi ni des hommes, ni des immortels. Elles jouissent d'une longue existence, prennent une nourriture céleste et forment des rondes avec les dieux. Les Silènes et le perspicace meurtrier d'Argus s'unissent d'amour avec elles, au fond des grottes ombreuses. Là, des sapins et des chênes superbes, nés en même temps qu'elles, croissent sur la terre nourricière des hommes. Ils se dressent dans leur grandeur; les Nymphes les appellent le temple des bienheureux; et les hommes n'y portent jamais la hache.

« Mais, lorsque la Parque y pousse la mort, les beaux arbres se dessèchent sur pied, leur écorce s'effrite, leurs rameaux tombent, tandis que l'âme des Nymphes abandonne la lumière du soleil. Ce sont elles, qui garderont mon fils et le nourriront; et, lorsqu'il aura atteint l'âge aimable de l'adolescence, elles te l'amèneront ici et te le feront connaître, car il est aussi ton enfant. D'ail-

leurs, pour que le souvenir de ces événements ne s'efface pas de ma mémoire, je viendrai moi-même, la cinquième année, et te ramènerai ton fils. Et quand tes yeux verront cette fleur de jeunesse, tu seras dans la joie, car ton fils sera semblable aux dieux.

« Tu le conduiras aussitôt vers Ilion battue par les vents; et si l'un des hommes mortels te demande quelle mère porta ton fils dans ses flancs, tu te souviendras de leur dire qu'il provient d'une Nymphe au teint de rose, qui habite sous les ombrages de ces montagnes. Si tu dis la vérité, si tu t'avises, dans ta folie, de te vanter d'avoir reçu un baiser d'amour de Cythérée à la belle chevelure, Zeus irrité te frappera de la foudre.

« Voilà ce que j'avais à te dire, et ton esprit m'a comprise. Retiens-toi, ne me nomme point, redoute la colère des dieux! »

Elle dit, et s'élança dans le ciel battu des vents.

Extrait de " la Grèce antique amoureuse "





HÉLÈNE

I

C'est la nuit. Ilion, où veillent les meilleurs,
Dort le léger sommeil des villes assiégées.
Les soldats, étendus, las, en longues rangées,
Répondent dans leur rêve aux dogues aboyeurs.

La lune, à l'horizon, monte, élargit son disque;
Tout là-bas, vers la mer, les Grecs sont au repos.
Seuls, entre les deux camps, lentement les troupeaux
Rongent, dans la clarté, l'écorce du lentisque.

C'est la nuit tiède et pure, après l'ardeur du jour;
C'est la sérénité, le calme, le mystère ;
C'est l'oubli des combats qui rougissent la terre;
C'est le sommeil qui vainc la tête — non l'Amour !

Comme une vision, la blonde Hélène passe
Parmi les lourds dormeurs étendus sur le sol.
Par instants, des oiseaux de nuit vont dans leur vol
Vers le champ du carnage où le blessé trépasse.

La voici par delà les remparts d'Ilion.
Elle se tient derrière un bouquet de lentisques,
A l'endroit où l'on voit pointer deux obélisques,
Sans doute en souvenir de la mort d'Amphion !

II

Tandis qu'elle interroge, inquiète, la plaine,
Un guerrier, le front haut, surgit à l'opposé.
Son armure d'airain, son casque bien posé
Eclairent de rayons d'argent la nuit sereine,

Et le regard d'Hélène, obstinément fixé
Sur le guerrier qui va parmi les dormeurs pâles,
Parmi les chars brisés, parmi les derniers râles,
Démêle lentement les traits du délaissé !

C'est l'homme qu'elle aima d'une amour infinie ;
C'est l'homme fort qui fit, lorsque s'ouvrit son cœur,
Frissonner son beau corps sous son baiser vainqueur ;
C'est l'homme, le premier, que jamais on n'oublie.

Elle songe au passé, si lointain, si lointain,
Où, deux à deux, naïfs, confiants, pleins de rêves,
Ils vivaient des jours courts et des heures trop brèves,
Liant par leurs baisers la soirée au matin !

Dans la clarté d'en haut, blanche et mélancolique,
Elle voit repasser les beaux jours d'autrefois,
Ses doux rêves d'enfant dans le palais des rois,
Auxquels l'aube riait ou donnait la réplique !

III

Oh ! pouvoir effacer sa honte d'un seul coup !
Un seul pas à franchir, un seul, et l'adultère,
Dont le poids maintenant la courbe jusqu'à terre,
Cessera de peser comme un joug sur son cou !

Elle avance la tête, elle entr'ouvre la bouche :
« Ménélas ! Ménélas ! » Elle s'arrête court ;
Sa langue s'est figée ; un frisson la parcourt...
Qui donc l'arrête ici ?... C'est Pâris qui la touche !

Hélène lui sourit, vaincue... Et, lentement,
Sans détourner le front, dans la clarté laiteuse
Que déverse d'en haut la lune entremetteuse,
Elle retourne à Troie au bras de son amant !

Alexandre Chevalier.



« L'ORIENT AMOUREUX »

CONTES ARABES

I

LA FIDÉLITÉ DES FEMMES

Les chroniques des Sassaniens, anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent, et bien loin au-delà du Gange, jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison qui était le plus excellent prince de son temps. Il avait deux fils : l'aîné, appelé Schahriar ; le cadet, nommé Schahzenan.

Après un règne aussi long que glorieux, ce roi mourut, et Schahriar monta sur le trône. Par un excès d'amitié, voulant partager avec son frère ses Etats, il lui donna le royaume de la Grande-Tartarie. Schahzenan alla bientôt en prendre possession, et établit son séjour à Samarcande, qui en était la capitale.

Il y avait dix ans déjà que ces deux rois étaient séparés, lorsque Schahriar, souhaitant passionnément de revoir son frère, résolut de lui envoyer un ambassadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choisit pour cette ambassade son grand vizir, qui partit avec une suite conforme à sa dignité, et fit toute la diligence possible.

Schahzenan, se disposant à partir, régla les affaires les plus pressantes, établit un conseil pour gouverner son royaume pendant son absence, et mit à la tête de ce conseil un ministre dont la sagesse lui était connue et en qui il avait une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine, sa

femme, sortit sur le soir de Samarcande, et, suivi des officiers qui devaient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avait fait dresser auprès des tentes du vizir. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors, voulant encore une fois embrasser la reine, qu'il aimait beaucoup, il retourna seul dans son palais. Il alla droit à l'appartement de cette princesse, qui, ne s'attendant pas à le revoir, avait reçu dans son lit un des derniers officiers de sa maison. Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient couchés, et ils dormaient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre, par son retour, son épouse dont il se croyait tendrement aimé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux, qui ne s'éteignent jamais, la nuit, dans les appartements des princes et des princesses, il aperçut un homme dans ses bras ! Il demeura immobile durant quelques moments, ne sachant s'il devait croire ses yeux. Mais, n'en pouvant douter : « Quoi ! se dit-il à lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, et l'on m'ose outrager ! Ah ! perfide ! votre crime ne sera pas impuni. Comme roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes Etats ; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment ! »

Enfin ce malheureux prince, cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, et d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jeta par une fenêtre dans le fossé du palais.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la ville comme il y était venu, et se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que, sans parler à personne de ce qu'il venait de faire, il ordonna de plier les tentes et de partir.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au devant de lui son frère, le sultan Schahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces princes de se revoir ! Le sultan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avait fait préparer. Ce palais communiquait avec le sien par un même jardin ; il était d'autant plus magnifique, qu'il était consacré aux fêtes et aux divertissements de la cour.

Un jour, Schahriar ayant ordonné une chasse à deux jours de sa capitale, dans un pays où il y avait beaucoup de cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, disant que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'être de la partie. Le sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté, et partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la Grande-Tartarie, se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avait vue sur le jardin mitoyen. Ce beau lieu et le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisaient leur retraite, lui auraient donné du plaisir, s'il eût été capable d'en ressentir ; mais, toujours déchiré par le funeste souvenir de l'action infâme de la reine, il arrêtait moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levait au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néanmoins, quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du palais du sultan s'ouvrit tout à coup, et il en sortit vingt femmes, au milieu desquelles marchait la sultane d'un air qui la faisait aisément distinguer. Cette princesse, croyant que le roi de la Grande-Tartarie était aussi à la chasse, s'avança avec fermeté jusque sous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui, voulant par curiosité l'observer, se plaça de manière à tout voir sans être vu.

Schahzenan remarqua que les personnes qui accompagnaient la sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage qu'elles avaient eu couvert jusqu'alors, et quittèrent de longs habits qu'elles portaient par dessus d'autres plus courts. Mais il fut très étonné de voir que, dans cette compagnie, qui lui avait semblé toute composée de femmes, il y avait dix noirs, qui prirent chacun leur maîtresse. La sultane, de son côté, ne demeura pas longtemps sans amant; elle frappa des mains en criant: « Masour ! Masour ! » Et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre et courut à elle avec beaucoup d'empressement.



Schahzenan en vit assez pour juger que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisait un des plus grands ornements du jardin; après quoi, ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultan; et Masour, qui était venu du dehors par dessus la muraille du jardin s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étaient passées sous les yeux du roi de la Grande-Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions: « Que j'avais peu de raison, dit-il, de croire que mon malheur était si singulier ! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le sultan mon frère, le souverain de tant

d'Etats, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle faiblesse de me laisser consumer de chagrin ! C'en est fait, le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie ! »

Les jours suivants, il fut de très bonne humeur ; et, lorsqu'il sut que le sultan était de retour, il alla au-devant de lui, et lui parla sur un ton enjoué. Comme il n'avait plus de chagrin qui l'empêchât de faire paraître combien il avait d'esprit, il dit mille choses agréables et plaisantes.

Le sultan, qui s'était attendu à le retrouver dans le même état où il l'avait laissé, fut ravi de le voir si gai. « Dites-moi, de grâce, pourquoi vous étiez si triste, et pourquoi vous ne l'êtes plus ! »

Schahzenan lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande.

« O Ciel ! dit Schahriar, qu'elle aventure ! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; et comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, et faites-moi la confidence entière. »

Schahzenan fit plus de difficultés sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frère y avait ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances. Il fit alors le détail de tout ce qu'il avait vu du déguisement des noirs, des déportements de la sultane et de ses femmes, et il n'oublia pas Masour. « Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étaient naturellement portées, et qu'elles ne pouvaient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'était une grande faiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette ré-

flexion m'en fit faire beaucoup d'autres; et enfin je jugeai que je ne pouvais prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts, mais j'en suis venu à bout; et, si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple. »

Quoique ce conseil fût judicieux, le sultan ne put le goûter. « Quoi! dit-il, la sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux! »

« Mon frère, répondit Schahzenan, si vous voulez en être témoin, cela n'est pas fort difficile; vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse; quand nous serons hors de la ville avec votre cour et la maison, nous nous arrêterons sous nos pavillons, et la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement. Je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu! »

Le sultan approuva le stratagème, et ordonna aussitôt une nouvelle chasse.

Le jour suivant, les deux princes partirent avec toute leur suite. Ils arrivèrent où ils devaient camper, et ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Schahriar appela son grand vizir; et, sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, et de ne pas permettre que personne sortît du camp, pour quelque sujet que ce pût être. Dès qu'il eut donné cet ordre, le roi de la Grande-Tartarie et lui montèrent à cheval, passèrent incognito au travers du camp, rentrèrent dans la ville, et se rendirent au palais qu'occupait Schahzenan. Ils se couchèrent; et le lendemain de bon matin, ils s'allèrent placer à la même fenêtre d'où le roi de Tartarie avait vu la scène des noirs.

La porte secrète s'ouvrit enfin; et la sultane parut avec ses femmes et les dix noirs déguisés; elle appela

Masour; et le sultan en vit plus qu'il n'en fallait pour être pleinement convaincu de sa honte et de son malheur. « O Dieu! s'écria-t-il, quelle indignité! quelle horreur! L'épouse d'un souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie? Après cela, quel prince osera se vanter d'être parfaitement heureux? Ah! mon frère, poursuivit-il en embrassant le roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde : la bonne foi en est bannie; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos Etats et tout l'éclat qui nous environne. Allons dans les royaumes étrangers traîner une vie obscure et cacher notre infortune. »

« Mon frère, dit Schahzenan, je n'ai d'autre volonté que la vôtre; je suis prêt à vous suivre partout où il vous plaira; mais promettez-moi que nous reviendrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. Je vous le promets, répondit le sultan; mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. »

En disant ces mots, ils sortirent secrètement du palais, et prirent un autre chemin que celui par où ils étaient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, et passèrent la première nuit sous des arbres. S'étant levés dès le point du jour, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie, sur le bord de la mer, où il y avait, d'espace en espace, de grands arbres fort touffus.

Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser et y prendre le frais. L'infidélité des princesses, leurs femmes, fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils s'entretenaient, lorsqu'ils entendirent, assez près d'eux, un bruit horrible du côté de la mer, et un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, et il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui semblait se perdre dans

les nues. Cet objet redoubla leur frayeur ; ils se levèrent promptement, et montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés que, regardant vers l'endroit d'où venait le bruit et où la mer s'était entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire s'avançait vers le rivage en fendant l'eau ; ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvait être, mais ils en furent bientôt éclairés.

C'était un de ces génies malins et malfaisants, qui sont les ennemis mortels de l'homme. Il était noir et hideux, avait la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, et portait sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec sa charge, qu'il vint déposer justement au pied de l'arbre où ils se trouvaient, ils se crurent perdus.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse, et, l'ayant ouverte avec quatre clefs attachées à sa ceinture, il en sortit une dame très richement habillée, d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir à ses côtés, et, la regardant amoureusement : « Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos noces, et que j'ai toujours aimée depuis avec constance, vous voudrez bien que je dorme quelque moment près de vous ; le sommeil dont je me sens accablé m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. »

En disant cela, il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame ; ensuite, ayant allongé les pieds, il ne tarda pas à s'endormir, et il ronfla bientôt de manière à faire retentir le rivage.

La dame alors leva les yeux, par hasard, et, apercevant les princes en haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême, quand ils se virent découverts. Par signes,

ils supplièrent la dame de les dispenser de lui obéir ; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, et l'avoir posée légèrement à terre, se leva et leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : « Descendez ; il faut absolument que vous veniez à moi ! »

Vainement ils essayèrent de lui faire comprendre par leurs gestes qu'ils craignaient le génie : « Descendez, leur répliqua-t-elle sur le même ton ; si vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, et je lui demanderai moi-même votre mort. »



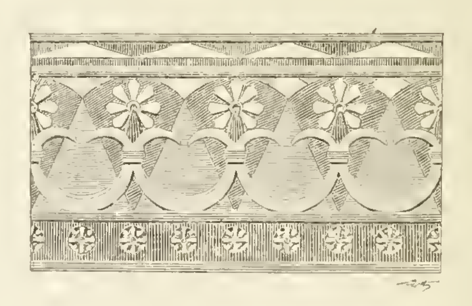
Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils se mirent en voie de descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas réveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main, et, s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition amoureuse. Les princes la rejetèrent d'abord ; mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à les accepter.

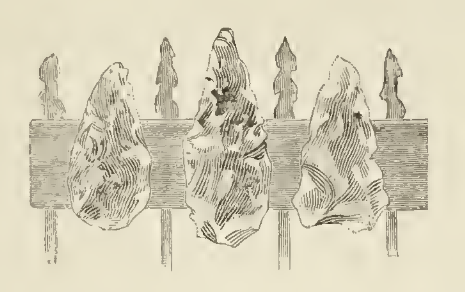
Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, ayant remarqué qu'ils avaient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Sitôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla tirer une boîte du paquet qui renfermait sa toilette ; elle prit un fil garni d'autres bagues de toutes sortes, et, les leur montrant : « Savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces bijoux ? — Non, répondirent-ils. — Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptés, que je garde en

souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, et afin d'avoir la centaine toute ronde. Voilà donc cent amants que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les précautions de ce vilain génie, qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de déjouer son plan. Vous voyez par là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feraient mieux de ne pas contraindre les femmes, ce serait le moyen de les rendre plus sages. »

La dame leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le fil où étaient passées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie, qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, et fit signe aux princes de se retirer.

Ceux-ci reprirent le chemin par où ils étaient venus ; et, lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame et le génie, Schahriar dit à Schahzenan : « Et bien ! mon frère, que pensez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver ? Le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidèle ? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes? — Oui, mon frère, répondit le roi de la Grande-Tartarie. Et vous devez aussi demeurer d'accord que le génie est plus à plaindre et plus malheureux que nous. C'est pourquoi, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos Etats, et que cela ne nous empêche pas de nous marier ! »





SULAMA

(*Suite*)

IX

Cependant la tribu de Sulama, après des journées de marche vers le Nord, s'est arrêtée au bord d'un étang. Elle a perdu celle qui était la joie et l'espoir des jeunes hommes. A la tristesse se mêle la colère; car les vieux, qui ont l'expérience de la vie, déclarent que Sulama n'a pu avoir été la proie d'un fauve. Ni trace de lutte dans le bois, ni passage d'ours ou de mammouths.

Avant de procéder à la construction d'une cité lacustre, les anciens de la tribu se rassemblent et prennent conseil. Ils oublieraient volontiers Sulama, n'étaient les jeunes hommes qui gardent le souvenir de celle qu'ils ont aimée et espérée.

— Moi, dit Rahou, le chef des familles, j'estime qu'il faut laisser à la femme, quel que soit son âge, et pour peu qu'elle soit libre, le choix de l'homme à qui elle veut faire don de son corps. Puisque Sulama nous a quittés, ne nous occupons plus d'elle. En la perdant, avons-nous perdu la

lumière du jour? Serons-nous moins forts contre les hommes ou les bêtes? Nos nuits auront-elles moins d'étoiles et notre sommeil aura-t-il des rêves plus redoutables?

— Non, objecte Mani, fils de Rahou, non, la femme n'a pas le choix de l'époux! Car, en faisant don de son corps à quelque jeune homme d'une tribu étrangère, elle augmente d'autant la force d'un ennemi possible! Ce ne sont pas les hommes qui constituent la force d'une tribu : un seul suffit à féconder cinquante femmes, et il faut dix lunes à la femme pour mettre son fruit au jour! En perdant Sulama, nous avons perdu une partie de notre force future. Nos nuits sont appauvries d'une étoile ; notre sommeil sera rempli de mauvais rêves!

Les jeunes hommes applaudissent en chœur aux paroles de Mani, fils de Rahou. Tous ils songeaient avec amertume aux baisers que Sulama prodiguait au fils d'une tribu étrangère. Ils se haïssaient, hier, car chacun d'eux désirait la vierge aux cheveux blonds; aujourd'hui ils étaient unis dans la même colère contre le ravisseur de leur bien.

L'assemblée se fit houleuse. Les femmes, auxquelles toute délibération publique était interdite, accoururent et prirent part aux débats. Elles se divisèrent en deux partis : les unes se montrèrent favorables à Mani ; les autres se rangèrent à l'avis de son père. Celles qui avaient souffert dans leur chair et dans leur sentiment d'avoir été livrées à tel homme plutôt qu'à tel autre, versèrent des

larmes et poussèrent des gémissements ; celles qui avaient accepté, froides ou indifférentes, l'assaut du mâle imposé par la tribu, ne comprenant guère les lois profondes du baiser, applaudirent aux paroles de Mani. Cependant la décision de la force l'emporta, et Rahou, refusant d'édifier la cité lacustre, commanda à Mani d'aller, avec deux jeunes hommes de la tribu, à la recherche de Sulama et de son ravisseur.



Deux lunes entières, les trois hommes demeurent absents. La tribu, faute de défenses suffisantes, avait perdu plusieurs de ses membres. Une caravane de mammouths avait passé par là, dévastant tout sur son passage, envahissant le campement, écrasant sous ses pieds les malheureux surpris dans leur fuite.

— A vingt journées de marche, vers le Sud, dit Mani, j'ai vu Sulama et son ravisseur. Ils semblaient tous deux narguer de leur bonheur la tristesse de notre tribu.

— Soit ! répondit simplement Rahou, nous irons en force réclamer la restitution de la femme et la punition de son ravisseur.

Et la tribu de Sulama se mit en route vers le Sud.

Comme, peu de jours auparavant, elle avait passé par le même chemin, les fruits et les racines étaient rares, et les jeunes gens devaient souvent s'écarter de la voie droite, soit pour cueillir des fruits, soit pour essayer de prendre du gibier. Le ciel, d'ailleurs, demeurait implacablement serein, les torrents étaient très bas, parfois à sec, l'eau faisait défaut des journées entières.

Le soir, devant les rougeurs de l'Occident, et lorsque le vent de la nuit soufflait quelque fraîcheur dans les plaines, la tribu s'arrêtait et priait. Rahou, qui avait vu dans ses rêves et durant ses veilles, des êtres semblables à des ombres, présidait à la prière et implorait le secours des puissances invisibles. Après le repas, de sa voix lente il berçait les imaginations de récits étranges et rappelait le souvenir des disparus.

X

Et les enfants, le soir, après une journée de fatigue, se couchaient aux pieds des parents, leur demandant ce qu'était cette séparation sans retour. Et le père leur contait l'agonie de son père, de sa mère, de tous ceux qu'il avait aimés jadis. Mais ceux qui n'avaient vu mourir personne songeaient vaguement à une rencontre dans un monde inconnu. Pleins de vie et de jeunesse, ils ne pouvaient concevoir qu'il viendrait une heure où, pour la dernière fois, la main serrerait la main, où la lèvre, pour la dernière fois, baiserait une lèvre amie. Ce besoin absolu, ce désir invincible de se survivre, de rester près de ceux qu'on aime, faisait germer dans l'esprit des vieux et des enfants l'espoir d'une autre vie où la mère reconnaîtrait son fils, où l'amour de la présente existence recommencerait sous une forme étrange et inexplicable, mais réelle et nécessaire. Leur cœur et leur esprit se refusaient de croire au déchirement final, à la suprême séparation.

Dans les lueurs du soir, tandis que des nuages multicolores passaient sur l'horizon, les enfants et les vieux cherchaient à entrevoir, par delà les montagnes et les figures gigantesques des nuées, une terre inconnue où devaient habiter les trépassés. Toutes les têtes rougies par le couchant se levaient vers les trouées du ciel; et les yeux, obstinément attirés par ces portes ouvertes sur l'infini, roulaient par intervalles des larmes de joie et de tristesse. Cet espace, là-bas, que nul pied n'avait mesuré encore, devait être occupé par des êtres surhumains, par des fantômes légers pareils à ceux que l'œil troublé par les ténèbres aperçoit dans la solitude mystérieuse des bois.

D'ailleurs qui n'avait, aux heures douteuses de la nuit, vu surgir autour de lui les figures des trépassés? Qui n'avait entendu dans la solitude, particulièrement aux heures crépusculaires, la voix de ceux qu'il avait aimés et qui s'en étaient allés? Qui n'avait entretenu, durant les songes, parfois durant les veilles que prolongent trop longtemps les maladies, tous ceux que la mort avait ravis, ou que les hasards de l'existence avaient éloignés? N'y avait-il pas dans tous ces phénomènes comme une promesse d'immortalité ou de résurrection?

Et ils songeaient à tout cela, pleins de mélancolie et d'espérance!

XI

Au bout de la deuxième lune, la tribu de Sulama atteignit le désert de sable qui précédait immédiatement les montagnes rocheuses, où se pro-

posait de séjourner, jusqu'à la saison prochaine, la tribu de Nahor. Rahou donna l'ordre de s'arrêter.

— Va, dit-il à Mani, va avec deux de tes amis vers le ravisseur de Sulama, et lui réclame le bien de notre tribu. S'il te rend la jeune fille, déclare-lui que nous oublierons son méfait et lui prêterons main-forte à l'occasion. S'il s'y refuse, menace-le de tous les châtiments.



Tandis que le chef des familles fait prendre des dispositions pour le repos de la nuit, Mani et ses compagnons se dirigent vers la caverne de Nahor. Une chaleur accablante montait du sable, malgré les rayons obliques du soleil à son couchant. Mais les trois jeunes hommes marchaient d'un pas rapide. D'ailleurs, d'épais nuages s'accumulaient au-dessus des montagnes pelées, et le vent, qui précède les orages, soulevait des tourbillons de poussière chaude.

Aux aboiements des chiens de garde, Phlégu, le chef de la tribu se présenta sur le seuil de la caverne; et, comme d'énormes éclairs déchiraient les nuages, il dit en hâte à Mani et à ses compagnons ;

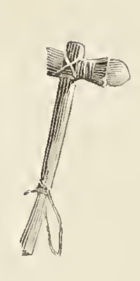
— Soyez sans crainte, voyageurs. Je vais pousser sur la crevasse du rocher les troncs d'arbre qui nous servent de pont, et vous vous hébergerez ici jusqu'au retour de l'aurore.

— Non, répondit Mani, nous ne pénétrerons pas dans votre habitation. Nous ne redoutons pas l'orage, car nous ne redoutons rien. Voici ce qui nous amène : Je suis Mani, fils de Rahou. J'aime la jeune fille qu'un des vôtres a ravie, et je te

réclame le bien de ma tribu. Si tu me fais rendre Sulama, nous oublierons le méfait et vous prêterons main-forte à l'occasion. Si tu t'y refuses, au nom de Rahou, le chef de nos familles, je menace de tous les châtiments le ravisseur, toi et les tiens!

Phlégu héla Nahor et son épouse, qui s'en vinrent enlacés sur le bord de la caverne.

Dans la clarté rouge des éclairs, les deux époux parurent d'une beauté surnaturelle. Mani et ses compagnons ne pouvaient détacher leurs regards de cet homme, qui représentait la force et la loyauté, et de cette enfant, à peine femme, en qui s'incarnaient la grâce et l'amour. Ils étaient presque nus sans impudeur. Une peau d'ours, vers le milieu du corps, laissait à découvert la gorge ferme et haute, les bras et les jambes de Sulama.



— C'est lui! dit la femme, c'est Mani! Nahor, ne me livre pas à cet homme!

Nahor serra plus fortement Sulama sur sa poitrine :

— Ils me raviront peut-être le jour; mais jamais tu ne seras à un autre qu'à moi!

Mani reprit la parole :

— Eh bien! chef des familles, consens-tu à me rendre mon bien?

— Que Nahor et Sulama te répondent, dit Phlégu; car ils sont libres de s'appartenir l'un à l'autre ou de se refuser.

Nahor et Sulama s'écrièrent à la fois :

— Nous resterons unis jusque dans la mort!

Mani poussa un rugissement, qui se perdit dans les éclats du tonnerre; puis, se retournant brusque-

ment, il descendit vers la plaine de sable, suivi de ses deux compagnons.

L'orage faisait rage. D'énormes éclairs enflammaient l'horizon, couraient sur la crête des montagnes dénudées, gagnaient les profondeurs du ciel. Les hurlements de la foudre ébranlaient la caverne, tandis que des feux multicolores couraient sur les stalagmites et que la tempête dispersait les tisons du foyer central.

— Vite, fermons l'ouverture, cria Phlégu!

Et toute la tribu s'empressa de pousser les blocs de pierre à l'entrée de la caverne. Peu à peu l'ouverture se boucha. Dans les interstices de la muraille improvisée on fourra des herbes sèches. Il ne resta d'ouvert qu'un trou au fond de la caverne, par où les éclairs dardaient des rayons sanglants. Mais le tonnerre continuait à ébranler la montagne.

Alors Phlégu parla :

— Les esprits invisibles sont irrités. Qu'ils le soient contre nous ou contre la tribu de Rahou et de Mani, implorons leur pitié.

Et le chef des familles improvisa une prière aux forces inconnues, qui frappent le plus souvent au hasard et semblent ne tenir compte ni du bien, ni du mal. Les enfants se serraient craintivement dans les bras des femmes : ils sentaient qu'une puissance, contre qui leurs aînés ne pouvaient rien, grondait autour de l'habitation.

(*A suivre.*)

ALEXANDRE KELLER.

Imp. H. Davoust. *Le Gerant :* H. de Lézardières.

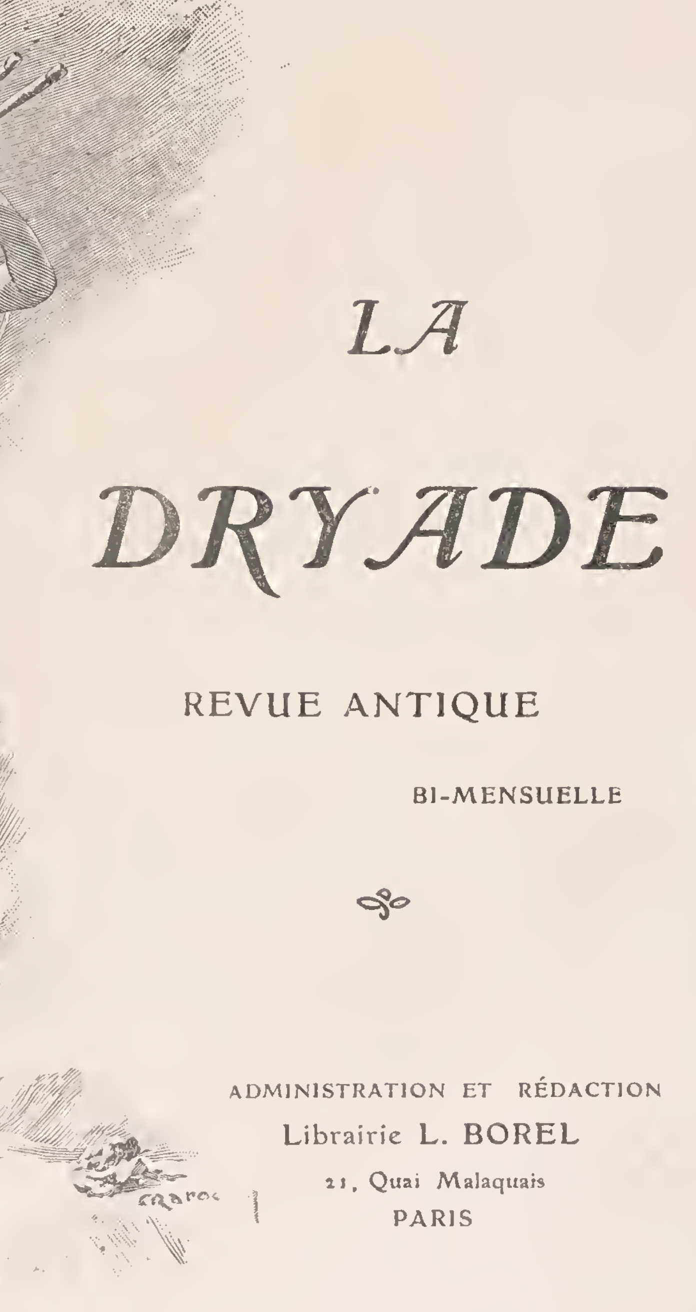


Imprimé par H. Davoust

20, rue du Dragon

Paris.

1re Année. — N° 18 Septembre 1903



LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 18. Septembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



PLATON

Platon est, sans doute, un philosophe ; mais il est d'abord un poète. Personne ne s'étonnera donc qu'il se rencontre chez lui une conception quelque peu mystique de l'amour. Cependant, en tant que poète, il est aussi un devin, et, comme tel, il ne peut pas ne pas chanter la vérité de ses propres sentiments et de ceux de l'humanité entière.

S'il met à la base de sa pensée philosophique le bien et le beau, le bien surtout, s'il promène son éternelle rêverie parmi les parfums de la nature en fleurs et les harmonies du monde vivant, est-il étonnant que l'amour, qui est de tous les sentiments le seul universel et irréductible, s'enveloppe, chez lui, de toutes les beautés et soit le bien par excellence ?

Mieux que ses contemporains, mieux que ceux qui le précédèrent et le suivirent, Platon devina dans l'amour le double élément qui le fait complet. Dans le désir de possession, il voit le désir de l'idéal, et dans les formes suaves de la femme,

la beauté surhumaine dont le baiser est le premier initiateur. Nous disons bien le premier, car au-dessus de la chair, si sublime parût-elle aux hommes, il y a l'amour non charnel, qui ne meurt pas avec le désir, ni ne s'évanouit avec l'âge. Le baiser est la clef de l'idéal, mais il n'est que cela. Aussi le vieillard est il capable d'amour comme le jeune homme; et qui sait si le sentiment calme et serein ne l'emporte pas sur la fougue tumultueuse des sens?

De parti pris, nous avons écarté de notre traduction les allusions à un vice dont semble avoir souffert toute l'antiquité gréco-latine, et à qui les meilleurs n'ont pas toujours voulu se soustraire. Ce que nous avons conservé de Platon, c'est l'amour proprement dit, le seul qui mérite d'en porter le nom. Et celui-là, Platon l'a chanté avec un luxe de détails et une exactitude — dans le mythe — qui toujours égale et parfois dépasse les meilleures études de nos contemporains.

L. BOREL

I

L'AMOUR INSPIRE LES NOBLES SENTIMENTS

L'Amour est le plus ancien des dieux; il est aussi l'auteur des plus grands biens. Car, ce qui doit diriger dans leur existence ceux qui désirent vivre conformément au beau et au bien, ce n'est ni la considération, ni la richesse, mais l'amour, et j'entends par là, la honte du mal et l'aspiration vers le beau. Sans cela, il est impossible à un État ou à un individu d'accomplir des actes à la fois grands et beaux.

Certes, ce que dit Homère, à savoir que les dieux inspirent de l'audace à certains héros, on peut le dire

de l'amour, qui inspire les amants. Bien mieux, les amants seuls savent mourir l'un pour l'autre, et cela est vrai, non seulement des hommes, mais encore des femmes. Un exemple frappant est celui d'Alceste, fille de Pélias, laquelle, aux yeux de la Grèce entière, voulut mourir pour son époux, quoiqu'il eût son père et sa mère.

II

TOUT EST PERMIS A L'AMOUREUX

Il est permis à l'amant d'employer les moyens les plus étranges pour arriver à son but, et il en récolte même des louanges. Or, s'il les employait à la poursuite et à l'acquisition de toute autre chose, il encourrait le blâme le plus amer des philosophes. En effet, si un homme, dans l'espoir de tirer de l'argent d'un autre, ou d'obtenir un emploi ou quelque chose approchant, tentait de faire ce que l'amant fait pour l'objet de son amour, s'il employait les supplications, en les accompagnant de gestes humbles et dévots, s'il faisait des serments, s'il s'étendait sur le seuil de sa porte, s'il consentait à rendre des services auxquels ne descendrait jamais un esclave, il en serait détourné aussi bien par ses ennemis que par ses amis ; car les premiers lui reprocheraient ses flatteries et ses bassesses, les seconds en rougiraient et le redresseraient.

Cependant tout cela sied merveilleusement à l'amant, et on lui reconnaît volontiers le droit de le faire, sans y attacher de déshonneur, dans l'idée qu'il accomplit un devoir sublime. Bien mieux ! on se plaît à admettre généralement qu'il est le seul à qui les dieux pardonnent le parjure. « Les serments d'amour, dit-on, ne sont pas des serments ! » Et ainsi les dieux et les hommes octroyent toute liberté à l'amant, et nos mœurs le corroborent.

III

L'AMOUR ET LA NATURE DE L'HOMME

Jadis la nature humaine était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y eut d'abord trois sexes, et non pas deux comme actuellement, le masculin et le féminin. Un troisième, en effet, constituait la synthèse de ces deux-là. Il s'est évanoui; mais le nom en est demeuré. Cet être, connu sous le nom d'Androgyne, réunissait en lui les deux sexes; mais il n'existe plus que de nom, et ce nom est un terme d'opprobre.

De plus, tout être humain présentait la forme ronde, si bien que le dos et la poitrine décrivaient un cercle. Chacun d'eux avait quatre bras, quatre jambes, deux visages exactement pareils sur un cou orbiculaire, et réunis en opposition sur une même tête; quatre oreilles, deux organes de la génération, le reste conforme à l'idée que chacun de nous peut s'en faire.

Ces troix sexes durent leur existence à cette circonstance que le mâle fut produit par le soleil, le féminin par la terre, et le troisième, qui participe des deux, par la lune qui, elle aussi, tient de la terre et du soleil. Ils avaient la forme ronde, et leurs mouvements étaient circulaires, afin de se conformer mieux à leurs principes. Ils étaient pleins de force et d'énergie; leurs pensées étaient hautes : ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de lutter avec les dieux, ainsi que le dit Homère d'Otus et d'Ephialtès. Zeus et les autres dieux se demandèrent quelle résolution ils p-endraient, mais ne surent comment aboutir. Il n'était guère pratique, en effet, de détruire les hommes et d'en foudroyer la race entière comme il fut fait, jadis, des géants. Après de longues réflexions, Zeus dit : « Je crois avoir trouvé un moyen de conserver les hommes, tout en les empêchant de mal faire, c'est de diminuer leurs forces. Je les

séparerai en deux ; ils en deviendront plus faibles, et, ce qui nous sera utile à nous-mêmes, ils seront plus nombreux à nous rendre hommage. Ils marcheront droits, appuyés sur deux jambes seulement. Et si, d'aventure, ils devaient retourner à leurs blasphèmes et à leurs révoltes, je les séparerais encore en deux, et ils seraient réduits à se mouvoir sur un seul pied, comme font ceux qui dansent sur des outres. »

Il dit, et divisa les hommes en deux moitiés. La séparation faite, chaque moitié cherchait à rencontrer l'autre, et, lorsqu'elle y arrivait, elles enlaçaient leurs bras, se joignaient étroitement, dans leur désir de se confondre, et mouraient ainsi de faim, renonçant à toute action et ne voulant rien faire l'une sans l'autre. Quand l'une des deux moitiés venait à mourir et que l'autre lui survivait, celle-ci se mettait en quête d'une nouvelle moitié et l'embrassait, que ce fût la moitié d'une femme jadis entière (ce que nous appelons précisément aujourd'hui une femme) ou la moitié d'un homme. Et ainsi ils trouvaient la mort.

Emu de pitié, Zeus imagina un autre expédient : il leur plaça les parties génitales sur le devant ; car, jusque-là, elles étaient par derrière, si bien que la procréation ne se faisait pas face à face et que la semence se répandait sur la terre, comme il en arrive pour les cigales. Donc Zeus leur mit les parties sexuelles sur le devant, et, de cette manière, la conception eut lieu par l'admission des parties femelles. Quand, en effet, l'union avait lieu entre homme et femme, la génération s'opérait et il en naissait des enfants, et une descendance en sortait. Quand, au contraire, un homme joignait un homme, ils éprouvaient du moins une satisfaction de leur rencontre et retournaient, heureux, à leurs travaux et aux soins de la vie. De là vient l'amour que, depuis l'origine, les hommes éprouvent naturellement les uns

pour les autres ; il les ramène à leur nature primitive, cherche à faire un être de deux et à guérir la nature humaine.

Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme, puisque nous avons été coupés, comme la sole, et que d'un nous sommes devenus deux. Aussi chaque partie cherche-t-elle sans cesse à joindre la partie qui lui correspond. Les hommes, qui proviennent de la séparation de ces êtres composés qu'on appelait alors des androgynes, aiment les femmes, et la plupart de ceux qui commettent l'adultère appartiennent à cette espèce, à laquelle appartiennent de même les femmes qui aiment les hommes et violent les lois de l'hymen. Mais toutes les femmes qui proviennent de la séparation des femmes primitives, ne s'intéressent pas beaucoup aux hommes ; elles sont portées vers les femmes et elles comprennent les tribades. D'autre part, les hommes, nés de la séparation des hommes primitifs, recherchent le sexe masculin.

Le désir de s'unir et de se confondre avec l'objet aimé, de manière à ne plus former à deux qu'un être unique, s'explique par notre nature originelle qui était une et constituait un tout complet.

PLATON.





LA DRYADE

O poète fervent qui cherches l'ombre amie,
Si tu passes, le soir, dans l'antique forêt,
Respecte le silence et va d'un pas discret.
Garde-toi d'éveiller la Dryade endormie.

Si l'amour des dieux morts enchante encor ton cœur,
Si la Nymphe des bois plaît à ta rêverie,
De son corps allongé sur la mousse fleurie
Tu verras dans la nuit resplendir la pâleur.

Viens, la lune se glisse à travers la feuillée,
Blanchissant les gazons au fond du bois dormant,
Et ses plus doux rayons vont amoureusement
Caresser d'un baiser la belle ensommeillée.

*
* *

Et toi, cruel chasseur, qui parcours les halliers
Quand l'aube chante et rit dans les vertes ramures,
Suis, sans bruit, les sentiers qu'emplissent des murmures,
Retiens ton arc, retiens tes deux grands lévriers.

Prends garde qu'une flèche imprudente et sauvage
N'atteigne la Dryade en son séjour ombreux.
Tu l'entendrais pousser un long cri douloureux
Et verrais son sang frais empourprer le feuillage.

Viens plutôt en secret, écarte les buissons,
La Nymphe est immobile à l'ombre du vieux chêne.
Souris à sa jeunesse, à sa beauté sereine,
Ecoute avec amour ses divines chansons.

*
* *

Ses yeux glauques sont clairs comme de clairs ruisseaux;
La fleur de l'églantier enguirlande et couronne
Ses cheveux roux pareils au feuillage d'automne,
Et sa flûte aux sons purs chante avec les oiseaux.

Chrysa.



" L'ORIENT AMOUREUX "

CONTES ARABES

(Suite)

II

LES FEMMES ET LA JALOUSIE

Dans un grand salon, étaient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne saurait les concevoir plus belles. Elles étaient habillées magnifiquement. Dès qu'elles m'aperçurent, elles se levèrent, et, sans attendre mes compliments, me dirent avec de grandes démonstrations de joie :

— Brave seigneur, soyez le bienvenu !

Et l'une d'elle prenant la parole pour les autres :

— Il y a longtemps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous. Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous.

Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs ; comme je témoignais que cela me faisait de la peine :

— C'est votre place, me dirent-elles ; vous êtes dès ce moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandements.

L'une apporta de l'eau chaude, et me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau parfumée sur les mains ;

celles-ci apportèrent tout ce qui était nécessaire pour me changer d'habillement ; celles-là me servirent une collation magnifique ; d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux ; et tout cela s'exécutait sans confusion, avec un ordre, un ensemble admirable, et des manières dont j'étais charmé. Je bus et mangeai. Après quoi toutes les dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage. Je leur fis le récit de mes aventures, qui dura jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors une des dames prenant la parole, me dit :

— Vous êtes fatigué de la route que vous avez faite aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé ; mais avant de vous y retirer, choisissez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, et menez-la reposer avec vous.

Je répondis que je me garderais bien de faire le choix qu'elles me proposaient, qu'elles étaient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrais pas l'incivilité d'en préférer une aux autres. La dame, qui m'avait parlé, reprit :

— Nous sommes très persuadées de votre honnêteté, et nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient ; mais que cette discrétion ne vous arrête pas ; nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses ; car nous sommes convenues que, tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même bonheur, et qu'au bout de quarante jours, ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, et ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos dont vous avez besoin.

Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portait la parole pour les autres. Elle me

donna la sienne, et on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, et les autres dames se retirèrent dans les leurs.

J'avais à peine achevé de m'habiller, le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le bonjour, et me demandèrent des nouvelles de ma santé.

Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes, et me rendirent malgré moi tous les services qui étaient de saison. Lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit qui était encore plus magnifique que le premier.

Nous passâmes la journée presque entière à table; et, quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de cho sir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Je passai ainsi l'année entière avec les quarante femmes, les recevant dans mon lit à tour de rôle, et, pendant tout ce temps-là cette vie voluptuense ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

III

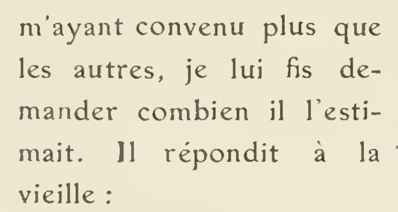
COQUETTERIE FÉMININE

Un mois après mon mariage, ayant besoin de quelques étoffes, je demandai à mon mari la permission de sortir pour faire cette emplette. Il me l'accorda, et je pris pour m'accompagner une vieille dame, qui était de la maison, et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit :

— Ma bonne maîtresse, puisque nous cherchons des étoffes de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connais ici ; il en a de toutes les sortes ; et sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vons ne trouveriez pas ailleurs.

Je me laissai conduire, et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, et lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille dame voulait que je lui fisse la demande moi-même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage était de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, et que je ne devais pas contrevenir à cet accord.

Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant convenu plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimait. Il répondit à la vieille :



— Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent ; mais je lui en ferai présent, si elle veut bien me permettre de la baiser sur la joue.

J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il était bien hardi de me faire cette proposition. Mais, au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandait n'était pas une chose fort importante, qu'il ne s'agissait point de parler, mais seulement de présenter la joue, et que ce serait une affaire bientôt faite.

J'avais tant envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, et je me dévoilai. Mais, au lieu de me donner un baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang.

La douleur et la surprise furent telles que je tombai évanouie, et je demeurai un assez long temps en cet état, pour donner au marchand celui de fermer sa bou-

tique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenu à moi, je me sentis la joue toute ensanglantée. La vieille dame et mes femmes avaient eu soin de la couvrir de mon voile, afin que le monde, qui était accouru, ne s'aperçut de rien et crût que ce n'était qu'une faiblesse qui m'avait prise.





LE RÊVE

C'est une cité calme et blanche que je rêve,
Où les temples des dieux pleins de sérénité
Se dresseraient riants dans leur simplicité
Près de la mer qui chante et se meurt sur la grève.

La vie y semblerait toujours couler trop brève
Sur la grande agora, sous le ciel étoilé;
Et s'y déroulerait avec tranquillité
Le songe commencé que jamais on n'achève.

Mais au déclin du jour, assis sous les portiques
Nous pourrions contempler les images plastiques
Des athlètes luttant sur le sable doré.

Pendant que le soleil embrasant l'horizon
Inondant de reflets l'idéal Parthénon
S'écroulerait joyeux dans les flots azurés.

Félicien Primay.

SULAMA

(Suite)

XII

L'orage se prolongea toute la nuit ; mais la tribu de Nahor prit ses mesures pour résister à une attaque soudaine.

Il y avait des réserves dans la caverne : du froment, de l'épeautre, de l'orge, des châtaignes d'eau, des faînes, des noisettes. On découvrit aussi des quartiers de poires et de pommes séchées, des cônes de pins et des prunelles. Le sel s'y trouvait en abondance. L'eau seule faisait défaut, du moins le ruisselet que formait la transpiration des rochers, et qui s'échappait dans le fossé de défense de la caverne, ne pouvait suffire à la consommation de la tribu. Heureusement le torrent, qui roulait ses flots désordonnés au bas de la montagne, était suffisamment défendu contre les approches de l'ennemi pour qu'on pût y puiser sans grande difficulté. Le moulin destiné à écraser l'orge et le froment consistait en une auge peu profonde de granit et un rouleau de pierre.

Tandis que les hommes et les femmes de la tribu évaluaient les ressources accumulées dans l'habitation, Phlégu parlait à Sulama.

Le chef des familles avait vécu déjà quatre-vingts révolutions du ciel. Son front très pur, malgré les rides qui le sillonnaient, s'ombrageait d'une longue chevelure blanche. Ses yeux très bleus avaient, parmi les boucles de cheveux, et une barbe abondante, une vivacité étrange en même temps qu'une douceur infinie.

— Sulama, dit-il, en appuyant son bras gauche sur l'épaule de la jeune épouse, tu es belle et fraîche comme une aube ; et je comprends que Nahor t'ait prise à cet âge où la femme entre dans la vie sans connaître le baiser de l'homme. Ainsi que tes pareilles, tu es faible et fragile ; mais tu l'emportes sur toutes par la grâce et la beauté. Sois sans crainte ! Nul ne te ravira à celui que tu as choisi pour époux. Peut-être se livrera-t-il des combats terribles autour de toi : n'y prête aucune attention, et repose tranquillement ta tête sur la poitrine de Nahor. Ceux qui s'aiment sont protégés par les forces invisibles, qui, en ce moment, ébranlent la montagne. Ils propagent la vie à la surface du sol, conformément à la loi de la nature. Je te servirai de père, et tous les hommes de ma tribu seront tes frères ; les femmes, tes sœurs.

Après la visite de la caverne, Nahor revint vers Sulama. Il contempla avec admiration le groupe formé par Phlégu et son épouse, par cet hiver tout blanc de neige et ce printemps fleuri. Quand il fut tout près d'eux, Phlégu lui dit :

— Nahor, ta femme est ma fille, et je l'aimerai, jusqu'à mon dernier souffle, comme j'ai aimé

ma femme et mes enfants. J'ai vécu trop longtemps, puisque je leur ai survécu. Mais, puisque tu introduis dans notre tribu une fleur de beauté, je regrette moins ceux qui ne sont plus, et j'attends avec plus de tranquillité le jour où je fermerai les yeux à la lumière. Aimez-vous de toutes les puissances de votre être; soyez unis comme le lierre est uni au chêne. Le baiser des époux est la plus grande joie de l'existence. Tandis que vous êtes jeunes, partagez le même lit de mousse, buvez à la même source, n'ayez à deux qu'un seul corps, qu'une seule haleine, qu'un seul désir? Demain, sans doute, nous aurons à résister aux attaques de la tribu de Sulama : qu'importe! S'il te plaît, Nahor, de dormir en repos dans les bras de ta jeune épouse, fais-le sans inquiétude : nous te défendrons contre toutes les embûches.

Sulama, se séparant de Phlégu, se serra contre Nahor.

— Je lutterai, dit celui-ci, avec mes frères contre l'ennemi commun!

XIII

La nuit vint sans que la tribu ennemie eût dessiné une attaque contre l'habitation des familles de Phlégu. Cependant, afin de parer à toute surprise, on ferma avec soin le trou ouvert au fond de la caverne, bien que, du dehors, on ne pût y atteindre qu'en se laissant glisser le long d'un rocher à pic.

Le feu était éteint et une nuit lourde pesait sur les poitrines.

Nahor et Sulama se serraient avec plus de force l'un contre l'autre. Le danger qui les menaçait maintenant décuplait leur amour.

— Pourquoi, dit à voix très basse Sulama à Nahor, pourquoi Mani me désire-t-il pour épouse, lorsqu'il me répugne de songer même à son baiser?



Nahor mit un temps pour répondre. Lui, que la jalousie torturait, à la seule idée que son épouse pourrait songer à un autre, comprenait la colère et la tristesse de son rival. Mais il eut honte de révéler ce qui se passait dans sa tête, et il mentit :

— Je ne le sais pas... c'est un mystère.

Aiguillonné par le désir de savoir, il ajouta :

— Sulama, ma bien-aimée, si nous vivions jusqu'à l'âge de Phlégu, le chef des familles, m'aimerais-tu jusqu'à cet âge comme tu m'aimes cette nuit?

Sulama, à son tour, mit un temps avant de répondre. La question n'avait aucun sens pour elle.

Dans sa fraîche imagination d'enfant il n'y avait aucune ombre; elle était comme une eau tranquille, comme un ciel sans nuage. La vie ne s'était révélée à elle que dans le premier baiser, et cette vie était à la fois si intense et si complète pour son jeune corps et son rêve impollué qu'elle n'arrivait pas à concevoir d'autre fin à son amour que la disparition suprême dans la mort.

— Comment, dit-elle enfin, pourrais-je cesser de t'aimer?

Nahor ne crut pas Sulama. Il était heureux de la pensée de sa jeune épouse; mais, comme si son esprit se refusait à croire à la continuité du bonheur, il imagina des lassitudes et des trahisons. Il en saisit plus violemment dans ses bras le corps pâle et souple de l'enfant, le couvrait de baisers de feu, le plia de volupté et de colère.

Sulama s'endormit. Nahor se détacha d'elle et gagna le fond de la caverne. Il démasqua l'ouverture et jeta les yeux sur la campagne. Tout reposait au loin. Un souffle tiède balayait les roches dénudées. Des étoiles sans nombre étincelaient dans les profondeurs du firmament. Un silence solennel planait sur les animaux et les plantes.

Tout rempli de son amour, de ses joies et de ses craintes, Nahor interrogea le ciel étoilé. Est-ce que les astres, qui se suivent d'une lune à l'autre, éprouveraient, eux aussi, les tourments et les plaisirs dont son être entier était envahi? Ou bien assistaient-ils simplement à la course de

la blanche et variable Reine des ténèbres? Est-ce que l'homme ne saurait jamais vers quelles régions déclinent les étoiles, pourquoi les soirs sont si pleins de mélancolie, pourquoi l'aube chasse les fantômes et les rêves? La main qui balance dans les hauteurs l'immense moisson des astres, est-ce celle qui mène l'homme du ventre de sa mère au seuil de la tombe? A quoi bon naître, s'il faut mourir? A quoi bon aimer, s'il faut, un soir, s'étendre sur sa couche, fermer les yeux et oublier! Oh! l'oubli du bonheur! l'oubli des êtres qu'on a aimés! l'oubli surtout de la femme qui vous a tenu dans ses bras!

Longtemps Nahor s'interrogea et interrogea la nuit tiède et constellée; puis, las de ne trouver aucune réponse aux redoutables interrogations de son esprit, il referma l'ouverture et retourna auprès de Sulama. L'enfant dormait d'un sommeil paisible. Au contact de son époux, des mots sans suite voltigèrent sur ses lèvres; mais elle ne se réveilla pas.

Nahor ne dormit pas. La nuit entière, il fut le jouet de ses pensées tumultueuses. Il ne se rendait pas compte du trouble qui l'envahissait au souvenir des voluptés des sens; il ne trouvait aucune explication à ses doutes et à ses craintes. Maintenant qu'il possédait la jeune fille, en qui devaient se réaliser tous ses désirs, d'autres besoins, d'autres aspirations tourmentaient son être. Il était comme le chêne robuste que l'ouragan déchevèle, tord et menace de déraciner. Mais ce qui lui paraissait étrange d'abord, c'est que deux

tribus fussent devenues ennemies, à cause du baiser qu'il échangeait avec Sulama. Et il se demandait s'il n'irait pas vers Mani pour lui dire : « Reprends celle que tu aimes, et que nos familles puissent se rencontrer à l'avenir comme par le passé ! »

Abandonner Sulama ! Renoncer à celle qui ne pouvait pas plus vivre sans lui qu'il ne le pouvait sans elle ! Périssent plutôt les deux tribus, périsse plutôt la nature entière !

Et jusqu'à l'aube, Nahor serra étroitement sur son cœur la femme pour qui la mort devait faucher dans leur fleur les hommes et peut-être les enfants des deux tribus. D'ailleurs, à mesure que s'avançait le jour, ses pensées se faisaient plus sereines. Malgré une longue nuit d'insomnie, et parce que la jeunesse tient lieu de repos, Nahor se sentait prêt à combattre pour son amour.

XIV

Deux jours encore se passèrent sans que la tribu ennemie eût cherché à prendre l'offensive. Phlégu rassembla les familles au centre de la caverne et parla :

— Je crois que la tribu de Sulama renonce à ses idées de vengeance. Sans doute elle a reconnu à Nahor le droit d'accepter ou de prendre pour épouse la jeune fille qui plaît à son cœur. En vérité, nous aurions trouvé équitable qu'un des fils de Rahou vînt prendre chez nous la femme qui eût consenti à le suivre. La colère a inspiré

la haine à Mani; la réflexion et la sagesse ont réparé les torts de sa jalousie inconsidérée. Reprenons donc notre vie ordinaire. D'ailleurs l'eau va nous manquer et la saison s'avance. Pourtant je crois bon que l'un de nous s'aventure d'abord tout seul au dehors. Nous garderons le pont, et protégerons au besoin la retraite de notre fils.

A peine avait-il achevé ces mots que Nahor s'écria :

— C'est moi, la cause de cette querelle, qui m'aventurerai au dehors!

Toutes les familles applaudirent à la résolution de Nahor. Seule, Sulama sentit un poids énorme peser sur son cœur. Elle n'osa pas élever la voix; mais, tandis qu'on poussait sur la crevasse les troncs d'arbre qui servaient de pont, elle tira doucement son époux à l'écart et lui dit :

— Ne sors pas de la caverne : j'ai peur pour toi! Songe que tu me dois ta vie, et que je renoncerai au jour, si tu viens à périr sous les coups de Mani. Tu ne trouves donc aucune joie à mon baiser? Est-ce que je ne t'ai pas livré mon corps et ma jeunesse, sans te demander autre chose que ton amour? A l'aube encore ta tête reposait entre mes deux seins. Tu avais les yeux grands ouverts; tu regardais, sans me voir, tout droit devant toi, au loin, très loin, très loin. Mais moi, je te contemplais, heureuse de te savoir plein de confiance en moi. Je n'osais faire un mouvement par crainte de chasser ton rêve ou d'empêcher ton souffle de caresser ma poitrine.

Et maintenant tu veux t'exposer au danger, comme si tu devais, en cas d'accident, ne laisser personne derrière toi! Oh! l'homme a un cœur de pierre!

Nahor serra sa jeune épouse contre sa poitrine; ses lèvres rencontrèrent ses lèvres; mais il ne trouvait rien à répondre à la plainte qu'il venait d'entendre.



— Ne détourne pas tes yeux, Nahor. Regarde-moi bien en face. Tes yeux, noirs comme la nuit, ressemblent pourtant à deux étoiles. Regarde-moi bien! Si tu es toujours décidé à te mettre à la recherche de la tribu de Mani, laisse-moi t'accompagner. Près de toi, je n'aurai peur de rien. Au besoin, je t'aiderai à te défendre. Il n'est pas de chien plus courageux et plus fidèle que moi! Ne détourne pas les yeux, ne détourne pas ta bouche, n'arrête pas ton haleine.

Cependant les troncs d'arbre se trouvaient en place.

— Nahor, dit Phlégu, ne t'attarde pas avec ta jeune épouse : nous veillerons sur elle.

Nahor dénoua ses bras, repoussa doucement la femme, et d'un bond se trouva de l'autre côté de la crevasse.

Un instant il demeura immobile, ébloui par le

grand jour. Le soleil, en effet, était très haut, et les roches dénudées semblaient couvertes d'une immense coulée d'argent. L'homme se découpait nettement sur le bleu intense du ciel. Il paraissait grandi de plusieurs coudées, la tête droite, les cheveux relevés sur le sommet du crâne, les bras croisés. Sulama, qui s'était avancée sur le bord de la caverne, sentait pour la première fois que son baiser, qu'elle avait cru irrésistible, ne parviendrait pas toujours à vaincre Nahor, et elle en ressentit une douleur si profonde que ses jambes se dérobèrent sous elle et qu'elle tomba sur ses genoux.

Nahor, sans se retourner, descendit vers la plaine.

XV

Le soleil descendit lentement du zénith, sans que Nahor revint de son exploration. Les hommes de sa tribu, habitués aux longues absences, et parce qu'ils savaient de quelles difficultés étaient hérissés les chemins, attendaient avec patience le retour de leur ami. Comme chef responsable des familles, Phlégu, malgré son âge, veillait attentivement sur le pont. Ses grands yeux, déjà voilés par la vieillesse, voyaient cependant de loin et supportaient sans peine les rayons horizontaux que le soleil dardait dans la caverne. Derrière lui, silencieuse et mortellement triste, Sulama songeait aux dangers qui menaçaient l'époux absent.

A l'approche du soleil, l'horizon s'enflamma

d'un immense incendie. Les rochers devinrent semblables aux flots tumultueux d'une mer de feu. La plaine elle-même et les eaux du torrent rougirent sous le rayonnement du ciel. La brise du soir s'éleva, battant de son aile parfumée les bords de la caverne où les familles venaient maintenant interroger Phlégu. Soudain un grand bruit se fit dans la plaine. Sulama, écartant violemment les hommes et les femmes, s'élança sur le pont et cria de toutes ses forces :

— Nahor! Nahor!

— Écarte-toi de sa route, dit avec fermeté le chef de la tribu ; rentre dans la caverne et laisse aux hommes le souci de combattre pour toi et ton époux!

Mais Sulama demeurait de l'autre côté de la crevasse. Elle cherchait à démêler dans les rougeurs du soir ce qui se passait au-dessous d'elle. Nahor, car elle le reconnaissait, cherchait par bonds prodigieux à gagner les hauteurs. Dans la lueur sanglante du crépuscule, il allait, les cheveux au vent, comme un animal traqué, devant une meute hurlante d'hommes et de femmes. Quand il sentait un des poursuiveurs sur ses talons, il s'arrêtait soudain, arrachait un bloc des flancs de la montagne rocheuse et le lançait à toute volée sur son adversaire. Et celui-ci, écrasé sous la masse, roulait, inerte, sur le sol. Puis Nahor reprenait sa course, et la meute élargissait derrière lui ses hurlements de mort.

Terrifiée par le spectacle, Sulama restait debout, les yeux grands ouverts, la respiration

suspendue, sans répondre aux appels de Phlégu et des siens.

Cependant la tête de Nahor émergea, saluée par les cris de ses amis. L'homme allait se jeter sur le pont, quand il aperçut sa jeune épouse. Alors il s'arrêta une dernière fois, et, saisissant un bloc énorme, il le poussa dans le sentier étroit par où le suivaient les hommes et les femmes. Des cris terribles montèrent, tandis que Nahor emportait Sulama dans ses bras. Dès qu'ils furent arrivés dans la caverne, Phlégu et les siens retirèrent les troncs d'arbre, et la crevasse apparut béante.

Arrêtés un moment par la chute du bloc, les gens de la tribu de Rahou reprirent leur poursuite avec des hurlements redoublés. Mani, le premier, se présenta au bord de la crevasse. Dans son impuissance de franchir d'un bond la distance qui le séparait de Nahor et de Sulama, il lança au hasard des quartiers de rocher dans la caverne, où, déjà, on roulait des pierres vers l'ouverture béante. Un enfant en eut la tête écrasée. Alors, aux cris des habitants de la caverne et aux sanglots de la mère se mêlèrent les injures et les menaces de mort de la tribu de Rahou. Un combat violent s'engagea, de l'un à l'autre bord de la crevasse, entre les deux troupes ennemies. Peu de coups portèrent, à cause de la violence des colères et de la difficulté du théâtre de la lutte.

Avec la nuit, la haine tomba. D'ailleurs, le vent se mit à souffler en tempête.

La tribu de Rahou prit ses dispositions pour empêcher les habitants de la caverne de sortir au ravitaillement. Ceux-ci tinrent conseil au milieu de la nuit. Avant tout il fallait creuser à l'enfant mort une tombe dans les flancs de la caverne.

XVI

On attendit un jour, deux jours, cinq jours avant d'éloigner les restes de l'enfant bien-aimé. Il n'était plus reconnaissable déjà, et des odeurs nauséabondes rôdaient sur ses chairs décolorées. Tout le monde l'avait fui ; seule, la mère, qui l'avait porté dans ses entrailles d'abord, dans son cœur ensuite, venait par intervalles se placer, pâle et triste, au fond de la caverne, devant celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore. Elle demeurait longtemps ainsi, longtemps, longtemps. Et quand elle retournait vers les siens, elle demandait à l'homme qui n'avait pu sauver son fils, s'il n'avait appris, dans ses jeunes années, des anciens disparus à leur tour, que la mort ne serait qu'une séparation passagère et qu'un jour l'on se reverrait. Mais l'homme se taisait dans sa tristesse, et la mère commençait à douter, sinon de son amour, du moins de ses forces et de sa puissance.

Sulama, elle-même, qui sentait son flanc fécondé, interrogeait du regard l'homme qu'elle croyait plus fort que les puissances inconnues devant qui se courbaient les autres hommes. Mais Nahor, qui ne s'interrogeait qu'en tremblant sur

le problème redoutable de la disparition suprême, ne répondait pas à l'interrogation tacite de son épouse.

Cependant le moment de la séparation arriva.

L'endroit choisi pour la sépulture était une grotte naturelle ouverte dans un stalagmite de la caverne. On y transporta l'enfant, puis tout le monde se retira, laissant à la mère le triste loisir de demeurer là devant ce tombeau mal fermé par un bloc de granit. Et la mère y demeura le reste du jour et toute la nuit qui suivit. Derrière elle, la tempête continuait à gronder; mais elle pleurait sans rien entendre, si ce n'est le cri de son enfant que l'hallucination jetait à ses oreilles maternelles. Oui, elle l'entendait bien, et ses doigts crispés labouraient la pierre derrière laquelle l'appelait son dernier né.



Au matin, elle retourna vers la tribu. Et depuis l'aurore jusqu'aux ténèbres, passant de l'un à l'autre en tordant ses bras amaigris, elle demanda qu'on enlevât le bloc qui pesait sur son enfant, afin qu'elle reprît son bien aimé sur son sein et le

guérît du mal qui l'étreignait. Mais nul ne l'écoutait. Sans doute, ils avaient tous perçu dans les ténèbres la voix des disparus, mais personne n'avait pu jusqu'à ce jour les toucher, les étreindre ou même obtenir une réponse certaine. L'enfant parlait, cela est vrai; mais le bloc repoussé ne le rendrait pas à la vie !

(*A suivre.*)

Alexandre Keller.





JOSEPH

Donc, quand Joseph franchit le seuil de Putiphar,
Sa maîtresse l'aima d'un amour adultère ;
La passion brûla son front et son cœur ; car
Il était beau parmi les enfants de la terre.

Des feux brillaient parfois dans le grand œil hagard
De l'épouse, à l'aspect de l'étranger austère ;
Et plus souvent des pleurs ternissaient son regard,
Quand elle regardait sa tente solitaire.

Vainement elle avait, loin de l'époux, cherché
A convaincre Joseph des plaisirs du péché,
Quand elle l'attira, certain soir, sur sa couche.

Mais Joseph, rougissant, prit la fuite trop tôt !
Et l'épouse gardant, pour rire, le manteau,
Partit d'un grand éclat, en s'essuyant la bouche !

ALEXANDRE CHEVALIER.

ANNALES DE *LA DRYADE*

RELIURE DE LA "DRYADE". — Nous informons les collectionneurs de la *Dryade* que nous avons fait établir une magnifique reliure pour les douze premiers numéros constituant un volume complet avec table des matières. Cette reliure souple en peau pleine est agrémentée sur le plat d'un fer spécial frappé à chaud et représentant la victoire de Samothrace. Le prix de cette reliure est de 4 fr. 50 auquel pour les clients de la province ou de l'étranger il faut ajouter 1 franc de port.

Nos lecteurs désireux d'avoir les douze premiers numéros reliés n'auront qu'à nous les adresser franco, 21, quai Malaquais et ils leur seront retournés dans la quinzaine.

DE BORIANA.



Imp. H. Davoust. *Le Gerant* H. de Lézardières.



Imprimé par H. Davoust

20, rue du Dragon

Paris.

· Année — N° 19 Octobre 1903

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 19. Octobre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



Administration et Rédaction : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



TIBULLE

Si l'histoire ne nous dit rien de Tibulle, si ce n'est qu'il figure parmi les poètes les plus distingués du siècle d'Auguste, c'est que l'auteur des Elégies *s'est plu à retracer dans ses vers sa vie amoureuse, qui fut sa vie entière.*

D'après ces vers, Tibulle fut tout à la fois beau, riche, poète remarquable, c'est-à-dire aimé des femmes. Délie, Némésis, Nééra, vingt autres, furent les maîtresses d'un homme qui ne se piquait pas de constance, et qui pourtant se plaignait fort amèrement de l'infidélité féminine.

Sensuel et mélancolique, il pleure des larmes sincères et chante des voluptés suraiguës. Chose étonnante ! malgré l'uniformité du thème, Tibulle ne se répète guère. Il semble, à le lire, que ses sensations soient toujours neuves et ses sentiments d'autant plus frais qu'ils sont plus répétés. On sent que ses déclamations contre le sexe ne partent que d'une irritation passagère, qu'au fond, il aime et comprend la femme, et que le contact de la chair, de cette chair dont aucun tressaillement n'est obscur pour lui, chasse vite de son souvenir les pires déboires.

L. BOREL.

LES ÉLEGIES DE TIBULLE

I

QUAND JE VIENDRAI A MOURIR

Non, moi, je n'ai nul souci de la gloire, ô ma Délie ! Pourvu que je sois à tes côtés, que m'importe, je le demande, qu'on m'accuse de lâcheté et de mollesse ! Quand viendra mon heure dernière, puissé-je te voir, et, d'une main défaillante, te tenir jusque dans la mort ! Tu pleureras, ma Délie, sur mon cadavre que doit consumer le bûcher, et tes baisers se mêleront à tes larmes douloureuses. Tu pleureras ! ta poitrine n'est pas cerclée de fer, et ce n'est pas un caillou que tu portes à la place du cœur. Il ne se rencontrera ni jeune homme, ni jeune fille capable de revenir de mes funérailles, les yeux secs. Et pourtant, ma Délie, n'offense pas mes mânes, épargne tes cheveux dénoués, épargne tes joues délicates !

Cependant, tandis que le permettent les destins, unissons nos lèvres. Assez tôt viendra la Mort, la tête enténébrée ; assez tôt la vieillesse engourdira nos membres. Alors, la tête blanche, il sera malséant d'aimer et de répéter de doux propos.

C'est maintenant qu'il faut nous livrer aux doux jeux de l'amour, tandis qu'il nous sied de briser les portes et que les querelles ont du charme. En amour, je suis bon général et bon soldat !

II

UN AMANT DOIT N'AVOIR PEUR DE RIEN

Un cruel gardien veille sur sa maîtresse ; un dur verrou ferme sa porte.

Toi, ma Délie, trompe hardiment ton gardien. De l'audace ! Vénus elle-même protège les cœurs hardis.

C'est elle qui favorise le jeune homme, lorsqu'il tente une porte nouvelle, ou la jeune fille, lorsqu'elle pousse le verrou. C'est elle qui apprend à descendre furtivement d'une couche moelleuse et à poser le pied sans bruit. C'est elle qui apprend à faire, en présence du mari, des gestes éloquents et à cacher de douces paroles sous des signes convenus.

Pourtant, elle ne l'enseigne pas à tous, mais bien à ceux que n'appesantit pas la paresse et que la crainte n'empêche pas de se lever par une nuit obscure. Voyez! quand, anxieux, j'erre dans les ténèbres par la ville entière, Vénus elle-même me protège dans le noir ; elle ne permet pas que je rencontre quelqu'un qui me blesse de son fer ou s'enrichisse du rapt de mes vêtements.

Celui qui est féru d'amour peut aller n'importe où : il est en sûreté, il est sacré et il ne doit craindre aucune embûche ! Sur moi n'ont prise ni les froids engourdissants de la nuit, ni la pluie qui tombe à torrents. Oui, ces avanies ne sont rien pour moi, pour peu que Délie m'ouvre sa porte, et, silencieuse, me fasse signe du doigt !

III

TIBULLE MALADE

Messala, tu traverseras sans moi les ondes égéennes. Puisses-tu, ainsi que tes compagnons, garder mon souvenir, pendant que la maladie me retient sur le sol inconnu de la Phéacie ! Sombre mort, retiens tes mains avides ! Sombre mort, retiens-les, je t'en prie !

Il ne me reste ici, ni une mère pour recueillir sur son cœur chagrin mes ossements consumés, ni une sœur pour verser sur mes cendres les parfums de l'Assyrie, ou pleurer, les cheveux épars, sur mon tombeau. Ma Délie est loin d'ici, elle qui, avant de me laisser sortir de Rome, consulta, dit-on, toutes les divinités.

O Délie ! à quoi me sert maintenant ton Isis ? à quoi, le sistre que ta main frappa si souvent ? à quoi, tes chastes ablutions, je m'en souviens, et ton repos sur une couche sans tache, durant tes pieux sacrifices ?

Maintenant, déesse, viens à mon secours ; les nombreux tableaux suspendus dans tes temples prouvent que tu peux me guérir.

Que ma Délie, pour acquitter ses vœux, aille s'asseoir, vêtue de lin, devant ton sanctuaire, et que, deux fois par jour, les cheveux dénoués, belle parmi la foule de tes fidèles, elle chante tes louanges !

Et toi, Délie, reste chaste, je t'en conjure, et qu'une vieille attentive soit la gardienne assidue de ta sainte pudeur ! Qu'elle te fasse des récits fabuleux ; qu'à la lueur de la lampe, elle dévide les longs fils de son épaisse quenouille ; que, près d'elle, toi-même, penchée sur un travail difficile, tu sentes ton ouvrage tomber de tes mains, à l'approche du sommeil ! Alors, je t'apparaîtrai soudain, sans que personne m'annonce, semblable à un envoyé du ciel. Et toi, Délie, telle quelle et tes longs cheveux en désordre, accours, les pieds nus, au-devant de moi !

Tel est mon souhait ! Veuille la blanche Aurore, de ses chevaux couleur de rose, ramener ce jour radieux !

IV

DÉLIE INFIDÈLE

Je faisais le brave et prétendais supporter aisément une rupture ; et voilà bien loin la gloriole de la force !

J'ai tout fait, et c'est un autre qui jouit de ton amour et goûte, joyeux, le fruit de mes prières. Dans ma démence, je me forgeais, après ta guérison, une vie heureuse ; mais un dieu m'a tout refusé ! Je cultivai un champ, pensai-je, et c'est ma Délie qui en gardera la récolte, tandis que, sur l'aire, on battra les gerbes aux feux du soleil, ou bien elle veillera sur les outres gonflées de raisin et sur le moût clair qu'un pied rapide en fait jaillir. Elle s'habituera à compter mon bétail ; elle s'habituera, maîtresse condescendante, à voir s'ébattre dans son giron le jeune esclave babillard. Elle saura offrir au dieu des laboureurs un raisin pour la vigne, des épis pour la moisson, une victime pour le troupeau.

Qu'elle commande à tous, qu'elle ait soin de tout, et il me sera doux de compter pour rien dans toute la maison. Mon cher Messala y viendra, et Délie lui cueillera sur des arbres de choix des fruits délicieux. Elle l'aura en telle vénération qu'elle le servira avec grand soin, lui obéira, et de ses propres mains lui préparera la table.

Voilà ce que je rêvais, voilà maintenant ce que l'Eurus et le Notus dispersent à travers l'Arménie embaumée ! Souvent, j'essayai de noyer mes soucis dans le vin ; mais mon chagrin changeait mon vin en larmes ! Souvent, je pris une autre dans mes bras ; mais, au seuil de la jouissance, je me rappelais ma maîtresse, et mon ardeur tombait.

Alors, la femme descendait de ma couche, disant qu'on m'avait jeté un sort ; j'en suis confus ! et elle raconte qu'elle sait sur mon compte de vilaines histoires.

C'est ma jeune maîtresse qui m'a jeté un sort, son visage, la souplesse de ses membres, la blondeur de ses cheveux !

Si un amant riche la possède, c'est une rusée proxénète qui a causé mon malheur !

Mais toi, ma Délie, repousse au plus vite les conseils

d'une rapace séductrice ; car les présents étouffent l'amour. Un pauvre s'empressera autour de toi ; un pauvre accourra au premier appel et s'attachera à ton tendre flanc ; un pauvre sera ton compagnon fidèle dans les rangs serrés de la foule ; il te prêtera la main, te frayera une route ; un pauvre te mènera en secret vers des amis retirés et détachera lui-même les liens de ton pied de neige!



Hélas! je chante en vain ; ta porte bouclée ne s'ouvrira pas à ma voix; c'est la main pleine, qu'il faut y frapper !

Mais toi, qui l'emportes maintenant, crains mon sort : la roue légère de la Fortune tourne avec rapidité.

Ce n'est pas en vain qu'un autre amant assiège son seuil, lui envoie de longs coups d'œil et disparaît; il feint de dépasser la maison, mais revient bientôt et fait les cent pas devant la porte.

Je ne sais ce que cet amour furtif te réserve; jouis-en, je te le conseille, tandis que tu peux. Ta barque flotte sur une onde traîtresse !

V

JALOUSIE

Déjà la rusée Délie reçoit en secret je ne sais quel amant, dans le silence de la nuit. Certes, elle proteste de toute son énergie ; mais il m'est difficile de croire : avec la même assurance elle nie mon amour à son mari. Malheureux ! c'est moi qui lui ai enseigné l'art de tromper ses gardiens.

Hélas ! hélas ! je suis victime de mes propres artifices.

C'est de moi qu'elle a appris les prétextes pour coucher seule ; la manière d'ouvrir une porte sans faire grincer les gonds ! C'est moi qui lui ai donné les sucs et les herbes pour effacer les taches bleuâtres que se font avec les dents les amoureux !

Mais toi, imprudent époux d'une jeune traîtresse, protège-moi toi-même, en l'empêchant de pécher. Veille à ce qu'elle n'ait pas de longs entretiens avec les jeunes hommes ; qu'elle ne s'allonge pas, les vêtements défaits et la gorge nue ; qu'elle ne te trahisse pas en gestes ; qu'elle ne trempe pas le doigt dans sa coupe pour dessiner des signes sur le contour de la table.

Crains qu'elle ne sorte trop souvent ; qu'elle ne te dise qu'elle se rend aux mystères de la Bonne-Déesse dont l'accès est interdit aux hommes ! Et, si tu veux te fier à moi, seul je la suivrai au pied des autels ; alors, je n'aurai point à redouter que mes yevx ne me trompent !

Souvent, je m'en souviens, sous prétexte d'admirer ses perles ou son anneau, je lui touchai la main. Souvent je t'endormis dans le vin, tandis que, versant de l'eau dans ma coupe, je buvais et triomphais de toi ! Je ne t'ai point offensé à dessein, pardonne-moi ma sincérité. C'est l'Amour qui l'ordonnait... Et qui donc oserait lutter contre les dieux ? C'est moi, je n'aurai pas honte de dire la vérité, que poursuivait ton chien, la nuit en-

tière. Qu'as-tu besoin d'une jeune épouse ? Si tu ne sais conserver ton bien, hélas ! ta porte aura vainement un verrou ! Elle t'embrasse, mais elle soupire après les baisers de l'absent et simule soudain des maux de tête. Mais confie-la à ma garde ! je ne reculerai devant aucun mauvais traitement ; de mes pieds je ne secouerai pas les fers. Alors, vous vous tiendrez à distance, vous qui donnez vos soins à sa chevelure, vous qui laissez voir la poitrine sous les plis relâchés de votre toge !

Je ne sais, ma Délie, quels châtiments une auguste prêtresse a édictés contre toi. Et, cependant, si tu les mérites, je la supplie qu'ils soient légers ! En vérité, si je t'épargne, ce n'est pas pour toi, c'est pour ta mère qui me touche, pour la vénérable aïeule qui vainc toutes mes colères. C'est elle qui t'amène à moi dans les ténèbres ; qui, parmi beaucoup de crainte, en silence joint nos mains ; c'est elle qui, clouée à la porte, m'attend dans la nuit, et qui, de loin, me reconnaît au pas.

Vis longtemps pour moi, ma bonne vieille ! Je voudrais, si c'était possible, allonger ta vie avec la mienne. Toi, et, à cause de toi, ta fille, je vous aimerai toujours, quoi que fasse Délie, car elle est de ton sang. Mais, du moins, apprends-lui à être chaste, bien que ses cheveux ne soient plus attachés avec des bandelettes, ni ses pieds embarrassés dans une robe longue. Qu'elle m'impose les conditions les plus dures, qu'elle me griffe les yeux, si je chante une autre qu'elle ! Et si elle me soupçonne seulement d'une faute, qu'on me traîne, même à tort, par les cheveux et balaye les rues avec mon visage !

Non, je n'oserai pas te frapper ; mais si une telle colère me prenait, je souhaiterais de n'avoir pas de mains ! Et, pourtant, ne sois pas chaste par crainte de sévices ; mais qu'un mutuel amour fasse qu'en mon absence ton cœur me soit fidèle ! Celle qui n'a été fidèle à personne, vaincue par les ans, pauvre, tourne le fuseau de sa main

déformée, recoud des trames serrées d'un doigt mercenaire ou peigne les blanches toisons. Les jeunes gens, en troupe joyeuse, la regardent et rappellent que sa vieillesse endure à juste titre des maux si cruels. Vénus, du haut de l'Olympe, voit couler ses larmes et proclame combien elle hait les infidèles !

Que ces malédictions retombent sur d'autres ; pour nous, ma Délie, soyons encore en cheveux blancs l'exemple de l'amour !

VI

CONSEILS A PHOLOÉ

Rappelle-toi, Pholoé, que tu ne dois pas te montrer dure à l'égard de ton jeune amant ; Vénus punit ce genre de méfaits. Ne lui demande pas de présents. Que l'amoureux en cheveux blancs t'en fasse, afin que tu réchauffes contre ton sein charmant ses membres refroidis. Plus précieux que l'or est le jeune homme dont les joues brillent d'un doux éclat et dont la barbe sans rudesse ne répugne pas au baiser. Jette-lui tes bras blancs autour de la poitrine, et méprise toutes les richesses des rois ! Tandis que, dans son désir emporté, il cherchera à se confondre tendrement avec toi, Vénus te verra succomber furtivement à l'enfant, donner, dans l'entrechoquement des langues, d'humides baisers à sa bouche haletante, et imprimer sur son cou les traces de tes dents ! Ni les pierreries, ni les perles ne sauraient consoler celle qui, durant la froidure, s'endort seule et n'excite les désirs d'aucun homme. Hélas ! il est trop tard pour rappeler l'amour, trop tard pour rappeler la jeunesse, quand les années ont couronné la tête de cheveux blancs. Alors, on regrette sa beauté ; alors, pour dissimuler son âge, on se teint la chevelure avec l'écorce de la noix verte. C'est l'heure où l'on met tous ses soins à l'arracher les cheveux blancs, à polir sa peau et à ra-

jeunir son visage. Mais toi, tandis que fleurit ton printemps, profite du moment ; c'est d'un pied léger qu'il passe !

VII

AUTREFOIS ET TOUJOURS

C'est parmi les troupeaux de bœufs, dit-on, que naquit l'Amour, parmi les troupeaux de brebis et de cavales indomptées. C'est là que, d'une main mal assurée, il essaya son arc. Hélas ! combien sa main est devenue habile depuis ! Ce ne sont plus les troupeaux qu'il attaque comme jadis : il cherche à percer de ses flèches les jeunes filles et à dompter le courage des hommes ; c'est lui qui réduit le vieillard à prononcer, devant la porte d'une cruelle, des paroles dignes de mépris. Guidée par lui, la jeune fille passe furtivement à travers ses gardiens endormis, et seule, dans les ténèbres, court à son jeune amant. Son pied interroge la route ; sa main, qui tremble de crainte, tâtonne dans la nuit. Malheureux, ceux qui sentent tous les aiguillons de ce dieu ! Mais heureux, celui qui se laisse emporter doucement au souffle d'une passion sereine.



VIII

OFFRANDE A NÉÉRA

Nous voici aux joyeuses calendes du Mars romain ; là commençait l'année pour nos aïeux. De tous côtés,

les présents circulent déjà, en grand appareil, par les rues et les foyers de la ville. Dites-moi, Piérides, quelle offrande je puis faire à Nééra, qui est mienne, ou, si je me trompe, qui me sera toujours chère !

Les belles se laissent prendre à la poésie, les avares à l'argent. Puisqu'elle en est digne, que Nééra reçoive mes vers ! Que mon livret blanc comme la neige soit enveloppé d'une couverture jaune dont la pierre ponce aura poli l'écorce fibreuse. Que le frontispice de la feuille légère porte, gravée, entre deux croissants peints, mon initiale révélatrice ; car c'est bien avec cet ornement que doit lui parvenir mon œuvre !

Par vous-mêmes, qui m'avez inspiré ces vers, par les ombrages de Castalie, par les sources de la Piérie, allez, je vous prie, jusqu'à sa demeure et lui donnez ce livre tel que je l'ai illustré ! Qu'aucune couleur ne s'en efface. C'est elle qui me répondra si notre amour est à l'unisson, si elle se lasse, ou si je suis tout à fait banni de son cœur. Mais, d'abord, gratifiez la jeune fille d'un long salut ; puis, d'une voix très soumise, dites-lui ces mots : « Voilà, chaste Nééra, ce que t'envoie celui qui fut ton amant et qui n'est plus que ton frère. Il te prie d'agréer cette légère offrande ; il jure que tu lui es plus chère que la moelle de ses os, soit comme épouse, soit comme sœur ! Mais sois plutôt son épouse ; l'espoir de te donner ce nom, il ne le perdra qu'après son trépas, dans les pâles ondes du Léthé. »

IX

TOI SEULE !

Aucune femme ne m'arrachera à ta couche ; c'est la première condition à laquelle l'Amour nous a réunis. Tu es la seule qui me plaises ; après toi, il n'est plus dans Rome une jeune fille qui puisse charmer mes yeux. Et, plaise aux dieux ! qu'à moi seule tu paraisses belle et

laide à tous les autres ; alors, seulement je serai tranquille ! Je n'ai nul besoin d'exciter l'envie ! Loin de moi cette gloriole vulgaire ! Que le sage se réjouisse au fond de son cœur ! C'est ainsi que je pourrais vivre heureux dans la solitude des bois, où nul chemin ne porte la trace d'un pied humain. C'est en toi que je trouve le repos de mes soucis ; tu es ma lumière dans les ténèbres ; tu peuples toutes mes solitudes ! Le ciel peut maintenant envoyer une maîtresse à Tibulle, il l'enverra en vain ; Vénus même n'y ferait rien ! Je te le jure par Junon, que tu révères et qui est pour moi la plus grande des divinités. Mais que dis-je ? insensé ! Hélas ! hélas ! je livre ma sauvegarde ! J'ai fait un serment de fou ! Ta crainte me servait. Maintenant, tu seras forte ; maintenant, tu me tourmenteras avec plus d'audace ; et c'est ma langue bavarde qui m'aura valu ces maux ! Mais je ferai tout ce que tu voudras ; je serai toujours à toi ; je ne m'échapperai pas des liens que m'impose ma maîtresse. Couvert de chaînes, je m'étendrai au pied des autels de l'auguste Vénus, qui flétrit l'injustice et accueille les prières.

TIBULLE.





MEMNON

La reine de l'Egypte au peuple audacieux
Du calme de la nuit savoure les délices,
La rose parfumée entr'ouvre son calice
Sous le reflet d'argent des étoiles des cieux.

Tout est doux, tout est pur, tout est silencieux,
Du jour un rayon rose à l'aurore se glisse,
Et le zéphir léger, sous la feuille qu'il plisse,
Boit des corolles d'or les diamants précieux.

Mais quel est ce murmure où doucement s'exhale
Une voix caressant la plaine orientale ;
Est-ce de Philomène un céleste concert ?

Ou le soupir lointain d'une harpe sonore ?
Non, ce limpide chant qui charme le désert,
C'est Memnon saluant le lever de l'aurore.

Antonin Lafont.

KALIDASA

Tandis que Virgile et Horace chantaient à Rome, Kalidasa donnait à l'Inde ses deux plus beaux poèmes : Sakountala *et* Urvasi.

Nous n'avons rien, dans la littérature classique, de comparable à ces deux poèmes. L'Inde est originale dans ses arts comme dans ses mœurs, dans sa flore comme dans ses conceptions philosophiques.

Kalidasa vivait à la cour brillante de Vikramaditya.

Si nous ne savons rien de spécial sur sa vie, la tendresse et la mélancolie qui règnent dans tous ses écrits, laissent assez supposer qu'il est de cette classe de poètes parmi lesquels nous comptons Lamartine et Musset. Certaines envolées rappelent aussi la manière de Victor Hugo.

Certes le Tableau des amours du roi Agrivarna *est un véritable rêve de volupté ! Mais comme il se distingue de la brutalité des Romains ! Un goût parfait, ce goût qui est la caractéristique des œuvres de génie, préside à tous les détails de ce chant d'amour, où la nature elle-même, pour mieux s'harmoniser avec la passion des personnages, se fait voluptueuse et s'enveloppe de parfums.*

Quant au drame de Sakountala, *c'est l'œuvre la plus sentimentale, la plus mélancolique, la plus merveilleuse qu'ait produite l'Inde, qui, pourtant, fut fertile en œuvres remarquables. Rien n'y choque un lecteur moderne. Bien mieux, le merveilleux y prend un air de vérité qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, qu'on ne retrouve surtout pas dans les* Mille et une Nuits.

L. BOREL.

“ L'ORIENT AMOUREUX ”

LES AMOURS DU ROI AGRIVARNA
(RAGHOU-YANCA)

I

Après avoir tenu, pendant quelques années, les rênes de l'Etat, Agrivarna, l'impudique, les abandonna à ses ministres et se livra tout entier aux femmes luxurieuses.

Dans le palais, où toujours résonnait le tambourin, et où la fête du lendemain l'emportait sur celle de la veille, le roi, incapable de se soustraire un instant à la volupté, se livrait jour et nuit aux caresses des femmes.

Il possédait des étangs de lotus, que ses folâtres concubines faisaient frémir des palpitations de leurs seins dressés comme des piques, et des retraites pour le plaisir, qui se dérobaient sous les fleurs.

Féru d'amour, il se plongeait dans l'onde ; et ses femmes, sans fard ni voile, par des mouvements gracieux et lascifs stimulaient son désir. Puis il s'égarait avec elles dans des lieux enchanteurs où coulait à flots un vin généreux. Et, tandis qu'il reposait, une concubine à la voix douce et aux yeux charmants le berçait aux sons enchanteurs de la lyre.

Puis, s'emparant lui-même d'un tambourin, il agitait ses guirlandes et ses bracelets, car il était habile musicien et connaissait l'art de charmer les âmes. S'il jouait, les danseurs oubliaient leur jeu, et c'était le moment où son baiser caressait leurs joues et où le souffle de sa bouche parfumait leurs lèvres.

Que de fois, dans leur colère, ses maîtresses trahies ne le lièrent-elles pas avec leurs ceintures, le menaçant du doigt, l'œil en feu et les sourcils froncés ? Follement

éprises, jalouses à l'excès, les reines profitaient des fêtes pour lui faire l'offrande de leur corps.

Lui-même posait le fard sur le pied de ses femmes, et, tandis qu'il les servait, il admirait et la jambe aux lignes pures et les charmes qui s'entrevoyaient sous la ceinture relâchée et la robe défaite.

Quand, d'aventure, des obstacles s'opposaient à ses manèges amoureux ; quand une lèvre échappait à son baiser ; quand une main pudique retenait une ceinture prête à se dénouer, le roi Agrivarna sentait dans son âme grandir d'autant ses désirs voluptueux.

Fatiguées du plaisir, ses épouses s'endormaient sur sa poitrine puissante, et leurs seins arrondis en effaçaient l'onguent du sandal. Mais, laissait-il, dans un rêve, échapper le nom d'une femme, les autres en chœur mouillaient sa couche de leurs larmes de dépit et leurs bracelets s'entrechoquaient à se briser. S'il essayait de leur échapper pour un rendez-vous nocturne, vite ses femmes aux aguets le ramenaient en arrière, lui reprochant de porter ailleurs ce qui leur appartenait de droit.

Quand il se levait de sa couche, ses amantes, enlaçant son cou de leurs bras, pressant de la plante de leurs pieds les bouts de ses orteils, le forçaient à leur donner le baiser d'adieu. Et l'on devinait à l'onguent de sandal, au rouge de laque, aux ceintures brisées, aux bouquets effeuillés, toute la fougue de sa folie amoureuse.

Et ses autres maîtresses accouraient, en colère ; mais en vain, joignant les mains, cherchait-il à les apaiser : son impuissance attisait leurs désirs. Alors, sous prétexte d'affaires avec un ami, il tentait de s'éloigner ; mais elles le prenaient par les cheveux et l'arrêtaient en criant : « Traître ! cet ami est une femme, et ta fuite n'est qu'une ruse !

Pourtant, s'il parvenait à se dérober, des compagnes

discrètes le menaient, à travers champs, vers des berceaux cachés sous le mystère des lianes. Là, sur des lits de fleurs, il goûtait la volupté dans les bras d'une confidente sans fard.

Durant la saison chaude, il passait la nuit sur la terrasse de son palais, dans la douce clarté de la lune qui dissipe les fatigues de la volupté. Alors ses femmes, au voile transparent, à la taille souple, à la ceinture d'or, charmaient son repos. Toutes blanches et la voix mélodieuse, elles l'enivraient du parfum léger de l'encens et de l'aloès.

Monarque puissant, roi redouté de ses voisins, Agrivarna ne sut jamais se vaincre lui-même. Quand il sentit que le mal avait envahi sa poitrine, il ne voulut pas d'autre médecin que ses femmes : frappé mortellement dans leurs bras, il voulut aussi y finir ses jours.

Et il s'éteignit comme une lampe vidée, sans fils, dans les embrassements de ses maîtresses éplorées.

KALIDASA.



LE CHANT DE SAMSON

Quand chacun eut calmé sa soif dans le festin,
Et que le bruit des voix eut fait place au silence,
L'aîné de la débauche, un vieux chef philistin,
Se dressa fièrement, grand et plein d'insolence.

« Qu'on amène, dit-il, notre persécuteur !
« Un festin doit finir par des chants de victoire ;
« Samson nous redira les mots du séducteur,
« Et libre à lui de faire un chant blasphématoire !

« Si son penser s'égare, un coup de fouet soudain
« Réglera son esprit et sa voix ! Qu'on l'enchaîne
« Et le mette debout sur le plus haut gradin,
« Pour faire ressortir son corps fort comme un chêne !

« Et que ce soit son chant de mort ! Il a frappé
« Les femmes et l'enfant, les troupeaux et l'esclave !
« Quand le persécuteur sans arme aura jappé,
« Que, dans son propre sang, il se roule et se lave ! »

Il dit. Un enfant blond amena par la main
Le géant chancelant, fier encor mais aveugle.
Les convives joyeux jetaient sur son chemin
Des cris qui ressemblaient à ceux du bœuf qui meugle ;

Car la lâcheté vient plus souvent au vainqueur
Qui hurle qu'au vaincu qui se tait et qui songe.
Mais Samson marchait droit sous le rire moqueur
Qui navrait son cerveau comme fait un mensonge.

Pourtant il ralentit sa marche, et doucement
Dit au bel enfant blond : « Va, conduis-moi sans crainte
« Vers une colonne où je puisse, en les charmant,
« Etayer ma vieillesse et chanter sans contrainte ! »

Et l'enfant le mena vers celle du milieu...
Quand la salle est fermée, afin que nul n'en sorte,
Alors, après avoir prié le Seigneur Dieu,
Debout et formidable, il chanta de la sorte :

« L'hiver est à la porte, et mes jours sont comptés !
« Les nuits n'ont plus pour moi leurs anciennes bontés ;
« Jéhovah m'a tout pris, la joie et la lumière !
« Ceux que j'avais semés mourants sur le chemin
« M'ont brisé les os et n'attendent que demain
« Pour se rire de ma prière !

« L'homme qui va, pensif, à travers les forêts
« Soulève sur ses pas les feuilles, cet engrais
« Que l'automne jeta sur le sol qui rougeoie ;
« De même en revenant sur les jours du passé,
« Je fais voler autour de mon cœur épuisé
« Les tristes débris de ma joie !

« Enfant adultérin, j'ai dépassé du front
« Les fils de nos tribus qu'un mal secret corrompt !
« J'ai triomphé tout seul des lions et des hommes ;
« J'ai porté la terreur chez ceux qui m'ont bravé ;
« Nos ennemis vaincus ont sur leur flanc gravé
« Ce qu'ils sont et ce que nous sommes !

« Oh ! que j'en entendis ainsi que des ânons
« Braire, quand je lançais, en les bravant, leurs noms !
« Oh ! que j'en vis trembler de peur à mon approche !
« Personne n'a dompté ni mon front ni mon cœur ;
« J'ai descellé ma chaîne, et, de mon poing vainqueur,
« J'ai brisé mes fers sur la roche !

« Mes ennemis ont fui comme font les corbeaux
« Lorsque l'aigle s'abat parmi les noirs lambeaux
« Où leur voracité les appelle à l'aurore.
« Leurs cadavres fumants ont empesté les airs ;
« Leurs foyers violés sont les antres déserts
« Que le déshonneur viendra clore !

« Je les ai vaincus tous ! Et nul ne m'a vaincu !
« Je suis le glorieux dompteur ! et j'ai vécu
« De longs jours pleins de gloire et d'amour sans [seconde !...
« Si mon œil est aveugle, une femme l'a fait :
« L'amour est la raison dont la honte est l'effet,
« Et l'amour a perdu le monde !
« Deux femmes ont brisé les lèvres de Samson ;
« Deux femmes ont perdu mon cœur et ma raison ;
« Elles prirent mon lit, épouse et courtisane,
« Pour le chemin fangeux où hurlent tous les ruts ;
« Et leur double sein fut comme les sommets bruts
« Où meurt l'homme, où la fleur se fane !

« Mais celle que j'aimais le plus, ô Jéhovah !
« Celle qui dans ma route une nuit m'entrava,
« Est l'âpre courtisane à la bouche de flamme !
« Dalila ! Dalila ! Le jour où je la vis
« Mes membres à jamais lui furent asservis...
« Qui donc me plaint ou qui me blâme ?

« J'habitai de longs jours la ville de Gaza !
« C'est dans ses murs maudits que mon cœur se brisa
« C'est là que je vécus, étendu sur sa couche,
« Comme le moissonneur usé par le travail,
« Et qui, se détachant de son maigre bétail,
« Pousse un râle au bord de sa bouche !

« Dalila ! Dalila ! Les malédictions
« Tombèrent sur le lit où nous nous caressions

« Traîtresse par trois fois, je m'enveloppai d'elle,
« Comme d'un doux rayon de soleil ! O Bésor,
« O torrent, de tes flots, par intervalle, il sort
« Des cris d'amour de l'infidèle !

« Qui sait ? Elle m'entend peut-être ! Elle se dit
« Que mon amour sincère est un amour maudit ;
« Et mon œil sans lumière en vain la cherche encore !
« Elle me vengera demain sur mes tyrans ;
« Car elle est le tombeau des petits et des grands !
« Revienne seulement l'aurore !
« Bénie alors, ô femme ! et bénis tes enfants !
« Tu briseras sans peur dans tes bras triomphants
« La race abominable où je pris une femme.
« Mais qui sait cependant si tu vivras demain ?
« Un lugubre inconnu traverse ton chemin,
« Et tu trépasseras, infâme ! »

Et quand il eut chanté, mille voix, mille cris
Semblables à ceux qui rugissent sur le sable
Du désert, tout à coup éclatèrent. Surpris,
On respecta pourtant le chanteur haïssable.

On l'insulta de loin, nul n'osant l'approcher.
Un vague sentiment de grandeur et de force
Renaissait dans ces poings dont le rude toucher
Aurait brisé le cœur de l'arbre sous l'écorce.

Un long frisson de peur secoua les tyrans.
Samson se redressa. Ses deux yeux sans lumière
Semblaient darder des feux, des petits jusqu'aux grands,
Sur la salle hideuse, atroce et justicière ?

Alors Samson saisit entre ses bras nerveux
La colonne de marbre, et fier, et formidable
Comme le lion roi sous ses épais cheveux,
Il jeta l'édifice énorme sur le sable.

Alexandre Chevalier.



SULAMA

(Suite)

XVII

La disparition de l'enfant et la douleur de la mère n'avaient pas interrompu les travaux de la tribu. On s'attendait à un siège long et pénible, et, sous la direction de Phlégu, le chef des familles, et de Nahor, cause directe de la guerre, tout le monde s'était mis à l'œuvre. Les uns procédèrent à la confection de lances en bois dont la pointe était durcie au feu. D'autres, à l'aide de pierres taillées, fendaient par le sommet des branches bien équarries, de manière à pouvoir y introduire commodément des cailloux et en faire une fronde inflexible ou une massue. D'autres rangeaient en tas réguliers les vivres et les munitions. Les femmes captaient, à l'aide de plantes vidées de leur moelle, les ruisselets qui descendaient de la voûte de la caverne.

Dès que le soir tombait, la tribu se livrait au repos. D'ailleurs, le jour n'était pas long dans la caverne. La seule ouverture, ménagée au fond de l'habitation, ne recevait du dehors que de rares rayons, et, malgré les critaux qui multipliaient la lumière, il ne régnait, vers le milieu et dans les loges des familles, qu'une clarté douteuse.

Pour la première fois de sa vie, Sulama se trouvait ainsi captive et menacée. Pourtant sa confiance dans Nahor, maintenant qu'il était à nouveau près d'elle, était si grande qu'elle se reprenait à aimer et son amant et le fruit qu'elle portait dans ses flancs. Par instant même, elle était heureuse de n'être distraite que fort peu de la passion qui la tenait dans son être entier. Durant ces longues nuits, alors que les hommes de la tr bu de Rahou rôdaient autour de la caverne, en poussant des cris de haine, elle serrait Nahor plus étroitement dans ses bras, et goûtait avec plus d'ardeur la volupté des sens et du cœur.

— Nahor, disait-elle, jamais je n'avais appris à vivre loin du soleil ; jamais on ne m'avait habituée à respirer l'atmosphère lourde des cavernes : les familles de Rahou campaient en plein soleil et bravaient le vent ; et voici que je me plais dans les ténèbres, privée du parfum des fleurs et de la vue des étoiles ! Toi, je te vois, malgré la nuit, et l'arôme de ton corps me semble plus doux que l'odeur grisante des plantes. Qu'importe que nous restions ici durant des saisons et des saisons, pourvu qu'il me reste le baiser de tes lèvres !

XVIII

Le jour suivant, la tribu de Rahou dirigea une attaque en règle contre la caverne. Les hommes s'étaient rendu compte qu'ils ne pourraient franchir la crevasse qui les séparait de leurs adversaires. Même durant la nuit, il ne leur eût pas été possible de lancer un pont d'un bord à l'autre sans éveiller l'attention de Nahor et des siens. Aussi tentèrent-ils, dès le lendemain, d'enfoncer la barrière de blocs qui fermait l'entrée de la caverne. A l'aide d'un tronc d'arbre long de vingt coudées, ils essayèrent de repousser la partie supérieure de la barricade de pierre. Ils réussirent, malgré les efforts en sens opposé de la tribu de Phlégu, à faire rouler en arrière le bloc le plus élevé, dont la chute, malheureusement, écrasa un homme.

Aux cris de mort et de douleur partis de la caverne répondirent, au dehors, les cris de triomphe de Rahou et des siens. Et, sur-le-champ, une grêle de pierres vola des deux côtés de la crevasse. Aux hurlements des hommes et des chiens se mêlèrent les vociférations des femmes. Sulama, qui savait qu'elle était la cause immédiate du sang versé, voulut prendre part, à côté de son amant, au combat qui se livrait pour elle. Dans les bois fendus par le bout, elle introduisait des cailloux polis, les retournait, en frappait le sol afin de les rendre plus redoutables, et les tendait à Nahor. Et Nahor, faisant virer cette fronde rigide comme

un levier, lançait à toute volée les cailloux contre les agresseurs. Sa dextérité était si grande que chaque coup portait.

La chaleur de midi mit fin au combat. Et comme le besoin d'eau déjà se faisait sentir dans la caverne, Phlégu résolut d'en faire puiser dans le torrent, qui roulait ses flots au fond de la crevasse.



La descente vers le torrent était jalonnée par des quartiers de rocher virruqueux et des arbustes rabougris. Pour atteindre l'eau il fallait tantôt bondir d'un rocher sur l'autre, tantôt se laisser glisser le long des branches flexibles dont la rupture pouvait précipiter d'une hauteur de cent coudées l'homme assez hardi pour tenter l'aventure.

Nahor s'offrit encore : puisqu'il était la vraie cause de la querelle, c'est lui qui devait s'exposer à tous les dangers. Mais Phlégu, le chef des familles, s'y opposa formellement. Maintenant que la tribu s'était solidarisée avec l'amant de Sulama, la justice exigeait que chacun à son tour se sacrifiât pour la communauté. Un jeune homme se présenta.

— Puisque tu t'offres toi-même, dit Phlégu, de nous ravitailler en eau, hâte-toi de descendre vers le torrent. Tant que le soleil sera au zénith, la tribu de Rahou se tiendra à l'abri, et nul ne tentera de t'écraser durant ta descente. D'ailleurs, nous veillerons d'en haut, et empêcherons qui que ce soit de te faire du mal. Mais prends garde : la voie est dangereuse ; et tu sais que

beaucoup des nôtres ont trouvé la mort dans cette entreprise terrible. Pourtant s'il devait t'arriver malheur, songe que nous veillerions sur les tiens.

Et le jeune homme, muni d'une outre en peau d'ours, se laissa glisser sur le premier rocher en contre bas, qui surplombait le précipice. De là, il bondit sur un autre ; de là sur un troisième. Il s'arrêta un instant, comme pour s'orienter. De l'œil il mesurait la double distance qui le séparait du torrent et du sommet de la caverne. D'en haut, la tribu l'encourageait du geste et de la voix. Un nouveau saut en retrait le porta hors de la vue des siens. Sans doute, il se trouvait maintenant dans quelque anfractuosité du rocher où il pouvait à la fois prendre du repos et démêler la route à suivre.



Soudain, et sans que l'on pût se rendre compte de ce qui s'était passé, on vit bondir dans l'espace vide le jeune homme. Son corps tournoya un instant dans l'ouverture béante de la crevasse et s'abattit dans le flot.

Un cri d'horreur s'éleva de la caverne. Phlégu parla :

— Ainsi en décidèrent les puissances inconnues. Ne plaignons pas ceux qui succombent : la vie est un voyage semé de dangers et de périls, qui mène vers l'inconnu et vers la mort. Que celle-ci vienne tôt ou qu'elle vienne tard, à l'heure où elle les convie, tous les êtres vivants ont vécu le même temps !

Ces paroles ne convainquirent personne ; mais

tous sentaient si bien que la fatalité la plus redoutable présidait aux actes humains qu'aucune voix ne s'éleva pour protester ou se plaindre. Spontanément un second jeune homme se présenta.

— Sois plein de courage, lui dit Phlégu, et songe que tu emportes avec toi la dernière outre de la tribu. Si tu venais à te perdre, il ne nous resterait qu'à mourir de soif au fond de notre caverne, et la tribu de Rahou triompherait de notre défaite. Munis-toi de lanières de cuir afin de te faciliter aussi bien ta descente que l'ascension.



Et le second jeune homme, ayant enroulé autour de ses reins, en même temps que l'outre en peau d'ours, de longues lanières de cuir, descendit par bonds certains jusqu'au point où le premier avait disparu dans les rochers de la crevasse. Il y eut alors un moment d'attente plein d'anxiété. Mais le corps du jeune homme apparut suspendu à une lanière de cuir. Sa descente se fit lentement, avec calme et précision, pour s'arrêter à un arbuste dont les branches amaigries ressemblaient d'en haut au squelette d'une main géante. L'homme attacha une seconde lanière au tronc de l'arbuste et continua sa descente. Maintenant le haut de la crevasse surplombait si bien que la tribu de Phlégu dut renoncer à suivre des yeux son sauveur. Elle prêta l'oreille à tous les bruits qui montaient du fond de l'immense déchirure,

les plus jeunes cherchant à lire sur le visage des vieux le doute ou l'espoir dont ceux-ci berçaient leur esprit. Mais peu à peu tout bruit s'éteignit, et une immense mélancolie se répandit sur les habitants de la caverne.

Peu à peu des bruits remontèrent de la crevasse. Puis le jeune homme se montra, suspendu à une lanière de cuir. Il portait, nouée autour des reins, l'outre en peau d'ours toute gonflée d'eau. Puis il disparut à nouveau, pour reparaître sur un bloc.

— Arrête-toi, là, lui cria Phlégu ; nous allons t'aider à remonter jusqu'à nous.

Immédiatement, à l'aide de lanières de cuir, Nahor et les siens descendirent vers le sauveur. A chaque étape, ils fixèrent solidement une lanière, pour faciliter aussi bien la descente que le retour. Et tous remontèrent, un à un, dans la caverne.

XIX

Maintenant que la tribu avait de l'eau en suffisance pour étancher sa soif, tous s'abandonnaient à la joie. Seule, la mère, éprouvée dès le début de la querelle, persistait à pleurer son enfant.

Afin de renouveler l'air de la caverne, Phlégu fit repousser les blocs qui servaient à obstruer l'entrée et entr'ouvrir plus largement le trou qui s'ouvrait, tout au fond, sur un précipice sans fond. Le soleil, à son déclin, plongeait ses rayons dans l'avenue centrale de l'habitation, attachant des

étoiles innombrables aux stalagtites de cristaux. Et à mesure que le soleil descendait derrière les montagnes et les rochers, où demeurait longtemps un énorme feston rouge, des nuages aux formes étranges s'avançaient dans le ciel. Ils formaient des images fantastiques, des hommes géants, des mammouths d'un aspect inconnu, des ours, des chiens, qui se disloquaient, se reformaient, pour se disloquer encore. Puis c'était un incendie qui embrasait l'horizon, puis un fleuve de lapis où ramaient des êtres, semblables, sans doute, aux puissances invisibles, puis des combats d'hommes et d'animaux.

Quand les dernières lueurs du soleil se furent effacées, les nuages se dispersèrent peu à peu, et des étoiles sans nombre constellèrent le firmament.

Les habitants de la caverne se retirèrent dans leurs retraites respectives. Seuls, Nahor et Sulama demeurèrent en face de la nuit. Avec les ténèbres, l'air, tout embaumé de l'arôme des plantes, s'était fait moins lourd et moins brûlant. Assis à l'orée de la caverne, les deux époux se laissaient bercer aux souffles tièdes qui bruissaient aux angles des roches pelées. Une langueur très douce envahissait tous leurs membres. Ils étaient à un de ces moments où l'être se fond dans les phénomènes de la nature et où le bonheur devient en quelque sorte palpable.

Nahor sentait la gorge de sa jeune épouse palpiter contre son bras; mais il était si souverainement heureux qu'il ne pouvait détacher ses re-

gards des astres d'or qui tournaient autour du pôle du monde ; il songeait même que le firmament semé de cette poussière de feu n'était que l'enveloppe de son amour.

— Nahor, dit Sulama, tu ne m'aimes plus autant que jadis.

Et elle jeta autour du cou de son amant ses deux bras souples comme des lianes et frais comme l'eau des sources.

— Je t'aime plus que jamais, lui répondit Nahor. Je t'aime davantage maintenant parce que je connais ton baiser, parce que j'ai tressailli sous ta caresse, parce que ton flanc porte le fruit de notre amour.

— Moi, je ne saurais t'aimer aujourd'hui plus que par le passé. Je t'ai donné, dès le premier jour, tout ce que je pouvais te donner. Tandis que tu es capable de songer à autre chose qu'à moi — ne m'en as-tu pas fourni une preuve en t'exposant au danger ? — moi, je ne puis voir que par tes yeux, ni entendre autrement que par tes oreilles.

Après un moment de silence, et lorsqu'elle eut posé longuement ses lèvres sur celles de son amant :

— Mais, dit-elle, je ne t'en veux pas : les lois de l'homme ne sont pas celles de la femme. L'homme est fait pour l'attaque et la défense, pour le combat et le travail ; la femme est faite pour se donner et aimer.

Nahor serra passionnément sa jeune épouse sur sa poitrine.

— C'est vrai, Sulama : la loi du mâle n'est pas celle de la femelle. Moi, je t'aime pour la protection dont je couvre ta faiblesse, pour la beauté de ton corps, pour ta soumission plus puissante que mon commandement.

Alexandre Keller.

(*A suivre.*)



Imp. H. Davoust. *Le Gérant* H. de Lézardières.



Imprimé par H. Davoust
20, rue du Dragon
Paris.

· Année N° 20 Octobre 1903

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 20. Octobre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



“ L’ORIENT AMOUREUX ”

SAKOUNTALA

I

PREMIÈRE RENCONTRE DU ROI ET DE SAKOUNTALA

Sakountala. — Ah ! que me veut cette abeille qui tourne autour de mon visage ? Parce qu'elle a reçu une goutelette d'eau, elle a abondonné ce bouton de jasmin et m'attaque avec colère !

Le roi (*à part, caché derrière les arbres*). — Chère abeille ! Souvent tu frôles de tes ailes les paupières et les cils de l'enfant, et tu susurres à son oreille, comme si tu avais à lui révéler quelque secret ! Certes, Sakountala se défend de ses doigts, mais tu t'abreuves à ses lèvres qui distillent tous les parfums ! Tandis que je poursuis le vrai, et que je me sens le plus malheureux des hommes, toi, chère abeille, tu tiens la suprême vérité, et ton bonheur est parfait ! Tout, dans cette jeune fille, est charmant, même les expressions de sa crainte. La bestiole tourne autour de l'enfant, qui la suit de son regard enchanteur.

Sakountala. — La petite impudente ! Elle ne cessera pas ! Je vais me déplacer..... Quoi ? Te voilà encore ? Anasuya ! Priyamvada ! mes chéries, au secours ! La méchante bestiole me fait violence !

Anasuya et Priyamvada (*riant*). — Que nous importe ! Appelle le roi, c'est le roi qui doit défendre la retraite des ermites.

Le roi (*à part*). — Ce serait le moment de me montrer... Mais non, on saurait que je suis le roi...

Sakountala. — Bon ! la voici encore !

Le roi (*se montrant*). — Qui donc, sous le règne d'un roi divin, ose troubler le repos des filles des ermites ?

Anasuya. — Ah ! Seigneur ! Il ne se passe rien d'insolite ici... Notre chère amie a été simplement attaquée par une abeille, et elle s'en est fort troublée !... Mais, comme vous voici, tout est pour le mieux ; car vous êtes un hôte charmant... Sakountala, cours à la tonnelle, et nous rapporte le vin d'honneur et des fruits.

Le roi. — Non pas ! Nobles filles, vos paroles aimables suffisent à réconforter le passant.

Priyamvada. — Alors, Seigneur, veuillez vous asseoir un instant sur ce banc : il est doucement ombragé. Reposez-vous de vos fatigues.

Le roi. — En vérité, vous devez être fatiguées de même !

Anasuya. — Sakountala ! ma chérie ! Il n'y a rien de répréhensible à prendre place à côté d'un hôte. Viens, asseyons-nous près de lui ! (*Ils s'assoient tous*).

Sakountala (*à part*). — Depuis que j'ai vu cet homme, un sentiment, qui ne cadre pas avec les mœurs de cet ermitage, a pénétré dans mon cœur !

Le roi (*les regardant toutes les trois*). — Même âge, même beauté, une véritable couronne de jolies femmes !

Anasuya. — Seigneur, votre manière gracieuse de nous aborder inspire la confiance, et je me permets de

vous parler sans détour. Quelle est la famille vertueuse et de sang royal qui se flatte de vous avoir donné le jour ? Quel est le pays qui pleure de vous savoir au loin? Pourquoi êtes-vous venu jusque dans la retraite de quelques pauvres ermites ?

Sakountala (*à part*). — O mon cœur ! soutiens-toi ! Anasuya exprime mes propres pensées...

Le roi (*à part*). — Quoi ? Puis-je me faire connaître ? Ne ferais-je pas mieux de cacher mon nom ? *(Haut)* Nobles jeunes filles ! Le roi m'a confié la défense de ses lois... Je suis venu jusqu'ici afin de me rendre compte si vos sacrifices ne sont troublés par personne.

Les deux amies (*bas à Sakountala*). — Sakountala, si ton père était présent...

Sakountala, *impatiente*. — Eh ! bien, qu'adviendrait-il ?

Les deux amies *(même jeu)*. — Il chercherait à satisfaire un hôte aussi charmant, dût-il lui en coûter le meilleur de son bien.

Sakountala. — Méchantes ! Vous parlez par sous-entendus... Je ne veux pas que vous me parliez de cette sorte !

Le roi (*aux deux amies*). — Je veux, à mon tour, nobles femmes, vous adresser une question concernant votre amie. Le vénérable Kanva fit le vœu de chasteté : tout le monde le sait. Comment votre amie peut-elle être sa fille ?

Anasuya. — Seigneur, notre amie sort du sang royal de Kaucika. Lorsqu'elle se trouva abandonnée, le noble Kanva la recueillit auprès de lui et s'en fit le père nourricier.

Le roi. — « Abandonnée » dites-vous ? Ce mot excite ma curiosité : je voudrais en savoir davantage...

Anasuya. — Ecoutez donc, Seigneur ! Un jour que le saint homme de sang royal procédait, en compagnie

de Gautami, à des exercices de piété, les dieux dans leur crainte, envoyèrent vers lui la nymphe Menaka, qui devait lui faire violer son vœu de chasteté.

Le roi. — En effet, les dieux redoutent chez l'homme une piété excessive.

Anasuya. — C'était l'époque où le printemps descend sur terre. Le pieux ermite vit apparaître devant ses yeux la nymphe aux formes séduisantes, et...

Le roi. — Après ?... Mais je comprends. Sakountala est la fille d'une nymphe !

Anasuya. — En vérité !

Le roi. — De fait, comment serait-il possible qu'une pareille beauté fût issue d'une femme mortelle ? Son regard ensoleillé ne saurait venir de la terre !

Sakountala, (*elle incline sa tête en avant*).

Le roi (*à part*). — Mes désirs ont enfin un but !... Mais, hélas ! il me semble avoir compris que le cœur de Sakountala a parlé déjà... et mon âme indécise flotte entre l'espoir et la crainte...

Priyamvada (*elle considère en souriant Sakountala, puis se tourne vers le roi*). — Seigneur, il me semble que vous désirez être renseigné davantage...

Sakountala, (*elle fait un signe de mécontentement à son amie.*)

Le roi. — Vous m'avez deviné, noble dame ! Je voudrais connaître plus à fond votre existence bénie...

Priyamvada. — A votre service ! On peut à loisir interroger les filles des ermites.

Le roi. — C'est de votre amie qu'il s'agit. Le vœu de chasteté, qui exclut tout sentiment amoureux, ne doit-elle le garder que jusqu'au jour de son mariage ? Ou lui faut-il vivre jusqu'à la fin de sa vie en compagnie des gazelles, ses seules amours et dont les yeux sont pareils aux siens ?

Priyamvada. — Seigneur, cette jeune fille n'a pas la

direction de sa vie. Toutefois, son père nourricier a l'intention de la marier à un homme de son choix.

Le roi *(à part)*. — Certes, mon désir a maintenant un but. Donne libre cours, ô mon cœur, à tes sentiments ! Mon doute s'est évanoui ! Ce que tu prenais, ici, pour un baiser inabordable, est un joyau dont tu pourras approcher.

Sakountala *(simulant la colère)*. — Anasuya ! Partons !

Anasuya. — Pourquoi ?

Sakountala. — Je veux dire à la vénérable Gautami que Priyamvada se permet des conversations déplacées.

Anasuya. — Il serait malséant, mon amie, d'abandonner un hôte aussi aimable et d'obéir à un simple caprice !

Sakountala, *(elle se met en devoir de partir.)*

Le roi *(il va pour l'arrêter, puis recule, — à part)*. — Hélas ! Chez l'homme énamouré tout sentiment du cœur a un écho dans ses membres. Mon désir, en effet, me poussait à suivre la fille de l'ermite, et soudain la crainte a cloué mes pieds sur place. Sans qu'ils aient bougé, il me semble qu'ils aient fait un pas en avant et un autre en arrière.

Priyamvada *(retenant Sakountala)*. — Ecoute, il ne convient pas que tu t'en ailles.

Sakountala *(fronçant les sourcils)*. — Et pourquoi pas ?

Priyamvada. — Tu dois encore arroser deux arbres. Tu ne pourras te retirer qu'après avoir fini ton travail *(Elle la ramène en arrière)*.

Le roi. — Votre noble maîtresse paraît bien lasse déjà. Ses épaules s'inclinent et la paume de ses mains est toute rouge ; la cause en est la lourdeur des arrosoirs. Voyez comme sa respiration soulève tumultueusement sa gorge. Son visage est voilé de sueur ; son

oreille, douce comme le velouté de la fleur, est teintée d'écarlate ; et sa belle chevelure est complèment en désordre ; le bandeau en est tombé et c'est en vain qu'elle essaie de le retenir de sa main. Permettez-moi donc de payer pour sa faute (*Il donne une bague à Priyamvada, qui en lit les initiales et demeure confondue*). Oh ! n'y attachez aucune importance et ne vous demandez pas ce que je suis. C'est un cadeau du roi.



Priyamvada. — Mais alors vous ne pouvez pas vous en séparer. Dès lors que vous intervenez, Seigneur, en faveur de Sakountala, sa faute lui est remise... Ma chère Sakountala, tu es libre de par la volonté de ce Seigneur ou, si je puis dire, du roi... Va-t'en maintenant.

Sakountala (*à part*). — Puis-je m'en aller ?... (*Haut*) Es-tu donc en droit de me renvoyer ou de me retenir ?

Le roi (*à part*). — Eprouve-t-elle les mêmes sentiments que moi ? Oui, mon désir a trouvé un écho dans

son cœur... Car, si elle ne répond pas à ma voix, du moins, lorsque je parle, elle me tend l'oreille. Certes, elle ne tourne pas le visage vers moi, et pourtant son regard se dirige sans cesse de mon côté.

Des voix derrière la scène. — Ermites, prenez garde! Veillez sur les animaux de ce bois... La chasse du roi approche...

Le roi (*à part*). — Malédiction ! Ce sont les gens de la ville qui sortent à ma recherche ; ils envahissent le bois des ermites... Allons vite à leur rencontre.

Anasuya et Priyamvada. — Tout ce bruit nous fait peur, Seigneur, permettez-nous de nous retirer sous notre berceau de feuillage.

Le roi. — Allez, mes amies. Je veillerai à ce que le bois ne soit pas mis au pillage...

Anasuya et Priyamvada. — Nous nous sommes incomplètement acquittées de nos devoirs d'hospitalité... Une autre fois, nous ferons mieux..... Nous sommes confuses de vous adresser cette invite...

Le roi. — Non pas ! La vue d'aussi jolies filles est pour moi la plus grande des satisfactions...

Sakountala (*restant en arrière*). — Anasuya ! Je me suis blessé le pied au piquant d'une plante, et mon fichu est resté accroché à une branche. Attendez donc que je sois délivrée... (*Elle détache son fichu lentement, tandis qu'elle considère le roi. Puis elle sort avec ses amies*).

Le roi (*seul*). — Je ne désire plus retourner à la ville... Mais allons à la découverte de ma suite et campons non loin du bois des ermites... Non, je ne puis arracher mon âme au souvenir de Sakountala... Mon corps s'éloigne d'ici, mais mon cœur y reste après lui, semblable à la banderole de soie qu'on porte contre le vent !

II

DEUXIÈME RENCONTRE

Le roi *(caché sous un bosquet, pendant que Sakountala écrit des vers).* — En vérité, mes yeux ne sauraient se clore, à l'aspect de la bien-aimée... Tandis qu'elle transcrit ses vers, ses sourcils se relèvent et décrivent un arc ; le fin duvet, qui met une ombre sur ses joues, révèle la passion qu'elle ressent pour moi...

Sakountala (*à Priyamvada*). — Ecoute ! j'ai trouvé un motif pour mes strophes ; mais je n'ai plus de quoi écrire.

Priyamvada. — A l'aide de tes ongles, grave les lettres dans une feuille de lotus, elle sera tendre comme une gorge de perroquet.

Sakountala.— Très bien ! (*à Priyamvada et à Anasuya*) Maintenant prêtez l'oreille, et me dites si mon idée est bien rendue.

Les deux amies. — Nous t'écoutons.

Sakountala (*lisant*). — « Je ne connais point ton cœur, et pourtant, jour et nuit, cruel, une flamme me brûle, car je ne songe qu'à toi ! »

Le roi (*apparaissant soudain*). — O la plus svelte des jeunes filles ! la flamme te brûle, mais moi, elle me consume, et jamais ne cesse le tourment de mon cœur! C'est ainsi que l'aube naissante fait pâlir le croissant de la lune, tandis que les pétales de la Nymphia se closent sur son calice parfumé.

Les deux amies. — Dieu soit béni ! le souhait de son cœur sera donc accompli !

(*Sakountala essaie de se relever*).

Le roi.— Non, ne fais aucun effort! Ton beau corps est rivé à sa couche de fleurs; il est encore tout parfumé des pétales des roses écrasées. Point n'est nécessaire de me manifester du respect.

Anasuya (*au roi*). — Alors prenez place sur ce banc de pierre.

(*Le roi s'assoit*).

Priyamvada (*au roi*). — Il est du devoir d'un roi de consoler ses sujets malheureux...

Le roi. — Il n'est pas de devoir plus noble...

Priyamvada. — Or, l'aimable dieu de l'amour a complètement transformé notre amie. Pourquoi ne deviendriez-vous pas son suprême appui ?

Le roi. — Chère enfant, mon amour a trouvé un écho... Je suis souverainement heureux.

Sakountala (*à Priyamvada*). — Ma chérie, pourquoi retarder le représentant du roi ? Il est rempli de sentiments tendres, parce qu'il se trouve loin des femmes de la cour.

Le roi. — O belle, dont la présence remplit mon cœur ! Si tu juges si mal ce cœur, qui ne connaît d'autre amour que le tien, ô jeune fille au regard séduisant ! tu me blesses une seconde fois, moi que blesse déjà la flèche de l'Amour !

Anasuya. — Il est dit qu'un roi a beaucoup de maîtresses... Fais donc en sorte qu'on n'ait rien à reprocher à notre chère camarade.

Le roi. — Douce enfant, à quoi bon toutes ces paroles ? Certes, j'ai beaucoup de femmes à la Cour ; pourtant il n'est pour ma race royale que deux biens : la terre et votre amie !

Les deux amies. — Alors tout est pour le mieux !

Priyamvada. — Anasuya ! Vois donc comme la petite gazelle, là-bas, tourne ses yeux vers nous, réclamant sa mère ! Nous allons la ramener ici (*Elles se lèvent*).

Sakountala. — Ecoutez ! écoutez ! Je ne puis pas rester seule... Il faut que l'une de vous se tienne à mes côtés...

Les deux amies. — Inutile ! tu as près de toi le maître de la terre (*Elles sortent*).

Sakountala. — Quoi ? elles sont parties réellement ?

Le roi. — Sois sans crainte ! Je reste près de toi et te respecte. Veux-tu que de mon éventail fait de pétales

de lis je fasse tourbillonner autour de ton front les souffles qui rafraîchissent et reposent ? Veux-tu, jeune fille aux flancs arrondis, que je prenne sur mon sein et caresse tes pieds blancs comme le lotus ?

SAKOUNTALA. — Dieu me garde d'agir aussi librement avec des hommes qui m'inspirent le respect (*Elle va pour sortir*).

LE ROI. — Belle enfant, le jour n'est pas encore à son déclin : pourquoi abandonner ton lit de fleurs ? pourquoi secouer le voile odorant qui recouvre ta gorge et courir dans l'atmosphère embrasée? Tes membres sont trop faibles pour qu'il résistent à une pareille fatigue (*Il la retient*).

SAKOUNTALA. — Descendant des rois ! épargnez ma pudeur ! Oui, je souffre les tourments de l'amour, mais je ne dispose pas de moi !

LE ROI. — Craintive enfant ! sois sans crainte devant ton père nourricier. Dieu merci ! le digne vieillard connaît le droit et la loi, et il ne verra rien de répréhensible dans ta conduite. Il est écrit également que beaucoup de jeunes filles se sont données de bon gré à des sages de la Cour, et qu'elles n'en ont pas moins obtenu l'assentiment de leurs pères.

SAKOUNTALA. — Laissez-moi, je vous prie... Je veux demander conseil à mes amies.

LE ROI. — Soit,... je te laisse...

SAKOUNTALA. — Eh bien ?

LE ROI. — De même que l'abeille pompe le nectar des fleurs fraîches et impolluées, de même, ô belle enfant, je veux boire lentement la rosée de tes lèvres divines ! (*Il baise ses lèvres, malgré les efforts qu'elle fait pour s'enfuir*).

LES AMIES (*derrière la scène*). — Attention ! la nuit approche !

SAKOUNTALA, *effrayée*. — C'est vrai ! C'est la vénérable Gautami qui approche... Vite, vite, cache-toi derrière ce buisson.

III

TROISIÈME RENCONTRE

(Sakountala s'est donnée au roi, conformément aux lois du mariage secret. Elle porte le fruit de cette union. Pour que le roi la reconnaisse, elle se rendra à la Cour, portant au doigt une bague où le nom de son amant est incrit. — La scène est à la Cour).



Le roi *(apercevant Sakountala).* — Qui donc est cette princesse ? Comme elle est couverte d'un voile, on n'aperçoit pas nettement les admirables lignes de son corps. Parmi les ermites, qui l'accompagnent, elle ressemble à une jeune pousse sous feuilles jaunies.

La portière du palais. — Généreux maître, toutes les hypothèses sont possibles ; mais, quant à moi, je ne sais ce qu'il en est. Dans tous les cas, sa beauté vaut qu'on s'y intéresse.

Le roi. — En effet ! mais il ne sied pas de dévisager la femme d'autrui.

Sakountala *(à part, la main sur le cœur).* — Mon

cœur, mon pauvre cœur, pourquoi frémir de la sorte? Songe à la passion de ton époux bien-aimé, et repose-toi sur lui !

Le roi *(aux envoyés de Kanva, père de Sakountala).* — Quelle prière m'adresse votre maître vénéré ?

Sarngarava. — Que tu prennes sa fille pour épouse, conformément à la parole donnée. Et pourquoi ne le ferais-tu pas ? Comme tu es le plus noble parmi les plus nobles et que Sakountala est la vertu personnifiée, le maître des créatures à réuni en vous l'homme et la femme d'un égal mérite. Prends donc ton épouse, dont le corps fleurit, afin qu'elle soit dans ta demeure le modèle de la vertu conjugale !

La mère de Sakountala. — Seigneur, je désirerais bien dire quelques mots, mais ce n'est pas l'heure des vaines paroles. Mon enfant a quitté son père nourricier sans l'avoir interrogé autrement. D'ailleurs, nulle question n'a été posée sur la famille de Sakountala. L'affaire a été conclue entre vous et elle : pourquoi interviendrais-je aujourd'hui ?

Sakountala *(à part).* — Que va répondre mon noble époux ?

Le roi. — Que signifie cette énigme ?

Sakountala. — Une énigme ?... Oh ! ce mot brûle comme le feu !

Sarngarava. Quoi ? N'êtes-vous pas au courant des us et coutumes du monde ? Une épouse légitime, quelle que soit son honnêteté, encourt le mépris des gens, lorsqu'elle habite simplement dans sa propre famille. Aussi souhaitons-nous que Sakountala vive près de son mari, celui-ci devrait-il ne l'aimer point !

Le roi. — Et je serais celui qui, jadis, prît pour épouse la jeune fille que voici ?

Sakountala *(confondue, à part).* — Mon pauvre cœur !

La mère de Sakountala. — Ma chère enfant, tâche de vaincre un moment ta pudeur! Je vais t'enlever ton voile, et ton époux te reconnaîtra (*Elle lui enlève son voile*).

Le roi (*considérant Sakountala, à part*). — Cette beauté qui rayonne dans toute sa gloire, l'ai-je prise jadis pour épouse? En vain je m'interroge et pèse leurs paroles. Je suis semblable à l'abeille qui, à l'aube naissante, ne saurait ni goûter au nectar du jasmin couvert de rosée, ni y renoncer.

(*Il reste plongé dans sa rêverie*).

Sarngarava. — Pourquoi, ô roi, gardes-tu le silence?

Le roi. — Pieux ascètes, j'ai beau réfléchir, je ne me rappelle pas avoir connu cette femme. Que voulez-vous que je vous réponde, en présence d'une femme, qui porte dans son sein le fruit d'une union avec un homme, lorsqu'on prétend que je suis cet homme?

Sakountala (*à part*). — Oui, il doute de notre union. Tout l'édifice de ma grandeur future s'écroule!

Sarngarava. — Ecoute! Sans doute, le père de Sakountala te pardonne d'avoir séduit sa fille. Mais convient-il que tu lui fasses une nouvelle injure? L'homme qui a rendu le voleur à l'honnêteté, est celui qui te cède encore de bon gré son bien dérobé... Mais toi, Sakountala, donne lui une preuve certaine du fait.

Sakountala (*triste*). — Quand le sentiment change, à quoi bon invoquer la mémoire? Cependant, il s'agit ici de ma propre justification... (*au roi*) Mon maître... Mais non, dès lors qu'on n'admet pas le lien de l'amour, toute parole sentimentale est déplacée... Seigneur, il ne sied pas de promettre solennellement le mariage à une femme, qui, par nature, agit et parle à cœur ouvert, et de la repousser ensuite avec des paroles de dédain!

Le roi. — Le ciel m'en préserve! Pourquoi cherches-

tu à salir mon nom et à me confondre ? Es-tu le torrent qui trouble une onde pure et arrache les arbres de la rive ?

Sakountala. — Bien ! Si tu n'agis de la sorte que parce que tu crois voir en moi l'épouse d'un autre, je vais, grâce à un signe, chasser ton inquiétude !

Le roi. — C'est le moyen le meilleur !

Sakountala (*touchant à son doigt la place de la bague*). — Ah ! grand ciel ! Malheur à moi ! La bague est perdue ?

(*Elle jette un regard désespéré à sa mère*).

La mère de Sakountala. — Tu auras perdu ta bague à l'heure où tu puisas pour le sacrifice de l'eau au courant du Satschi !

Le roi (*avec un sourire*). — C'est le moment de répéter le dicton : « Une femme n'est jamais prise sans vert ! »

Sakountala. — C'est le destin !... Mais je te rappellerai autre chose.

Le roi. — Voyons !

Sakountala. — Te souviens-tu qu'un jour, sous la tonnelle de jasmins, tu tins dans tes doigts une coupe en forme de lotus remplie d'eau ?

Le roi. — Je suis tout oreille !

Sakountala. — Une petite gazelle, que j'élevai depuis sa naissance, s'approcha de toi. « D'abord, dis-tu, il faut que la petite bête étanche sa soif » ; car tu avais pitié d'elle et tu lui présentas la coupe d'eau. Mais la gazelle, qui ne te connaissait point, ne s'approcha pas davantage. Je présentai, à mon tour, de l'eau dans le creux de ma main, et la gazelle accourut et but. Tu souris et dis : « Qui se ressemble s'assemble. Vous êtes toutes deux des habitantes des bois ! »

Le roi. — Mensonges enguirlandés que tout cela ! Les femmes légères les disent aux passants qu'elles veulent séduire !

La mère de Sakountala, — Seigneur, tu n'as pas le droit de parler ainsi ! Cette jeune fille a été élévée dans le bois des ermites : rien n'est faux en elle.

Le roi. — Noble femme, la fourberie est naturelle à la femme : on le constate déjà chez les enfants ! Pourquoi n'en irait-il pas de même chez la jeune fille douée de la raison ? N'est-ce pas la femelle du coucou qui dépose ses œufs dans les nids étrangers ?

Sakountala. — Homme indigne ! Tu juges des autres d'après ton propre cœur ! Il te sied mieux qu'à tout autre de te draper dans le manteau de la vertu, tandis que tu ressembles au ruisseau envahi par les mauvaises herbes !

Le roi (*à part*). — Et pourtant sa colère éveille le doute dans mon âme... (*Haut*) Ma vie est comme un livre ouvert... Je n'ai rien à me reprocher.

Sakountala. — Soit ! Me voici abandonnée à moi-même ! Comment ai-je pu céder aux prières de cet homme, qui se disait noble et d'origine céleste : il a le miel sur la langue et le poison au cœur !

(*Elle se voile la figure et pleure amèrement*).

Sarngarava. — Trève aux paroles ! Retournons à nos foyers ! (*Au roi*) Voici ton épouse. Repousse ou reconnais-la ! Tu as un pouvoir absolu sur elle ! (*Aux envoyés du père de Sakountala*). Et maintenant retirons-nous !

Sakountala. — Quoi ? Cet homme m'a trompé, et vous m'abandonnnez, à votre tour, à mon désespoir ? (*Elle les suit*).

La mère de Sakountala. -- Ma pauvre enfant !

Sarngarava (*en colère*). — Sakountala, si tu es ce que prétend ton époux, que viens-tu faire dans la maison de ton père ? Et si tu te sens la conscience tranquille, tu supporteras jusqu'à l'esclavage qui t'attend dans la maison de ton époux ! Reste ! Nous autres, nous devons partir !

Le roi (*au prêtre de son palais*). — Vais-je repousser une épouse ou me souiller au contact d'une femme étrangère ? Que faire ?

Le prêtre. — Que cette femme demeure ici jusqu'à sa délivrance ! Des sages t'ont prédit qu'il te naîtrait un fils, appelé à gouverner le monde. Si l'enfant qui doit voir le jour porte les signes de la domination, que la mère soit la bienvenue et entre dans ton palais. Dans le cas contraire, tu renverras la femme vers son père !

Le roi. — Je souscris à ta demande.

Le prêtre (*à Sakountala*). — Chère enfant, suis-moi !

Sakountala. — O terre, entr'ouvre-toi sous mes pieds !

IV

QUATRIÈME RENCONTRE

(*Grâce à la bague que revoit et reconnaît le roi, grâce aussi à des herbes énergiques, tout va rentrer dans l'ordre. Sahountala est mère; son fils, qui est un enfant extraordinaire, se rencontre d'abord avec le roi, qui, à sa vue, entend « la voix du sang ».*)

Le roi (*contemplant Sakountala*). — Ciel ! c'est elle ! c'est Sakountala ! Elle est vêtue d'une robe sombre. Son visage est émacié par les privations. Ses cheveux forment une tresse unique : n'est-ce pas la marque des devoirs sacrés que lui imposent son état et sa séparation d'avec son époux ? J'ai eu vraiment un cœur impitoyable !

Sakountala (*apercevant le roi, — à part*). — Non, il ne ressemble pas à mon maître et seigneur !... Mais qui est-ce ? Qui donc oserait souiller de son contact mon fils bien-aimé, malgré l'herbe magique qui le défend.

Le fils de Sakountala (*à sa mère*). — Petite mère ! quel est cet homme, qui m'embrasse et me dit : « Mon fils ? »

Le roi. — Ma bien-aimée ! Oui, j'ai été cruel à ton égard ! Mais tout finit heureusement... Oui, tu me reconnais...

Sakountala (*à part*). — O mon cœur ! sois maître de toi ! Le destin ne m'est plus contraire ; il a pitié de moi. Oui, c'est mon maître et Seigneur.

Le roi. — Ma bien-aimée ! Lève sur moi ton doux regard ! Ma folie s'est évanouie à la lumière du souvenir !... Oui, tu es devant mes yeux !... Au bout de tant d'épreuves, enfin l'épouse est rendue à l'époux !

Sakountala. — Mon maître et mon époux, tu triomphes !

(*Elle éclate en sanglots*).

Le roi. — O ma douce bien-aimée ! En vérité, je triomphe ! Car je revois enfin ton visage adoré et tes lèvres impolluées !

L'enfant de Sakountala. — Petite mère, qui est cet homme ?

Sakountala. — Mon petit ! interroge ton destin...

Le roi (*aux genoux de Sakountala*). — O belle entre les belles ! Chasse de ton cœur le souvenir du passé, le souvenir du jour où je te repoussai loin de moi ! Mon aveuglement touchait à la folie. Il en arrive ainsi pour ceux dont l'esprit s'obscurcit : ils ne savent plus où luit leur bonheur. L'aveugle secoue de sa tête la guirlande de fleurs qu'on lui met et qu'il prend pour un serpent.

Sakountala. — Mon maître et mon époux ! Relève-toi ! Sans doute mes actions allèrent à l'encontre des lois de la vertu, et j'en fus punie. Le châtiment fut terrible : malgré sa pitié, mon époux me ferma son cœur. (*Le roi se relève*). Mais, dis-moi, comment reviens-tu de ton erreur ?

Le roi. — Je te le dirai quand j'aurai arraché de mon cœur la flèche du désespoir. Une larme, comme jadis, tremble sur le velouté de ta joue. Permets-moi de

l'essuyer, et tout sera rentré dans l'ordre. (*Il passe la main sur le visage de Sakountala*).

Sakountala (*apercevant la bague*). — Mon bien-aimé, oui, voici la bague !

Le roi. — En vérité, dès que je rentrai en possession de cette bague, la mémoire du passé me revint.

Sakountala. — Oh ! pourquoi, à l'heure où elle devait me servir à convaincre mon époux, n'ai-je pu la retrouver !

Le roi. — Reprends-la donc comme le signe de notre éternelle union.

Sakountala. — Non, je n'en veux plus ! Garde-la fidèlement, mon bien-aimé !

Kalidasa.





Pour Madame B.

PAROLES SUR LE CORPS DE LA COURTISANE THAIS

(Musée Guimet)
(Fouilles d'Antinoë)

Le vieux soleil riait en te voyant danser,
O petite Thaïs, rose d'Alexandrie !
Tes beaux gestes dans l'air sculptaient de l'harmonie,
Et l'ombre s'écartait pour te laisser passer ;

Epiant vers le seuil pavé de mosaïque
Ton sourire de femme enigmatique et doux,
Les jeunes gens rêveurs, qui pour toi laissaient tout,
Suspendaient l'hyacinthe bleue à ton portique.

Pour la Danse sacrée élevant tes bras blancs,
Tu rassemblais tes sœurs aux souriants visages,
Et vous fuyiez dans l'herbe où les jeux des feuillages
Mêlaient et dénouaient leurs beaux dessins tremblants ;

Tu courais en faisant tinter tes amulettes,
Blanche dans la blancheur cruelle des chemins ;
Tu remplissais de fleurs ta tunique et tes mains,
Et tu parais tes blonds cheveux de violettes...

Et tu vivais, et tu n'aimais que ta beauté !
Tu t'asseyais le soir sous les grands térébinthes,
Et ta flûte glissante au bord des lèvres peintes
Exaltait le plaisir d'être et la volupté.

Et c'est toi que voici dans ce cercueil de verre
Plus morte que les morts, ô morte de jadis !
L'écriteau dit ton nom délicieux : — Thaïs —
Et voilà donc ce corps qui n'était que lumière !..

Il reposait, bandé de tissus anciens.
Pour que leur souvenir vécut inviolable,
Avant l'heure où décroît la beauté périssable,
La mort douce avait clos tes yeux magiciens.

Tes yeux sont maintenant comme des fleurs flétries,
Et ta bouche si tendre est un oiseau blessé :
Ta sandale a quitté ton petit pied cassé ;
Tu sembles nous prier avec tes mains jaunies...

Tes sœurs de doux plaisir, tes sœurs au front divin,
Dorment le grand sommeil des âmes allégées.
Cependant que pleurante au seuil des hypogées,
Ton ombre sans repos erre et t'appelle en vain.

Ceux qui jetaient des fleurs quand passait ta litière,
Ceux qui tremblaient d'extase au timbre de ta voix,
Nous crieraient, s'ils savaient ce qu'on a fait de toi :
— Oh, ne regardez pas ! grâce ! elle nous fut chère !... —

Mains, visages, regards à nos âmes sacrés,
Beaux sourires rêvant aux bonheurs impossibles,
Oh, s'il fallait qu'un jour, corps aux tombeaux volés.
Vous fussiez vus ainsi grotesques et terribles !...

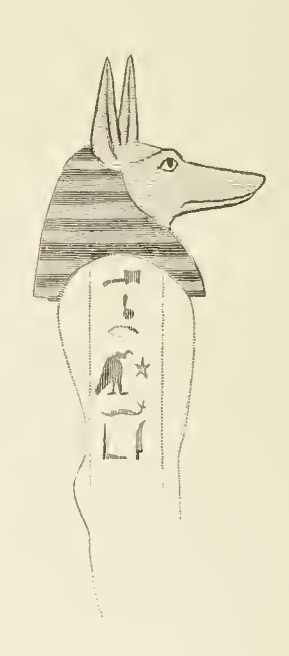
Thaïs, c'est l'homme, et non la mort, qui te trahit !
Moins barbare que lui, diligente, fidèle,
Sans se laisser fléchir jamais, du moins fait-elle
Son œuvre avec pitié, puisque elle anéantit !

Hélas, que fais-tu là !... Hélas !... toi qui fus belle,
Si tu pouvais, prenant ton miroir de métal,
Voir ce corps insulté par le grand jour brutal,
Ce front sans fard, ce bras lamentablement grêle,

Si tu pouvais pleurer, comme tu pleurerais !
Comme tu supplierais qu'on voilât ton visage,
Qu'on laissât le néant reprendre son ouvrage,
Qu'on te permît enfin de mourir tout-à-fait !

CÉCILE HUBAINE.

Septembre 1903.



SULAMA

(Suite)

XIX

Ils tressaillirent soudain. Au loin des rugissements avaient éclaté dans le silence de la nuit.

— Oh ! fit Sulama, c'est la mort qui passe !

Des voix humaines, celles de toute une tribu montèrent jusqu'à la caverne.

— Des mammouths, déclara Nahor, seront tombés au milieu des familles de Rahou.

Le tumulte grandit ; mais les deux époux ne purent se rendre compte de ce qui se passait dans la plaine exactement. Sans nul doute, un combat terrible se livrait entre les bêtes géantes et les hommes de la tribu ennemie.

Dans le firmament impassible, les théories des astres d'or continuaient à tracer autour du pôle leurs sillons lumineux.

Sulama, qui se souvenait de sa mère, sentit un frisson la secouer. Depuis sa fuite, elle n'avait guère songé à celle qui lui avait donné le jour. Tout entière aux caresses et aux rèves, elle avait vécu sa vie nouvelle avec l'égoïsme du bonheur et l'insouciance de la jeunesse. Mais ces cris, au milieu des ténèbres, et tandis qu'elle se berçait autant à ses propres paroles qu'à celles de son

amant, faisaient repasser devant ses yeux tout son passé de vierge parmi les habitants de la cité lacustre.

Nahor devina ce qui se passait dans la tête et le cœur de Sulama. Il lui parla très doucement.

— Quoi qu'il puisse arriver, je resterai près de toi. N'est-ce donc pas une loi de la nature que la femelle suivie le mâle, une fois qu'elle a été conquise, et que la vierge s'attache à l'homme qui lui a pris son premier baiser. A notre tour nous donnerons la vie à des enfants qui, pour former des familles nouvelles, iront loin de nous chercher le bonheur et propager l'espèce.

— N'est-ce donc pas aussi une loi naturelle d'aimer nos parents?

— L'amour des époux ne chasse pas l'amour filial. Mais, de même que le souvenir que nous accordons aux morts ne doit pas nous empêcher d'aimer la vie, de même le sentiment très doux qui nous rattache aux auteurs de nos jours ne doit pas ternir l'amour sans bornes qui unit deux époux.

Cependant les rugissements des fauves et les cris des hommes s'éteignirent peu à peu. La nuit tiède redevint silencieuse ; les vents parfumés susurèrent à nouveau aux angles des roches pelées ; et le firmament piqué d'étoiles finit de tourner autour de l'axe du monde.

Nahor et Sulama s'en retournèrent vers leur couche.

Les familles de Phlégu dormaient le sommeil des nuits sereines.

XX

A mesure que le siège de la caverne se prolongeait, les deux époux, cause des vengeances et des morts, s'aimaient davantage. Sentant que la défaite, aussi bien que les souffrances trop prolongées, mettrait un terme à leurs caresses, ils se serraient de jour en jour plus étroitement l'un contre l'autre.

La plupart de leurs nuits, ils les passaient à se faire le récit de leurs sentiments et de leurs désirs, avant leur union complète; les jours, ils les coulaient côte à côte, le plus souvent dans leur loge, loin des autres habitants de la caverne. Et nul ne songeait à les en blâmer. D'instinct ils comprenaient tous que la grande loi du monde était l'amour, et le plaisir le plus parfait, le baiser. D'ailleurs, la tribu de Mani, depuis les hurlements entendus dans la vallée, ne faisait plus que de rares démonstrations contre les familles de Phlégu, et l'eau abondait dans la caverne. Si bien qu'on se livrait à des travaux ou à des jeux, durant les heures rapides de la journée, et à des causeries durant les ténèbres.

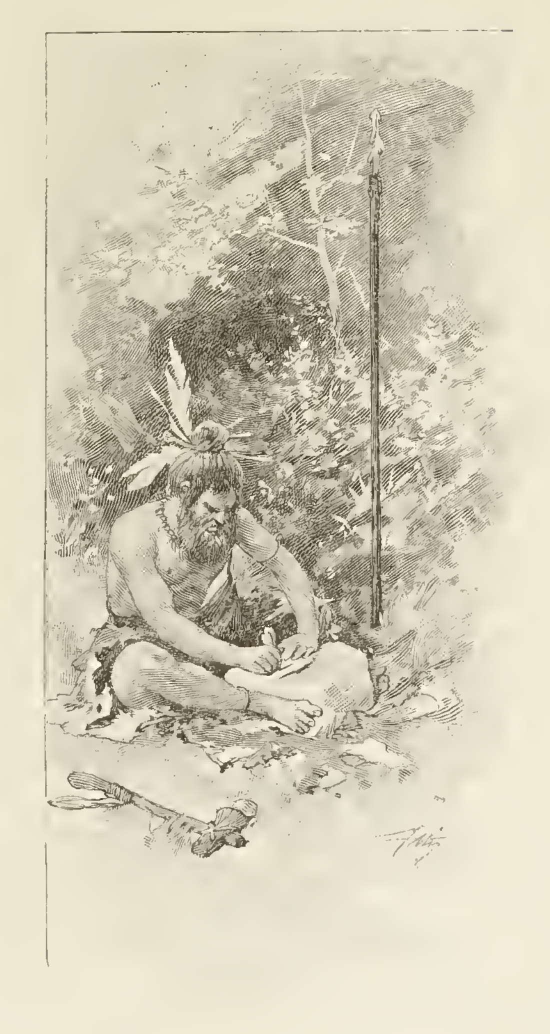
Nahor, dont les rêves avaient quelque chose de précis et de poétique, interprétait, à l'occasion, les phénomènes de la nature. Dans le vent chuchotait la plainte des trépassés, dans l'aube souriait une puissance invisible, une autre s'endormait dans les rougeurs du soir. Le soleil était le vrai maître des choses. Pourtant la nuit l'emportait sur tout avec son dôme constellé et l'immense

soupir qui montait de la terre et des flots. Mais si à toutes ces pensées se mêlait le bonheur douloureux de la mélancolie, l'idée de l'éternel mouvement, qui mène de la naissance à la mort les hommes, les animaux et les plantes, faisait passer des frissons dans les membres des jeunes et des vieux. Pourquoi naître, s'il faut mourir? Pourquoi la souffrance, la tristesse, les chagrins, la décrépitude? Pourquoi l'impuissance du désir lui-même? Pourquoi la disparition suprême? A toutes ces questions, Nahor ne trouvait pas de réponse satisfaisante.

S'il voyait triste celle pour qui il eût cousenti à mourir, Nahor s'arrêtait ou détournait la conversation. Mais dès qu'il se trouvait seul avec elle, il reprenait le fil de ses considérations. Alors, parmi les lentes caresses de la nuit, il démontrait d'enthousiasme à Sulama que la mort n'était qu'apparente et que ceux qui s'aimaient véritablement se retrouveraient par delà la tombe. Et Sulama, qui croyait en Nahor, s'endormait avec des rêves d'une douceur infinie.

Le jour, les deux époux s'étendait à l'entrée de la caverne. Nahor avait ébauché sur une pierre polie l'image d'un mammouth. A l'aide d'un silex aigu, il gravait la pierre, passait vingt fois sur le même trait, afin de le rendre plus indélébile, rectifiait, complétait le schème trop sec, se rapprochait de la réalité. Durant ce travail, il oubliait jusqu'à Sulama, et il en sortait, la tête lourde et les membres engourdis. Et la jeune épouse se demandait ce qui pouvait se passer dans la tête et

le cœur de son amant, à l'heure où il cherchait soit à extérioriser une idée, soit à copier la nature, pour qu'il en vînt jusqu'à se séparer de celle qu'il disait aimer à l'égal du jour. Elle le contemplait, l'admirant et le blâmant à la fois, suivait avec un intérêt presque douloureux les efforts qu'il faisait pour achever son travail, et, finalement, éprise elle-même de cet art incompréhensible, demandait que Nahor reproduisît sa propre image.



Quand la chaleur devenait accablante, Nahor arrêtait son travail et s'étendait sur le sol, la tête appuyée sur les genoux de Sulama. Tous les deux, dans les souffles chauds et parfumés qui montaient de la plaine, ils demeuraient, les yeux grands ouverts, à suivre les dentelures grises que les roches dénudées découpaient, en face de la caverne, sur le bleu intense du firmament. Le silence régnait; mais ce silence n'était pas comparable

à celui de la nuit. On y sentait palpiter la vie.

— Là-bas, disait Sulama, sur les lacs, dont les bords sont ombragés, des êtres comme nous plongent dans les eaux, travaillent, chantent, rangent leurs provisions pour la saison mauvaise.

— Regrettes-tu d'habiter une caverne?

— Puisque tu es près de moi, je ne regrette rien. Mourir dans tes bras me serait plus doux que vivre sans tes caresses. Je t'en veux parfois de m'oublier, et pourtant je suis heureuse de te sentir à mes côtés, bien que ta pensée soit au loin. J'arrive même à croire que tu m'es supérieur par l'intelligence, comme tu l'es par ta force, puisque tu parviens à te soustraire à mon empire, alors que je ne puis être heureuse que sur ta poitrine!

— L'homme est l'esclave de la femme!

— Oh! si j'étais vraiment maîtresse de ta pensée, comme je le suis de ta chair, je t'empêcherais de me quitter; tu resterais, jour et nuit, couché à mes pieds; tu ne désirerais que mes lèvres; tu ne songerais qu'à mes caresses. Mais...

— L'homme est l'esclave de la femme, et c'est pourquoi, quand les circonstances l'exigent, il s'en va au loin, à la poursuite du gibier, ou s'absorbe dans les pensées, afin de trouver une réponse aux terribles questions de la vie et de la mort. Mais ne me vois-tu pas revenir à toi, plus aimant, plus passionné? Tout ce que je rêve, tout ce que je fais a pour but unique ton bonheur!

Et les deux amants parlaient longuement. Dans les effluves torides du plein midi, il se sentaient

plus unis peut-être que durant les ténèbres. Tout reposait autour d'eux; ils étaient bien seuls; et ils se contemplaient réciproquement dans la nudité chaste de leur jeunesse et de leur vigueur.

XXI

Les démonstrations de la tribu de Rahou s'étaient faites de plus en plus rares. Depuis huit jours elles avaient cessé complètement. Alors le habitants de la caverne tinrent conseil; et il fut décidé que Nahor, qui connaissait mieux que tout autre, les rochers avoisinants, irait une seconde fois en reconnaissance.

Sulama ne tenta pas de s'opposer à la résolution prise d'un commun accord.

Les troncs d'arbres, qui servaient de pont, furent poussés sur la crevasse, et Nahor, armé simplement d'une massue, s'aventura au dehors.

L'amant de Sulama disparut vite derrière les rochers, et peu à peu le bruit de ses pas s'éteignit. Phlégu et les jeunes gens de la tribu veillaient à l'entrée de la caverne. De l'aube jusqu'au moment où le soleil atteint le zénith, Nahor demeura absent. Quand il reparut, le chef des familles l'interrogea.

— As-tu rencontré la tribu de Rahou? As-tu sondé toutes les anfractuosités?

— La tribu de Rahou ne campe plus au pied de la montagne. Il git sur les roches des ossements humains. Une bande de mammouths a passé par là!

— C'est bien, dit Phlégu : demain à la première lueur du jour, nous quitterons la caverne.

Le reste de la journée fut consacré aux préparatifs du départ. Le lendemain, dès l'aube, la tribu se mit en marche. Quand tous eurent franchi la crevasse, on retira les troncs d'arbres, qui furent cachés dans la fente d'un rocher, afin que personne ne pût s'emparer des vivres ou prendre possession de la caverne.

La descente se fit lentement. Les hommes de la tribu dévalaient en tête ; Phlégu et les femmes suivaient en silence. A mesure qu'on se rapprochait de la plaine, la végétation gagnait en épaisseur et en gaieté, Vers le milieu du jour, on atteignit le pied de la montagne. Là, un bras du torrent, au cours régulier, répandait, parmi les arbres et les herbes basses, une fraîcheur embaumée.

— Attendons en cet endroit, dit Phlégu, que le soleil s'incline vers l'horizon. Comme la lune se lèvera tôt, nous reprendrons notre route jusqu'à son coucher.

Les familles, avant de prendre leur repas, plongèrent dans l'eau. Depuis des jours et des jours, les habitants de la caverne avaient aspiré vers ce moment; car, élevés dans les cités lacustres, ils avaient pris l'habitude de se baigner au lever et au coucher du soleil.

Dès que la chaleur fut tombée, la tribu se remit en route. Phlégu la dirigea vers la mer. Seuls de toute la tribu, Nahor et lui avaient contemplé cette vaste étendue d'eau qui, tantôt,

dormait paisible d'un bout à l'autre de l'horizon, et tantôt se lançait avec des hurlements de colère jusque dans le firmament. Malgré la confiance que tous avaient dans les paroles du chef des familles, beaucoup d'entre eux, aux descriptions qu'ils entendaient, se demandaient si cette immense nappe d'eau n'avait pas été entrevue dans un songe. D'ailleurs, Nahor n'avait vu l'Océan que de loin, et il ne se le représentait pas dans toute sa majesté.

A la lumière du soleil succéda la blanche clarté de la lune. Les rochers et les plantes se découpèrent d'une façon plus nette, et la brise eut des chuchotements plus intimes. La tribu avançait prise d'une mélancolie profonde.

Nahor et Sulama marchaient, serrés l'un contre l'autre. Leur amour et la nuit semblaient les isoler de leurs compagnons de route. Parfois Nahor arrêtait sa jeune épouse et la contemplait avec passion. Les rayons de la lune doraient les cheveux de l'enfant et mettait un ton d'une douceur infinie sur sa gorge et ses bras.

— Non, disait l'homme, tu n'es pas de la même essence que moi! Comment peux-tu aimer l'être que je suis? Tu l'emportes sur toutes les femmes, comme celles-ci l'emportent sur tous les animaux!

Alexandre Keller.

(*A suivre.*)





VETO

Au milieu de la nuit paisible et solitaire,
Au-dessus des forêts, près d'un pic en granit,
Souffre, clouée au ciel, la livide Tanit,
Envoyant des regards douloureux vers la terre.

Et la source soudain s'efforce de se taire,
Mais c'est en vain, hélas! reflétant son Zénith
Elle chuchote un conte aux fleurs de l'aconit,
Un conte plein d'amour, d'ivresse et de mystère :

« J'ai vu la belle femme, aux yeux fascinateurs,
« Se promener au loin sous les saules pleureurs,
« En saisissant un rêve auquel elle s'adonne.

« Je vis un homme aussi pressé contre son cœur.
« J'ai reconnu Sapho, dans les bras de Pétrone.
« O source mensongère au murmure moqueur!

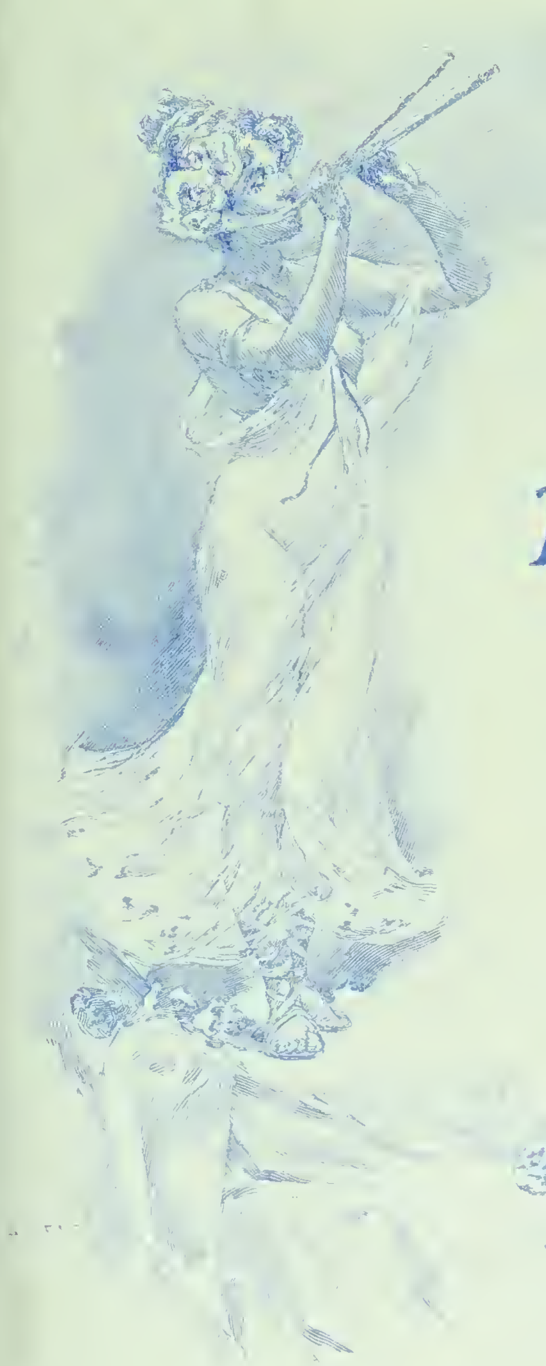
Alexandre C. Mironesco.

Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardière.



Imprimé par H. Davoust
20, rue du Dragon
Paris.

1re Année. — N° 21 Novembre 1903



LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21 Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 21. Novembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



Administration et Rédaction : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



LES IMPÉRATRICES ROMAINES

POMPÉIA

FEMME DE JULES CÉSAR

A la mort de Cornélie, dont il avait fait publiquement un pompeux éloge sur la Tribune aux Harangues, Jules-César épousa Pompéia, fille de Quintus Pompéius Rufus et nièce de Sylla.

Pompéia était jeune, bien faite, d'une humeur enjouée et d'une complexion fort tendre. Aussi ne se contenta-t-elle pas des empressements de César, qu'elle épousa peut-être par politique plutôt que par inclination ; elle fut encore sensible à ceux de Publius Clodius. Celui-ci sortait d'une famille illustre, dont l'ancienneté surpassait celle de Rome même. Il était pour lors dans

la fleur d'une vive jeunesse, bien fait de sa personne, possédant de grands biens, dont il ne faisait pas toujours un trop bon usage, ayant un esprit vif et aisé, un débit agréable, une humeur railleuse et toujours riante.

Clodius, étant tel que je viens de le dépeindre, se fit écouter de la femme de César. Il s'insinua dans ses bonnes grâces, et fit bientôt voir qu'il n'en était pas haï. Aurélie, mère de César, douée de beaucoup de pénétration et d'une vertu fort austère, ne fut pas des dernières à le remarquer. Cependant elle fut la dupe des deux amants, malgré une attention si appliquée à observer leurs démarches ; l'amour prit plaisir à la tromper, en inspirant à Clodius un moyen secret pour voir sa maîtresse.

On faisait tous les ans à Rome un sacrifice solennel à la bonne Déesse, dans la maison d'un des consuls, et en leur absence dans celle d'un des préteurs. Entre les bizarres cérémonies, qui étaient essentiellement consacrées à cette fête, l'on observait avec un scrupule superstitieux de ne faire ce sacrifice que la nuit, de n'y admettre aucun homme, non pas même le consul ou le préteur, chez qui se faisait cette solennité, à laquelle présidait la femme du consul ou du préteur, assistée des vestales. On n'y souffrait rien de ce qui tenait du sexe masculin : les dames avaient soin d'y paraître exemptes de tous soupçons, et elles évitaient avec tant de précaution tout ce qui pouvait sentir la galanterie, qu'il ne leur était pas même permis d'y porter de myrthe dans leurs bouquets, parce que cet arbrisseau était consacré à Vénus.

Quelque danger qu'il y eut à transgresser ces lois, que personne jusque-là n'avait osé enfreindre, Clodius, qui, dans les saillies d'une impétueuse jeunesse, n'était pas capable de faire des réflexions ni d'être scrupuleux, ne fit pas de façon de les violer, et de profaner ces

sacrifices pour voir la femme de César. Elle devait cette même année, faire célébrer cette fête dans sa maison, cette nuit-là devait être pour elle une nuit de triomphe : Pompéia devait paraître dans l'assemblée avec tout l'éclat de sa beauté ; il aurait manqué quelque chose à sa satisfaction, si Clodius ne l'y avait vue ; et Claudius n'aurait pu vivre, s'il n'avait pu voir tous les charmes qui devaient accompagner sa maîtresse.

Ces deux amants convinrent donc de se voir dans le lieu même du sacrifice, sans s'embarrasser ni du péril auquel ils s'exposaient, ni des obstacles qui rendaient la réussite de leur projet difficile. L'entreprise était hasardeuse ; mais c'est dans ces occasions surtout que l'amour aime à triompher. La partie fut donc ainsi concertée. Il fut résolu que Clodius se travestirait en femme, qu'il entrerait dans la maison de César parmi la foule, et qu'Abra, l'une des femmes de Pompéia, chargée de ménager l'entrevue, introduirait l'amant déguisé dans sa chambre, où Pompéia irait le joindre. Cette fille avait toute l'adresse qu'il faut pour bien conduire une intrigue. Clodius l'avait mise entièrement dans ses intérêts. Il savait qu'il est de certaines galanteries, dont on ne peut éviter de mettre le secret en dépôt entre les mains de quelqu'un, et une femme de chambre a un droit naturel à ces sortes de confidences.

Ces mesures ainsi prises, et l'heure du sacrifice arrivée, Clodius, sans prévoyance et sans crainte, se prête à la fortune : il prend un habit de femme, et, son visage encore jeune facilitant son dessein, il va à la faveur des ténèbres et du déguisement, se mêler parmi celles qui allaient à la maison de César, pour assister au sacrifice, Abra se trouva précisément à la porte pour le recevoir, et, l'ayant conduit adroitement dans sa chambre, elle courut avertir Pompéia que son amant l'attendait.

Les moments sont longs dans ces occasions, et pa-

rurent tels à Clodius, avec d'autant plus de raison, qu'Abra, par quelque inconvénient qui arrive assez souvent dans ces aventures, se trouvant occupée à quelque chose, par ordre apparemment d'Aurélie, ne put pas de longtemps rendre réponse à l'amant travesti, qui se morfondait dans l'état violent où il se voyait. Ces longueurs inquiétèrent furieusement Clodius, qui, naturellement, n'était pas fort patient. Il se forma mille raisons du retard de la confidente, sans deviner la véritable ; et son impatience s'augmentant à tout moment, il sortit étourdiment de la chambre, conduit par son amour, et s'égara dans la maison. Son inquiétude gâta toutes les mesures qu'il avait prises avec Pompéia ; car, ne sachant plus que devenir, fuyant le monde et la lumière à mesure qu'il s'en présentait, et affectant de cacher son visage et de ne pas le laisser voir, il fit soupçonner une partie de la vérité. Une servante de la maison, l'ayant trouvé sur ses pas et le prenant pour une femme, lui demanda qui elle était et qu'est-ce qu'elle cherchait. Cette demande brusque déconcerta Clodius. Il parut d'abord interdit, et répondit enfin qu'il cherchait Abra. Sa contenance embarrassée et le son de sa voix qui démentait son habit, découvrirent le mystère; la servante connut le déguisement, et se prit à crier de toute sa force qu'il y avait dans la maison un homme travesti en femme.

Cet état mit nos deux amants en défaut, renversa le système de leur entrevue et frappa d'étonnement toute l'assemblée. L'intrigante, désespérée de cet accident, et errant dans la maison, sans savoir où elle allait, eut toutes les peine du monde à retrouver Clodius, qu'elle fit encore glisser dans sa chambre après avoir bien pesté contre son impatience; et Pompéia, qui prévit bien que la scène roulerait sur elle, se vit dans un embarras à déconcerter l'esprit le plus présent et le plus inventif.

Cependant le sacrifice est interrompu, l'on fait cesser

la cérémonie, Aurélie donne ordre qu'on ferme les portes, elle se fait apporter des flambeaux ; et après une recherche, qu'elle fit jusque dans les endroits de la maison les plus retirés, accompagnée d'un grand nombre de dames, elle trouva enfin Clodius dans la chambre de la confidente et l'obligea à sortir.

Le scandale étant arrivé dans une assemblée de femmes, le secret ne pouvait pas être longtemps gardé. Il tarda aux dames qui la composaient d'être de retour chez elles, pour en faire le récit à leurs maris. Le bruit s'en répandit le lendemain dans toute la ville. Pompéia et Clodius devinrent la fable de toutes les conversations ; on ne parlait que de leur téméraire entreprise ; et César, bien persuadé que Clodius ne s'y était point engagé à l'insu et en dépit de sa femme, la répudia.

Ce qu'il y eut de partieulier dans cette affaire, c'est que dans le temps que tout ce que César avait de parents et d'amis prenaient feu pour lui, César lui-même parut fort tranquille, quoiqu'il y fût le plus intéressé. Trop instruit des galanteries de sa femme, il était persuadé que ce n'était pas de ce jour-là que commençait l'intrigue. Il avait pris soin de la développer, et peut-être en avait-il su plus qu'il n'en voulait savoir. Il fut pourtant cité pour être ouï dans ses plaintes ; mais il n'en fit jamais que de modérées. Une retenue si hors de saison surprit tout le monde. On l'interrogea sur l'adultère de sa femme, il répond qu'il n'en sait rien ; et parce que la répudiation qu'il avait faite déjà de Pompéia était une espèce d'accusation, il répliqua à ceux qui lui demandaient pourquoi donc il l'avait répudiée : que la femme de César devait être exempte, non seulement de crime, mais même de tout soupçon.

de Serviez.



A L'ORIENT

O toi, qui nous versa la divine liqueur
Des poèmes sans fard et des hautes idées !
O toi, qui fis chanter tous nos espoirs en chœur,
Orient, Orient aux lèvres non ridées !

De toi vinrent jadis le sublime et le beau !
La flamme que projette un de tes grands poèmes
Est pour notre vieux monde épuisé le flambeau
Des divines amours et des désirs suprêmes.

Oui, tu nous survivras, et tu fus avant nous !
Il sortit de ton sein toutes les races d'hommes ;
Tu reçus tour à tour sur tes chastes genoux
Et tous ceux qui sont morts et tous ceux que nous
[sommes.

C'est un arbre géant qui s'élança de toi!
Arbre des libertés, arbre des amours franches,
Dont la raison encore attachée à ton toit
Sur l'univers entier a projeté ses branches.

J'ai parcouru tes bois, tes mœurs, tes firmaments;
J'ai rencontré partout la grandeur véritable,
Et dans les cris joyeux de deux époux aimants,
Et dans les longs propos dits autour de la table;

Et dans les jugements des guerriers réunis,
Qui discutent sans peur et triomphent sans haine;
Et dans les chants d'oiseaux entendus dans les nids,
Chants plus doux que le vent qui chuchote en la plaine.

Oui, partout et toujours c'est un soleil d'été
Qui luit au fond des cœurs et réchauffe la terre;
Et tu te fais, là-bas, Orient indompté,
Un paradis divin parmi ton peuple austère!

Non, tu n'as pas vieilli! Ta sereine beauté
A gardé du vieux temps la grâce et la jeunesse,
Si bien qu'en nous créant un amour respecté,
Nous voulons qu'il en soit le frère ou qu'il en naisse!

Seul tu ne nous dois rien, toi qui naquis de toi!
Ton histoire sans borne est vide de mensonges;
Et lorsque nous fouillons les cendres de ton toit,
Nous trouvons des grandeurs qui dépassent nos songes!

Rien n'est petit en toi! Tu vaux mieux que tes dieux!
Tu souris à la mort, car tu sais que la vie,
Tant que cet univers roulera sous les cieux,
Sans trêve baisera ta vulve inassouvie.

Ton calme de statue est la sérénité
Des empires sans peur et des preux sans reproche!
C'est le lion qui dort son sommeil non hanté :
Car il sait qu'il vaincra si le danger est proche.

Ne sais-tu pas de même, en ton repos serein,
Que tu ne périras jamais, et que ta face,
Que le poète a su buriner dans l'airain,
Reste comme un ciel où vient la nue et s'efface?

Tu domines le temps et ris de ses efforts!
L'amour qui ne meurt point enchante tes poèmes;
Il a jeté ses bras si tendres mais si forts
Autour de ton cou noir que baisent les dieux mêmes.

Après avoir peiné durant quatre mille ans,
Plusieurs d'entre nous ont voulu creuser ta tombe;
Et voilà que tu viens au Couchant, à pas lents,
Et qu'au lieu de toi, c'est lui qui trébuche et tombe.

Ta main fine et solide étale sous nos yeux
Les poèmes sortis de ton front sans rancune;
Tu montes un char d'or aux rapides essieux,
Qui roule sur des fleurs, mais n'en écrase aucune;

Et si nous succombons sur un champ hasardeux,
Ce n'est pas à tes coups que l'on doit notre perte,
Car, Orient charmeur, dis lequel de nous deux
A refusé la main que l'autre avait offerte?

N'es-tu pas demeuré superbe et souriant
Devant ce sot orgueil qui marchait sur ta gloire?
Et n'as-tu pas dormi, formidable Orient,
Plus tranquille, devant notre large avaloire?

A nos vers sans soleil n'as-tu pas opposé
Victorieusement ta haute poésie,
Sur qui, jusqu'à ce jour, notre poing s'est brisé,
Sur qui ne pourra rien notre pudeur transie?

Comment oser braver les saines passions
Dont vivent tes enfants et jouissent tes femmes?
Puisque nous faisons peur même quand nous rions
Et que tous nos plaisirs ont des côtés infâmes!

Tu peux marcher tout nu sous tes firmaments bleus;
Aucun de tes enfants ne verra tes chairs nues;
Tu seras pour leur œil le soleil fabuleux
Qui, dans tes contes saints, passe, au soir, dans les nues.

Ta chaste nudité n'effarouchera point!
Si, par hasard, pourtant dans notre monde infâme
L'un d'entre nous osait te menacer du poing,
Il le ferait, sans doute, au mépris de la femme.

Car tu l'as bien conquise à ton rêve divin!
Sakountala demeure au fond de sa pensée,
Comme reste à la lèvre un bouquet de vieux vin,
Comme reste l'odeur à la liqueur versée.

Et c'est la femme enfin qui sauve de l'oubli;
C'est par elle, au grand jour, que le poète chante,
Et que, le soir venu, son cœur enorgueilli
Dit au ciel étoilé sa prière touchante!

Tu n'as pas que l'amour pour te rendre immortel!
Une philosophie auguste et sans emphase
T'a bâti pour toujours un magnifique autel
Avec la charité pour sommet et pour base.

Une bonté sereine et touchante à la fois
Brille d'un éclat pur dans toutes tes sentences;
Elle est d'une ampleur telle et si pleine est sa voix
Qu'elle porte et s'entend à toutes les distances!

Tout ce que ta main touche est divin et sacré.
Les étoiles du ciel luisent sur ton front pâle,
Les perles de la mer jaillissent, à ton gré,
De ton cœur, quand tu fais entendre ta voix mâle.

Les fleurs montent en gerbe autour de toi, le soir,
Quand, las de la journée et rêvant tes beaux rêves,
Tranquillement tu vas sous les astres t'asseoir
Sur les monts élevés ou sur les basses grèves.

Les oiseaux font entendre, au seuil de ton foyer,
Les cantiques anciens que répétaient tes pères,
Pour ne pas qu'en souffrant tu viennes à ployer,
Pour ne pas qu'au coucher du jour tu désespères.

Oui toutes les grandeurs et toutes les beautés
Eclosent sous tes pas ou sortent de ta bouche.
Quand tu ne seras plus, nos enfants éhontés
Souilleront à l'envi nos seuils et notre couche ;

Car avec toi mourra le dernier sentiment !
Toi mort, cet univers où tout naît et retombe,
Cessera de renaître encore, et doucement,
Les arts en deuil iront s'endormir sur ta tombe !

Alexandre Chevalier.



L'HOSPITALITÉ

Une île noire de forêts est apparue sur la mer sans récoltes.

Les rames du navire égratignent plus vite l'écume, et la voile triangulaire où le notus donne maintenant en plein se bombe davantage. Près du pilote, vêtu d'un large manteau attaché par une agraffe d'or, le Phénicien Clytias, les bras croisés, fixe à la côte ses yeux stagnants dans un de ces regards obstinés qui ne dénotent pas une attention extérieure, mais une captivante rêverie. Deux grosses larmes glissent sur les joues. Il songe à sa bien-aimée Eurydamia aux bras plus blancs que l'aube, aux cheveux plus noirs que la nuit, aux yeux plus brillants que les étoiles. L'hymen se préparait déjà quand les Taphéens, pirates dévastateurs des villes faibles et des campagnes, enlevèrent la vierge. Soixante-huit aurores ont salué le lever du soleil, depuis le jour funeste; en vain les lèvres de Clytias ont adressé des supplications aux Dieux, en vain le sang des victimes a coulé sur les autels. Peut-être est-elle à jamais perdue? L'impassible Destin déroule uniformément les jours, sans laisser retourner aux anciens, sans donner la moindre connaissance des futurs...



On aperçoit le port. Des navires tirés à sec reposent

chacun dans leurs loges en planches, soit pour être réparés, soit parce que l'eau amère les détériore inactifs. Des matelots aiguisent des rames ou tressent des câbles, des pêcheurs raccommodent leurs filets, des vieillards et des oisifs cancannent ou s'entretiennent d'affaires sérieuses comme sur l'Agora. Aussitôt le navire signalé, les occupations s'interrompent, et tout le port regarde. Le vaisseau se rapproche, lorsqu'il est assez près de la terre, Clytias s'écrie :

« Que les Dieux vous protègent, vous tous, nobles « étrangers, qui êtes rassemblés. Quels est le nom de « cette île riche en cultures et en troupeaux, et dont les « habitants heureux paraissent hospitaliers ? Verrez-vous « d'un œil bienveillant chercher ici asile des nautonniers « que les flots ballottent depuis longtemps et qui ne « viennent point en ennemis ? »

Ainsi il parla et le plus âgé des vieillards répartit :

« Voyageur, tu ne sembles pas avoir des intentions « belliqueuses, et volontiers tu peux atterrir. Notre île, « où l'on a marqué les révolutions du soleil, située « au-dessus d'Ortygée, se nomme Syre. Le puisant roi « Ctésios, fils d'Ormen, la gouverne. Jamais la famine « ni aucun autre autre de ces fléaux, terreur des mal-« heureux mortels, n'apportèrent des ravages dans les « deux cités qui dépendent l'une et l'autre du roi. Tu « peux descendre, une large hospitalité te sera offerte « au palais. »

Et le navire fut amarré avec une corde en roseaux de byblus et les pieds des passagers foulèrent les grosses pierres pavant le sol et séparées par des fentes humides. Le vieillard conduit Clytias ; ils suivent une route blanche propre aux chars traînés par les chevaux et les mules. Ils rencontrent une fontaine d'où jaillit une eau limpide. Des peupliers fuyant droit comme des flèches vers le ciel, avec un feuillage palpitant l'environnent.

Au-dessus de la source est un autel dédié aux nymphes, et tous les voyageurs y offrent des sacrifices ou des vœux. Clytias s'arrête et levant les mains il prie à voix basse : « Nymphes de cette fontaine sacrée, filles de Zeus, soyez-
« moi propices ; faites que je retrouve Eurydamia, et ma
« reconnaissance vous immolera les plus belles victimes. »

Ils poursuivirent leur marche jusqu'aux abords d'une bâtisse superbe.

« C'est sans doute le palais, dit le Phénicien, cette
« demeure somptueuse, entourée d'arbres? Elle se
« connaît aisément par les hautes et fortes murailles qui
« enferment la cour, par les portes de chêne aux doubles
« battants et aux charnières d'acier luisant. »

« — Tu ne t'es point trompé, sagace voyageur, et
« voici le roi sur l'entrée que gardent deux lions
« sculptés dans la pierre rare. »

Et Clytias empressé s'exprime en ces termes :
« Puissant Ctésios, né d'Armen, et semblable aux
« Dieux, je n'ai pas craint de venir à toi guidé par ce
« sage vieillard qui m'apprit ton nom, et qui n'épargna
« point ses pas. Ta renommée de généreux et d'hospi-
« talier, franchissant les vastes mers, est parvenue
« jusqu'à mes oreilles. Tous les citoyens de l'opulente
« Sidon, visiteurs de Syre, vantent tes vertus. Car
« Sidon est ma ville natale. » — « Je ne refuse jamais
« l'hospitalité à tes semblables. Tu seras le bienvenu
« dans ma maison et tu y trouveras des mets pour
« apaiser ta faim et une couche pour reposer ton corps
« des fatigues du voyage. » — « Oui, roi magnanime,
« il y a bien des jours que je navigue à la recherche de
« ma fiancée que des pirates enlevèrent un soir qu'elle
« revenait des champs. J'erre d'île en île, sans avoir un
« instant rencontré une de ses traces, la tristesse me
« tuera ; je ne la reverrai jamais ma bien-aimée », et il éclata en sanglots comme un jeune enfant.

« — Peut-être que les chants et les harmonies de la « lyre refroidiront ton chagrin brûlant, reprend le roi « touché de cette douleur ; viens, je te précède. »

Ils franchissent le seuil de pierre et entrent dans la grande salle. Des solives de cyprès travaillées avec art supportent le plafond. Trois grands brasiers d'un bois dur et longtemps séché répandent leur chaleur et leur lumière, et d'espace en espace, des flambeaux épanouissent leurs fleurs de feu. Une vieille respectable par son âge quitte son rouet et harcèle la vigilance des autres femmes du palais : « Hâtez-vous ; armées de brosses, nettoyez la salle, couvrez les sièges de tapis de pourpre, rendez à toutes les tables leur éclat, purifiez les urnes et les coupes d'or, courez puiser de l'eau à la fontaine, car il faut recevoir l'hôte avec magnificence. » Tandis qu'on exécute ces ordres Ctésios conduit Clytias au bain. Dépouillés de leurs vêtements, ils mouillent leur corps dans les baignoires, par le soin des captives l'huile coule sur leur peau, et des vêtements parfumés les couvrent. A peine rendus dans la salle et placés sur leurs sièges, une esclave tenant une urne d'or verse sur leurs mains l'eau de la fontaine. On apporte sur la table les chairs des brebis, des chèvres grasses, des porcs et d'une génisse. On distribue des fruits, et le vin délayé dans le cratère remplit les coupes qui se vident après les libations en l'honneur des Dieux. Le chanteur commence ses accords, puis les modulations de la lyre coulent dans l'air. Il dit la vie des champs, les périls des combats et les joies de l'amour. Clytias songe au bonheur échappé... Ctésios voyant le chagrin de son hôte renaître ordonne aux femmes de se réunir, couvertes de magnifiques vêtements, et au chanteur divin d'ébranler sa lyre pour les exciter à former avec joie des pas cadencés. Les femmes obéissent. De même que dans un groupe de fleurs, si 'une d'elles saisit les regards, toutes les autres n'existent

plus, de même parmi les captives ornées, une seule attire les yeux. Lorsqu'elle a regardé les assistants, son visage, d'ordinaire si triste, où quelque déesse a répandu l'essence divine qu'Aphrodite fait couler sur son corps, quand le front ceint de sa couronne immortelle, elle va danser avec le charme des Charites, respira une joie inquiète, et elle est belle parce que sous le voile léger et brillant, sa peau est d'une blancheur qui ternirait celle de l'ivoire fraîchement poli, parce que son corps s'élance avec autant de grâce que le tronc d'un jeune palmier. A sa vue Clytias sent un frisson traverser sa chair, et son cœur semble fondre dans sa poitrine. Il clôt les yeux, car il se croit le jouet d'un rêve; Eurydamia, esclave dans ce palais?... Non, une divinité malfaisante le trompe, et il n'ose rouvrir les paupières de peur que la vision ne s'éteigne...

La voix de Ctésios frappe faiblement son oreille : « Vois cette femme, comme elle est belle, au lieu de « t'abandonner à tes pensées; je la possède depuis peu, « mais je l'aime, elle deviendra reine; je ne la céderais « point contre les plus riches présents, et je préfère la « mort à sa disparition. »

Oui, c'est Eurydamia. Clytias comprend aux paroles du roi qu'il n'a rien à espérer de lui. Comme un lion qui pose les deux pattes de devant sur la victime et relève sa gueule sanglante pour défier tout ravisseur, Ctésios ne lâchera pas sa proie; il est fou; l'amour c'est la démence. Cependant le Phénicien mourra s'il ne recouvre sa fiancée. Elle l'aime toujours. Il ne tentera point de supplier son rival, tout serait perdu...

Et la danse finie, il gagne la couche apprêtée, et médite dans son insomnie...

Le lendemain, les femmes allèrent laver le long du fleuve où l'eau noire bouillonne sur le gravier. Clytias les suivit, et de derrière un bouquet d'arbres il fit part

de ses projets à Eurydamia placée un peu à l'écart. « Mon aimé, répondit-elle, désormais le plus profond « silence, soyons étrangers l'un à l'autre; ne m'adresse « jamais la parole, si tu me rencontres, soit dans les « chemins, soit vers la fontaine, soit près du lavoir, « soit au palais, ne me regarde même pas, car le roi en « serait instruit, caehe soigneusement le secret et dispose « tout pour le départ. »

Clytias devenu marchand achète une cargaison, et, quand le vaisseau est prêt à quitter Syre, il fait ses adieux et apporte des dons au palais. Tandis qu'un collier d'or garni d'ambre circule entre les mains des femmes, à un signe, Eurydamia sort et d'une course rapide parvient à l'endroit désigné où une barque avec d'habiles rameurs l'attend et la dépose au navire de Clytias qui a gagné le large.

Ils savourent enfin le bonheur après une si longue absence, et s'extasient dans leur amour.

Pendant trois jours et trois nuits le vent favorable les pousse, mais bientôt, le ciel se voile, et devient noir comme les cheveux de l'aimée, les éclairs le déchirent, le tonnerre gronde, les airs hurlent, la mer se plisse en montagnes, et le navire saute pareil aux grains d'orge dans le vase.

« C'est la vengeance de Zeus, dit Clytias; j'ai adressé « une prière aux nymphes qui m'ont exaucé; mais en « impie, j'ai violé l'hospitalité, j'ai trahi Ctésios, en ra- « vissant Eurydamia quoiqu'elle fût consentante; je « suis coupable, pourtant la vengeance sera plus douce « parce que la mort ne m'éloignera point d'Eurydamia. »

Le navire, écrasé sous le poids des eaux, sombre.

Et les corps enlacés de Clytias et d'Eurydamia roulent dans les ondes en courroux et reposent parmi les algues vertes, et leurs âmes, conduites par Hermès, fuient ensemble, bien loin des prairies où fleurissent les asphodèles, pour errer à travers les plaines fangeuses, glaciales et nocturnes.

. . . .

Germain Aigros.





A PERRETTE (1)

Tu tiens, Perrette, tes cheveux,
Mais c'est bien en vain que tu veux
Tâcher ainsi de faire prendre
A ta vieillesse un autre teint;
Jamais de ton visage peint
Les rides tu ne feras tendre.
Tu as beau d'eau de lis user
Et de faire à t'enceruser
De ton visage un faux visage :
Tu ne fais rien que t'abuser,
N'en recevant nul avantage!
Tu pers et ton fard et ta peine.
Perrette, penses-tu par l'art
De sçavoir détremper le fard
Faire d'une Ecube une Hélène?

J.-A. DE BAÏF.

(1) Imité de Martial, III, 43.

SULAMA

(Suite)

XXII

Quand la lune, à son tour, fut descendue sous l'horizon, la tribu s'arrêta. Dans l'air tiède, les familles s'étendirent sur le sol et s'endormirent. Nahor et Sulama continuèrent leur long rêve d'amour. L'idée que les dangers de la nuit étaient plus redoutables en plein air les faisait se serrer plus étroitement l'un contre l'autre.

— Que ferais-tu, répétait Nahor, si je venais à disparaître ?

— Je mourrais !

Sulama avait répondu si spontanément, d'une voix si ferme, avec un accent de sincérité si réel, que son amant ne lui posa pas une seconde question. Etendu en arrière, ses yeux plongeant dans le ciel criblé d'étoiles, il songeait à l'heure de la séparation définitive. Il eût voulu deviner l'énigme du monde! Mais il eût voulu d'abord démêler dans la course éternelle des astres la chaîne qui reliait l'homme mortel aux phénomènes toujours renaissants des choses? Comme, dans son rêve, ses bras se déliaient lentement, Sulama mit ses lèvres sur les siennes :

— Nahor, pourquoi cesses-tu de me serrer contre toi ? Tu ne dors pas, je le sens, et ta respi-

ration est irrégulière comme celle de l'homme qui se tourmente dans son esprit.

— Je t'aime de tout mon être !

Il n'en dit pas davantage, ne voulant détruire dans la pensée de Sulama ni l'espoir d'une renaissance, ni la conviction que l'amour triompherait de l'âge et de la mort. Mais il reprit sur sa poitrine sa jeune épouse, mit un baiser sur ses yeux et s'endormit.

Une secousse ébranla le sol. Phlégu se souleva de terre. Personne dans la tribu ne se réveilla. Une nouvelle secousse, plus longue et plus puissante, fit rouler des montagnes d'énormes quartiers de rochers, tandis qu'au loin des mammouths poussaient des hurlements funèbres. Cette fois les familles se redressèrent.

— Puisque nous sommes en plaine, dit Phlégu, le danger est moins grand. C'est le volcan qui gronde, et des puissances ennemies de l'homme bouleversent le monde.

Les secousses se répétèrent avec une violence de plus en plus grande. Soudain une immense colonne de feu monta du volcan jusque dans le ciel. Des flammes multicolores s'en détachaient comme feraient les branches d'un arbre géant. La campagne, les rochers, tout s'incendia d'une couleur rouge ardente ; des blocs énormes dansaient dans la fournaise, montant et descendant, suivant le souffle formidable du brasier. Par instant, des fumées épaisses obscurcissaient le cratère ; puis les flammes reprenaient le dessus, dans une lutte scandée par des secousses et des tonnerres.

Le vent étant venu à tourner, une chaleur intense se répandit sur la campagne, dans la direction des familles de Phlégu. En même temps des cendres brûlantes mêlées de pierres ponces tourbillonnèrent dans le ciel ; des éclairs sillonnèrent l'obscurité, des tremblements secouèrent le sol. Une explosion suprême arracha un flanc du volcan. La tribu, malgré le danger qui grandissait d'instant en instant, ne put s'arracher au spectacle nouveau. Le centre de la montagne ressemblait à une fournaise démesurée où tous les éléments en fusion se seraient heurtés dans un remous irrésistible. Par bouillons gigantesques le liquide s'extravasait, flambant les arbres, calcinant les rochers, creusant le sol. Dans les intervalles où la flamme du volcan l'emportait, la lave reflétait comme un miroir l'incendie aux couleurs innombrables ; quand, au contraire, la fumée norcissait le ciel, elle roulait dans la nuit avec de fauves lueurs et des crépitements étranges.

Cependant la chaleur devenait intolérable.

— Il est temps, dit Phlégu, de nous diriger vers le soleil levant.

La tribu se mit en marche. Nahor allait aux côtés de Sulama. Les deux amants ne parlaient pas. Nahor, confondu par le côté grandiose de l'éruption et cherchant à deviner les raisons de ce bouleversement de la nature, ne trouvait aucun terme capable de rendre les pensées qui tourmentaient son esprit. Sulama, qui ne voyait dans le phénomène que le danger terrible, menaçant l'existence de son amant, se serrait étroitement

contre l'homme et invoquait les puissances favorables.

Tout à coup un grand tumulte se fit dans l'espace qui séparait du volcan la tribu en retraite. Phlégu, croyant à un envahissement rapide de la campagne par les vagues de feu de la lave, cria aux siens de hâter le pas.

— Vers l'orient! vers l'orient! Ici nous sommes sur une déclivité; si nous ne gagnons pas les contreforts des montagnes voisines, la mer de feu nous engloutira !

Des hurlements, qui semblaient provoqués plutôt par la terreur que par la colère, révélèrent l'approche des mammouths. A la lueur des éclairs, qui déchiraient la fumée opaque du volcan, la tribu se jeta de côté, afin de laisser la voie libre aux fauves redoutables. Et la trombe passa parmi les cris en une course échevelée. Toutes ces masses, pareilles à des monticules où à des roches verruqueuses, fuyaient vers l'orient, aussi funeste à elles-mêmes qu'aux plantes qu'elles rencontraient sur leur route. Parfois un des fauves roulait sur le sol, et la troupe aveuglée par la peur l'écrasait, sans s'arrêter à ses plaintes, sans faire un écart. Devant le grandiose bouleversement de la nature, hommes et animaux tremblaient de terreur.

Les familles de Phlégu reprirent leur marche vers l'est. Au milieu des ténèbres que les éclairs paraissaient rendre encore plus épaisses, elles n'avançaient que lentement. La pluie de cendres brûlantes qui tombait du ciel, tourbillonnait dans le vent, brûlait les yeux, enflammait les herbes sèches.

— Est-ce la fin? demanda Sulama à Nahor.

— Qu'importe! si nous devons mourir ensemble.

Cependant la tribu, malgré la lenteur que lui imposaient les difficultés de la marche, s'éloignait de plus en plus du volcan. Le sol se mouvait encore avec violence; dans sa poussée lente, la lave continuait à consumer tout sur son passage; mais la chaleur se faisait moins intense et la pluie de cendres tombait moins drue.



Une lueur pâle raya le bord de l'horizon dans la direction du levant. Le soleil, rouge, énorme, troua les nuages de fumée accumulés sur les quatre coins du ciel. Le vent tourna, et un souffle frais combattit les exhalaisons torrides de la montagne de feu. Mais la nuit ne se dissipa qu'en partie.

Après une halte de quelques heures, Phlégu redonna l'ordre de continuer la marche vers l'est. Dans la hâte qu'on avait mise à s'éloigner du danger, on avait perdu les réserves, et il faisait trop sombre encore pour qu'on pût utilement cueillir des fruits ou chercher des racines comestibles, si bien que la tribu dut avancer, parmi des

difficultés sans cesse renouvelées, jusqu'à l'approche du soir, sans étancher sa soif et sans calmer sa faim.

Des secousses continuaient à ébranler le sol, mais la lune dissipa peu à peu les nuages, et les familles firent halte à l'orée d'une immense forêt d'armoisiers et de bouleaux. Malgré la faim et la soif qui les torturaient, hommes et femmes, écrasés par la fatigue, s'allongèrent dans l'herbe et s'endormirent. Un silence solennel succéda au tumulte des éléments, et la lune couvrit de son manteau blanc les rochers et les forêts.

Sulama dormait, la tête sur la poitrine de Nahor. Prompte au désespoir et à la confiance, elle rêvait doucement à son amour si frais et si sincère, ou se laissait aller à toutes les terreurs qu'elle venait d'éprouver. Par intervalle, Nahor sentait ses tressaillements, et il soulevait la tête pour l'interroger. Dans la blanche clarté lunaire, sa jeune épouse lui semblait plus désirable encore que par le passé. La ligne pure de la gorge et des reins de Sulama se devinait plus qu'elle ne se voyait sous le déroulement de son épaisse toison blonde. La respiration, régulière ou saccadée, suivant les pensées qui se heurtaient dans sa tête, écartait par instant ce voile vivant, et le désir naissait dans les sens de Nahor. Puis l'amant laissait retomber sa tête et se rendormait.

Dès l'aube, la tribu entière se mit en quête de fruits et de racines.

Parmi les armoisiers et les bouleaux, il se rencontrait quelques noyers et quelques châtaigniers.

Sans doute une tribu, peut-être celle de Rahou et de Mani, avait passé par là, car les fruits en étaient rares. Heureusement les racines de fougères et l'écorce de bouleau se trouvaient en quantité suffisante; de plus des pommes sauvages, arrivées à maturité, parfumaient la mousse. Celle-ci, d'ailleurs, se faisait de plus en plus épaisse, à mesure qu'on s'avançait sous bois. Les familles de Phlégu en conclurent qu'un ruisseau coulait à proximité. Ce fut une joie débordante. Tous se précipitèrent dans la direction indiquée par le chef de la tribu.

— Une source! une source!

En effet, parmi la mousse, très épaisse en cet endroit, une source très claire coulait lentement avec un clapotis, qui ressemblait à un murmure d'enfant. Les arbres environnants étaient plus verts et plus robustes. Des oiseaux pépiaient dans le dôme élevé des branches. Le soleil, à mi-chemin du zénith, lançait quelques flèches d'or dans l'interstice du feuillage et attiédissait la fraîcheur où baignait cette partie de la forêt.

Les femmes et les enfants étanchèrent leur soif d'abord. Ceux-ci, à plat ventre, buvaient à même au courant de l'eau; celles-ci, se faisant une jatte de leurs deux mains, s'agenouillaient dans la mousse et puisaient vingt fois le liquide.

XXIII

Cependant, en fuyant devant la lave, la tribu avait perdu sa route. Il ne lui restait, pour se diriger vers la mer, qu'une seule indication : la

marche du soleil, pendant le jour, celle des étoiles, durant la nuit. Phlégu et les aînés de la tribu avaient bien parcouru la contrée, mais, d'une année à l'autre, les végétaux transformaient l'aspect extérieur des lieux. Les rochers eux-mêmes, qui marquaient les montagnes, se détachaient au milieu des convulsions du sol et roulaient dans les plaines où ils formaient des monticules inconnus. La flore, d'ailleurs, était assez uniforme sur le sol où évoluaient les tribus pour ne pas qu'il fût possible d'y trouver une indication ou un point de repère.

Phlégu se mit en tête de la colonne et marcha vaguement vers le Nord-Ouest. Nahor et Sulama fermaient la marche. Maintenant que le danger était passé, ils retrouvaient cette mélancolie pleine de charme qui caractérise les sentiments sincères du cœur. Tandis que les leurs berçaient leur esprit par des cantilènes d'enfant, eux joignaient leurs lèvres et s'aimaient. Après les terreurs de la veille et de la nuit, ils semblaient renaître à une vie nouvelle où il n'y avait d'ancien que la passion sans borne dont ils brûlaient l'un pour l'autre.

Pour la première fois, Sulama sentit son enfant remuer dans ses flancs. Ce fut une sensation étrange, mystérieuse, qui la fit pâlir de crainte et de bonheur.

— Nahor! Nahor! dit-elle tout doucement.

— Tu es pâle, ma bien-aimée, qu'est-ce qui t'arrive?

— Je t'aime à en mourir.

Les deux amants s'assirent dans l'herbe.

— Ecoute, fit Sulama, écoute, approche ta main : notre enfant vit!

Et Nahor appliqua sa main sur le ventre de la jeune femme, où croissait un être semblable à eux et né d'un baiser. Sous la main de l'homme, l'enfant remua encore, se déplaça, revint au point de départ. Et le père ressentit une sensation analogue à celle qu'avait éprouvée la femme. Les deux amants se regardèrent comme des êtres sacrés; ils étaient devenus l'un pour l'autre plus grands, plus beaux, plus nobles. De ce qu'ils avaient fait germer en commun un être nouveau, ils se crurent pareils aux puissances inconnues qui commandent à la nature.

Quand ils se redressèrent, la tribu était loin déjà, et ils durent presser le pas pour ne pas les perdre de vue.

Pendant plusieurs jours, ils marchèrent droit devant eux, convaincus qu'ils atteindraient la mer.

Phlégu et les anciens crurent reconnaître le paysage, qui, en cet endroit, avait en effet quelque chose de caractéristique. Des blocs de pierre, en quantité considérable, se dressaient sur de grandes lignes parallèles, à travers une plaine dénudée. Par endroit, ils formaient de longs couloirs couverts; ailleurs, ils se superposaient, s'entrecroisaient, s'adossaient suivant des règles qu'on n'arrivait pas à démêler.

Quand Phlégu fut certain de se retrouver dans la contrée de ses pères, des larmes ruisselèrent sur ses joues ridées. Son émotion eut un écho dans le cœur des anciens; et il parla :

— Reposons-nous ici, le reste de ce jour et la nuit prochaine. Quand la lune sera au centre du firmament, nous rendrons nos devoirs aux morts. C'est ici que je naquis de la femme ; c'est ici que mes anciens et les pères de mes anciens assistèrent à des révolutions innombrables du soleil et de la lune. C'est là qu'ils dorment le sommeil dont on ne se réveille réellement qu'après des années et des années révolues.



Et, en effet, dès que la lune fut montée au zénith, la tribu entière suivit Phlégu, à travers la forêt des blocs funéraires. Et Phlégu, profondément affligé, expliquait le passé à ceux qui n'étaient encore qu'au seuil de la vie.

— Ici, dorment mon père et le père de mon père. Je les ai aimés tous les deux, mais ils me furent ravis par les puissances terribles qui président aux destinées de l'homme et du monde. Ils furent grands et beaux parmi tous, et leurs conseils étaient suivis en toute rencontre, car ils étaient à la fois raison et amour.

Puis montrant un autre bloc :

— Ici repose ma mère...

Il s'arrêta un instant, et ajouta :

— La mère de ma mère, je ne l'ai pas connue.

A peine avait-elle donné le jour à ma mère qu'elle succomba dans une lutte terrible que nos anciens eurent à soutenir contre une caravane d'ours et de chiens sauvages.

Ils allèrent plus loin. Les blocs funéraires ne jetaient aucune ombre sur le sol crayeux; ils ressemblaient dans leur blancheur à des fantômes surgis à la lumière nocturne. Et les membres de la tribu, tout imprégnés d'idées superstitieuses, se serraient les uns contre les autres, comme s'ils redoutaient le contact d'une forme humaine échappée à son dernier lit de repos.

— Ici, continua Phlégu, en pénétrant sous une voûte supportée par des stèles informes, ici dorment les enfants qui ne naquirent que pour mourir.

A ces mots, des sanglots et des cris retentirent dans la nuit. La femme, qui avait laissé derrière elle son enfant dans les rochers de la caverne, réclamait la chair de sa chair aux blocs de ce chemin couvert. Par quelques interstices seulement de la voûte pénétraient les rayons de la lune, et la lueur qui éclaboussait les stèles était si pâle que la tribu entière, aux cris de la femme, crut voir les pierres s'entrouvrir et des fantômes flotter autour d'elle. Phlégu lui-même ne put se soustraire à la crainte dont frissonnaient les siens. Il se hâta de sortir du chemin couvert.

Avant de se livrer au repos, Phlégu et les familles invoquèrent les puissances qui président à la mort; ils leur donnèrent les noms de redoutables et de cruelles; ils leur demandèrent un

trépas sans douleur et le souvenir de leurs joies et de leurs chagrins dans la mémoire de leurs enfants.

— Pourquoi, demanda Sulama à Nahor, ne peux-tu pas nous empêcher de mourir?

— Si je le pouvais, je ne le ferais pas, car je sens bien que je n'arriverais jamais à éloigner la vieillesse, et la vieillesse est pire que la mort.

Sulama laissa aller sa tête sur la poitrine de son amant et s'endormit.

ALEXANDRE KELLER.

(à suivre.)



ANNALES DE LA "DRYADE"

LA CARTE POSTALE RÉNOVÉE. — *La carte postale à la gravure sur bois, d'après les originaux des grands illustrateurs en renom : Abel Boyer, Calbet, Chatelaine, Dedina, Marodon, Marold, Schmidt, etc., etc.*

La mode est une souveraine capricieuse et fantasque qui subjuge et tient enchaînés sous le charme tous ses sujets. Ses idées ailées de fantaisie; ses mouvements pimpants et charmants, son imagination sans cesse renouvelée, engendrent de capricieux courants qui entraînent dans leur course la foule extasiée. Que n'a-t-elle point inventé pour le plaisir des yeux, la satisfaction de l'esprit, l'apaisement de nos curiosités.

Son envahissement colossal a fait craindre sa chute prochaine, on a crié à la banalité, c'est-à-dire à la mort. Mais point : une innovation sans précédent lui redonne vie et attraction.

Une série de cartes postales illustrées à l'aide de la *gravure sur bois*, innovation absolument unique, va paraître. Que dis-je ? elle a déjà paru et son succès est colossal :

La première série, « *Nos Parisiennes* », par les maîtres Calbet et Dedina, 10 cartes tirées en couleurs, représente des scènes variées ou la parisienne, avec l'élégance et la grâce qui la caractérisent est elle-même aussi séduisante par sa beauté et son chic personnel que l'est cette délicieuse innovation de la carte postale s'aidant du procédé des vieux maîtres de la gravure sur bois.

La deuxième série « *Aux Champs* », est la suite de la première et comme l'indique son titre nous donne, dans un autre cadre, la grâce et la beauté féminines épanouies au milieu du charme de la nature.

De la troisième série « *Les Gaulois* », appelée à un succès qui s'affirme déjà éclatant, il suffira de dire qu'elle donne d'après des documents scrupuleusement étudiés, une idée précise des mœurs et des coutumes de nos valeureux ancêtres.

Quand nous aurons dit en terminant que la *Carte postale à la gravure sur bois* est aquarellée par un proeédé moderne nous aurons suffisamment éveillé l'intérêt des amateurs.

Tous les collectionneurs soucieux d'art pur voudront posséder ces merveilleuses collections.

Les trois premières séries de 10 cartes, sont en vente au prix de 2 francs chacune. Elles sont envoyées franco contre mandat ou timbres adressés directement à M. Borel, 21 quai Malaquais.

Il est tiré spécialement pour nos lecteurs quelques séries avant la lettre aux prix de 10 francs l'une.

DE BORIANA.

Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardière.



Imprimé par H. Davoust

20, rue du Dragon

Paris

1re Année N° 22 Novembre 1903

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Librairie L. BOREL
21, Quai Malaquais
PARIS

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 22. Novembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE



LONGUS

Si tout le monde a lu Daphnis et Chloé, *personne ne sait ce qu'en fut l'auteur. Et pourtant il eût été intéressant d'avoir quelques renseignements sur un homme qui légua à la postérité le roman le plus sincère, le plus frais, le plus éternellement vrai qu'on sache.*

Si l'on élague de ce roman la partie pour ainsi dire locale ou technique, on a, dans son évolution normale, une histoire de la passion amoureuse, ainsi qu'elle a dû naître, se développer et s'épanouir, à une époque de mœurs primitives, et parmi des êtres qui se laissaient aller, sans fausse honte ni pudeur calculée, au besoin de s'aimer et de se reproduire.

Ici le mythe, qui domine chez Platon, ne joue plus aucun rôle. Nous sommes en présence de la vérité, laquelle, pour être frustre et réaliste, n'en demeure pas moins, profondément poétique et idéale. Idéale, en vérité, si nous comparons le roman grec aux romans contemporains!

Ce qui frappe encore dans Daphnis et Chloé, *c'est cette idée, qui semble contradictoire à première vue, de l'impossibilité où seraient deux amoureux d'arriver spontanément au baiser reproducteur, sans l'intervention d'une âme complaisante. Daphnis a besoin, malgré l'exemple de la nature en rut, que Lycénion lui enseigne la pratique de l'amour charnel. Et l'on se demande si, grâce à la pudeur plus ou moins sincère des civilisations; grâce au parti pris de masquer tout ce qui physiquement ou moralement tient à l'amour, il ne s'est pas produit chez l'individu une régression de cet instinct énergique qui fait se rencontrer naturellement le mâle et la femelle.*

La traduction qui suit s'est modelée en bien des endroits sur celle de Courier et d'Amyot, lesquels réunis ont donné à leur travail collectif toute la grâce, toute la naïveté et toute l'exactitude de l'original grec.

L. BOREL.



DAPHNIS ET CHLOÉ

I

NAISSANCE DE L'AMOUR

Etant allé avec Chloé à la caverne des Nymphes, Daphnis donna à la jeune fille sa panetière et son sayon à garder, et, debout devant la fontaine, se mit à laver ses cheveux et son corps.

Les cheveux de Daphnis étaient noirs comme l'ébène et retombaient sur son cou bruni par le hâle, si bien qu'on eût dit que leur ombre en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et elle remarqua que Daphnis était beau. Comme elle ne l'avait point, jusque-là, trouvé ainsi, elle s'imagina que c'était au bain qu'il devait sa beauté. Elle lui lava elle-même le dos et les épaules, et, sentant sous sa main sa peau douce et fine, à plusieurs reprises elle se caressa à la dérobée, pour s'assurer si la sienne n'était pas plus douce.

Comme il se faisait tard et que le soleil était à son déclin, ils ramenèrent leurs troupeaux aux étables ; mais, de ce moment, Chloé n'eut plus qu'une pensée, revoir Daphnis au bain.

Le lendemain, quand ils furent de retour au pâturage, Daphnis, assis, suivant son habitude, à l'ombre d'un chêne, joua de la flûte, regardant ses chèvres couchées à ses pieds, qui semblaient prendre plaisir à la mélodie. Chloé, assise de même à ses côtés, regardait paître ses brebis, mais plus souvent elle avait les yeux fixés sur Daphnis. Elle le trouva beau ainsi, jouant de la flûte,

Pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître de la sorte, elle prit la flûte après lui, pour voir si elle ne pouvait devenir belle comme lui.

Elle l'engagea à se baigner de nouveau. Et tandis qu'il prenait son bain, elle le voyait dans sa nudité, et elle ne pouvait s'empêcher de le regarder et de le toucher. Puis, le soir, revenu au logis, elle songea à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'amour. Bientôt elle n'eut souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et ne parla que de lui.

Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su le dire, simple fille nourrie aux champs et n'ayant jamais entendu prononcer le nom d'amour. Mais son âme était oppressée; malgré elle, bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver de sommeil, elle riait et pleurait tour à tour. Si d'aventure elle s'endormait, elle se réveillait en sursaut. Elle pâlissait par instant, et soudain son visage s'empourprait de feu.

II

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Chloé donna un baiser à Daphnis, baiser innocent et sans art, mais capable d'embraser un cœur qui naissait à la vie. Et il sembla à Daphnis qu'il avait reçu, non pas un baiser, mais une piqûre envenimée. Il devint triste soudain, soupirant, frissonnant, son cœur battait avec force. Il pâlissait quand ses regards tombaient sur Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage.

Pour la première fois, alors, il admira la blondeur de ses cheveux, la douceur de ses grands yeux, la fraîcheur

de son teint plus blanc que le lait de ses brebis. Il semblait qu'il commençât à voir, et qu'il eût été aveugle jusque-là.

S'il prenait quelque nourriture, c'était à peine pour la goûter; s'il buvait, à peine humectait-il ses lèvres.

Lui qui, d'abord, était babillard comme les cigales, restait pensif maintenant et muet; lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux, demeurait immobile, assis et silencieux.

Son troupeau était négligé; sa flûte gisait à terre, abandonnée. Il penchait la tête comme une fleur qui s'incline sur sa tige, se consumait lentement, séchait comme l'herbe au soleil, sans joie et ne retrouvant la parole que pour s'adresser à Chloé.

Parfois, se trouvant seul, il exhalait ainsi son amour : « Que me fait donc le baiser de Chloé? Ses lèvres, sont plus douces que les roses, sa bouche est plus tendre qu'un rayon de miel, et pourtant son baiser est plus cuisant que l'aiguillon de l'abeille! Bien souvent j'ai baisé mes chevreaux, bien souvent les agneaux de Chloé, qui ne faisaient que naître, et aussi le veau que lui donna Dorcon; mais rien ne saurait se comparer au baiser de la jeune fille. Ma respiration est haletante, mon cœur tressaute, mon âme languit, et pourtant je désire ce baiser encore! O mauvaise victoire! ô étrange mal dont je ne saurais dire le nom! Chloé avait-elle goûté de quelque poison avant de me donner ce baiser? Mais comment n'en est-elle pas morte?

« Oh! comme les rossignols chantent, et ma flûte se tait! Comme les chevreaux bondissent, et je demeure immobile! Comme les fleurs s'épanouissent toutes, et je n'en tresse ni bouquets, ni couronnes! La violette et le muguet fleurissent, et Daphnis se flétrit! »

III

INFLUENCE DE LA SAISON

La saison de l'année ajoutait encore à l'ardeur de Daphnis et de Chloé. On était déjà à la fin du printemps ; l'été commençait ; tout respirait la vigueur. Les fruits éclosaient sur les arbres ; les blés, sur les épis. Partout la douce voix des cigales, le gracieux bêlement des brebis, la nature épanouie dans toute sa richesse. L'air embaumé était suave à respirer, et les fleuves semblaient s'endormir au murmure lent et mélancolique de leurs flots. Les vents, qui soupiraient doucement dans le feuillage des pins, rappelaient les mélodies de la flûte. On eût dit que les pommes elles-mêmes se laissaient tomber enamourées ; enfin le soleil, amant de la beauté, forçait chacun à se dépouiller.

Tout embrasait Daphnis. Il se plongeait dans les ruisseaux, tantôt s'ébattant dans l'eau, tantôt cherchant à saisir les poissons, qui se jouaient dans l'onde et échappaient à ses mains, tantôt buvant à longs traits, comme s'il eût dû éteindre le feu qui le consumait. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart des chèvres de Daphnis, était fort empêchée de faire prendre le lait ; car les mouches la molestaient fort et la piquaient si elle voulait les chasser. Puis elle se lavait le visage, et, couronnée des plus tendres branches de pin, ceinte de la peau de faon, elle emplissait une sébile de vin et de lait, pour boire avec Daphnis.

C'était surtout vers l'heure de midi que les deux jeunes gens étaient le plus ardemment épris. Chloé, voyant Daphnis entièrement nu et d'une beauté de tout point accomplie, se consumait et se mourait d'amour. Dans tout son corps, en effet, elle ne voyait rien à reprendre. Et lui, la voyant avec cette peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa sébile, pensait

apercevoir une des Nymphes mêmes, qui habitaient la caverne. Il accourait aussitôt, lui ôtait sa couronne, qu'il baisait d'abord et se la mettait ensuite sur la tête. Et Chloé, tandis qu'il se baignait tout nu, se revêtait de sa tunique, après l'avoir de même baisée d'abord. Parfois ils se jetaient des pommes en se jouant, parfois ils s'ornaient réciproquement la tête et se tressaient les cheveux. Et Chloé disait à Daphnis que ses cheveux ressemblaient aux grains de myrte, à cause de leur noirceur; et Daphnis comparait le visage de Chloé à une belle pomme, pour sa blancheur et son teint rosé. Il lui apprenait aussi à jouer de la flûte; et quand la jeune fille commençait à souffler dans l'instrument, il le lui prenait des mains et le parcourait des lèvres d'un bout à l'autre. Il agissait ainsi comme s'il voulait lui montrer où elle avait failli, mais en réalité pour la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que venait d'effleurer sa bouche.

Un jour qu'il jouait de la flûte dans la brûlante atmosphère de midi, tandis que leurs troupeaux reposaient à l'ombre, Chloé s'endormit sans y prendre garde. Daphnis la voyant ainsi, posa sa flûte afin de la contempler tout à son aise et sans rougir. Et il disait à part soi ces paroles tout bas : « Oh ! comme dorment ses yeux ! comme sa bouche respire ! Ni pommes, ni aubépines fleuries n'exhalent un parfum plus doux. Je ne l'ose baiser toutefois ; son baiser pique au cœur et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis j'ai peur de l'éveiller. O fâcheuses cigales ! jamais leurs cris perçants ne la laisseront dormir. Voici maintenant les boucs qui luttent et entrechoquent les cornes. O loups, plus lâches que des renards, que ne les avez-vous emportés ! »

Il parlait de la sorte, quand une cigale, poursuivie par une hirondelle, vint se blottir d'aventure dans le sein de

Chloé. L'hirondelle ne put la saisir; elle ne put davantage s'arrêter dans son vol, si bien que son aile effleura le visage de la jeune fille. Celle-ci se réveilla en sursaut, et, ne sachant ce qui lui arrivait, poussa un grand cri. Mais quand elle vit l'hirondelle voleter autour d'elle, elle se rassura, et frotta ses yeux qui avaient envie de dormir encore.



Cependant la cigale se prit à chanter entre les tetins de la gente pastourelle, comme si, dans cet asile, elle eût voulu rendre grâce de son salut, et Chloé, surprise à nouveau, de crier plus fort encore, et Daphnis de rire de sa crainte. Saisissant ce prétexte, il plongea sa main fort avant dans le sein de Chloé, d'où il retira la gentille cigale, qui continuait à chanter, quoiqu'il la tint dans la main. Chloé sourit à sa vue, et, l'ayant baisée, la remit, chantant toujours, dans son sein.

IV

A L'ÉCOLE DE LA NATURE

Les brebis bêlaient, les agneaux bondissaient et se courbaient sous le ventre de leur mère pour presser leurs mamelles. Les béliers poursuivaient les brebis qui n'avaient pas encore agnelé, se dressaient et les saillissaient l'une après l'autre. Autant en faisaient les boucs, sautant autour des chèvres, luttant entre eux et se disputant fièrement pour l'amour d'elles. Chacun avait les siennes et veillait à ce que nul autre ne fit tort à ses amours. Un pareil spectacle, même chez les vieillards éteints, eût rallumé les feux de Vénus; à plus forte raison, chez Daphnis et Chloé, qui, depuis longtemps inquiets. poursuivaient le dernier but de l'amour, brûlaient et se consumaient, à voir et à entendre tout cela. Ils cherchaient quelque chose qu'ils ne pouvaient trouver, au-delà du baiser et des enlacements. Daphnis surtout, qui, devenu grand et bien en point, pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison et s'être bien reposé, baisait Chloé avec fureur, l'embrassait follement. Il faisait tout avec plus de désir et de hardiesse qu'auparavant.

Il suppliait Chloé de lui accorder toutes ses demandes et de coucher nue à ses côtés plus longtemps qu'ils n'avaient fait encore. Et comme Chloé lui demandait ce qu'il pouvait y avoir de plus que le baiser, les enlacements et se coucher tout vêtus ensemble, et ce qu'il pensait faire de plus quand ils seraient nus côte à côte : « Cela même, dit-il, que les béliers font aux brebis et les boucs aux chèvres. Vois-tu comme, après cela, les brebis demeurent captives, comme les béliers ne cherchent plus à leur courir sus, comme ils paissent tranquillement ensemble et paraissent jouir en commun d'une même volupté? Il est donc quelque chose de plus doux

que ce que nous faisons, et dont la douceur surpasse les amertumes de l'amour. — Eh! mais, fit-elle, ne vois-tu pas que les béliers et les brebis, les boucs et les chèvres, faisant ce que tu dis, se tiennent debout! les mâles les assaillent, et les femelles les reçoivent sur leur dos. Et toi, tu veux que je me couche avec toi à terre et toute nue! Ne sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ou de leur poil que moi de ce qui me couvre? »

Daphnis la crut, se coucha près d'elle et la tint longtemps serrée dans ses bras; mais il ne sut comment faire pour venir à bout de ce qu'il désirait. Alors il la fit se relever, l'embrassa par derrière, à l'imitation des boucs; mais il s'en trouva encore moins satisfait que devant. Et il s'assit à terre et se prit à pleurer d'être plus neuf que le bélier aux œuvres de l'amour.

V

COMMENT S'ENSEIGNE L'AMOUR

Dans le voisinage habitait un laboureur, qui tenait avec soi certaine petite femme, jeune et belle, et délicate, car elle était de la ville. Elle avait nom Lycénion. Tous les matins, elle voyait passer Daphnis, qui menait paître son troupeau et, le soir, le ramenait au tect. Elle eut envie de s'aboucher avec lui et d'en faire son amoureux.

Elle le guetta si bien qu'un jour elle le trouva seul. Elle lui donna une flûte, une gaufre à miel, et une panetière de peau de cerf; mais elle n'osa rien lui dire, se doutant qu'il aimait Chloé, parce qu'il était toujours avec elle. Pourtant elle n'en savait autre chose, sinon qu'elle les avait vus se sourire et se faire des signes.

Un matin donc, elle fit entendre à son maître qu'elle allait rendre visite à une voisine en mal d'enfant. Elle suivit Daphnis et Chloé pas à pas, et se cachant derrière les buissons pour n'être point aperçue, vit de là tout ce

qu'ils faisaient, entendit tout ce qu'ils disaient et comprit fort bien pourquoi pleurait le pauvre Daphnis.

Elle eut pitié de leur peine, et, considérant qu'il se présentait une occasion de faire deux fois le bien, en les instruisant et en assouvissant son propre désir, elle s'avisa de ce stratagème.

Le lendemain, feignant d'aller voir sa voisine en mal d'enfant, elle vint droit au chêne sous lequel était Daphnis et Chloé, et jouant la femme affolée : « A moi, Daphnis, cria-t-elle, je suis perdue! Voilà que de mes vingt oisons, un aigle m'emporte le plus beau. Mais comme le fardeau était trop lourd, l'aigle, n'ayant pu l'enlever jusque sur ce rocher là-haut, où est son aire, s'est laissé choir au fond du vallon. Je te prie donc, mon Daphnis, de venir avec moi, car seul j'ai peur, et de m'aider à reprendre mon oison. »

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en main et s'en fut avec Lycénion. Celle-ci le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où, l'ayant fait asseoir, elle lui dit : « Tu aimes Chloé; les Nymphes me l'ont dit cette nuit. Elles sont venues me conter, dans mon sommeil, les pleurs que tu versais hier, et m'ont donné l'ordre de t'ôter de cette peine, en t'apprenant l'œuvre d'amour, qui ne consiste pas seulement à se baiser, à s'enlacer, à faire comme les béliers et les bouquins. Il y a autre chose encore, et bien plus plaisant que tout cela, car il s'y joint la durée du plaisir. Si donc tu veux être délivré du souci que tu en as et trouver l'aise que tu cherches, contente-toi de te donner à moi, apprenti joyeux et gaillard. Et moi, pour l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui en est. »

Daphnis ne se put contenir de joie, tant il fut aise, en pauvre campagnard, jeune et amoureux qu'il était. Il se mit à genoux devant Lycénion, la priant à mains jointes

de lui enseigner au plus vite le doux métier, afin qu'il pût faire à Chloé ce qu'il désirait. Et comme si c'eût été quelque grand et merveilleux secret, il promit à la femme un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et au besoin la chèvre avec.



Or, le voyant plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avait imaginé, Lycénion se prit à l'instruire de cette façon : elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser comme il faisait à Chloé, et, en la baisant, de l'embrasser, et finalement de se coucher à terre à ses côtés. Lorsqu'il se fut assis, qu'il l'eut baisée, qu'il se fut couché près d'elle, trouvant qu'il était en bonnes dispositions et tout brûlant d'amour, elle le souleva un peu et se glissa sous lui. Puis elle le mit dans le chemin qu'il avait vainement cherché jusque-là, et où rien ne se fit qui ne soit accoutumé, la nature lui ayant assez enseigné le reste.

L'amoureuse leçon terminée, Daphnis, aussi simple que devant, voulut courir vers Chloé, pour lui faire tout

aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycénion le retint, et lui dit : « Il faut que tu saches encore ceci, Daphnis : comme j'étais déjà femme, tu ne m'as point fait mal ; car un autre homme, il y a déjà quelque temps, m'enseigna ce que je viens de t'apprendre, et en eut mon pucelage pour son loyer. Mais Chloé, lorsqu'elle combattra pour la première fois ce combat avec toi, criera, pleurera, saignera, comme si on l'égorgeait. Pourtant sois sans crainte, et, quand elle voudra se donner à toi, amène-la ici, afin que, si elle crie, on ne l'entende pas ; si elle pleure on ne la voie pas ; si elle saigne, elle puisse se laver à cette fontaine. Souviens-toi cependant que c'est moi, avant Chloé, qui t'ai fait homme ! »

VI

On fit à Daphnis et à Chloé une noce toute pastorale.

Quand la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'à leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, d'autres encore portant des falots et des flambeaux allumés devant eux. Puis, quand ils furent au seuil de la chambre, ils entonnèrent un chant d'hyménée d'une voix rude et âpre, semblable au bruit du trident qui fend la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, où ils s'embrassèrent et se baisèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que des chouettes. Et Daphnis fit ce que Lycénion lui avait enseigné. Et Chloé comprit alors que ce qu'ils faisaient auparavant dans les champs et les bois n'était que jeux de petits enfants.

Longus.



LA TOILETTE DE THÉANO

CHANTEUSE DE CHIO

Presse toi, Théano. Regarde la clepsydre,
L'heure coule et déjà le soleil à frôlé
L'Aphrodite du Phare et l'aiguille de cuivre
Où l'urœus sacré d'Isis est enroulé.

Tes cheveux sont peignés et noués par l'anadène,
Ta tunique cyclade a bien les plis qu'il faut
Et nous t'applaudirons sur les bancs de l'arène,
Ce soir, quand tu diras les odes de Sapphô.

Écoute, c'est la voix douce des lyres tristes;
Les mimes de la Reine ont quitté le palais,
Prends ton voile de pourpre aux reflets d'améthystes,
Voici tes bagues d'or avec tes bracelets.

Voilà ton grand miroir cerclé de malichryse
Ta boucle de béryl, ton glauque pérido
Avec ton éventail dont la plume se frise
Autour de l'argent clair comme une flaque d'eau.

Mets un peu de carmin sur ta bouche saignante,
Avive du pinceau la pointe de ton sein
Puis tu me donneras de la pâte brillante
Et de tes longs sourcils je suivrai le dessin.

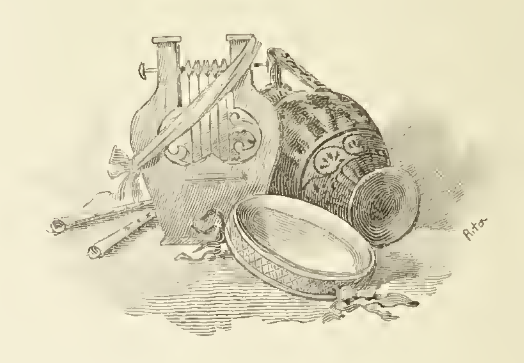
Quelle épingle veux-tu ? Ce bouton de Sardoine ?
Ou bien cette homochryse où tremblent des points d'or,
Cette aigrette qui semble un brin de folle avoine
Ou cette opale où, triste, une étincelle dort ?

Prends encore cette fleur à souple et longue tige
De lotus dérobé dans le jardin des Rois
Et ce sera le gai papillon qui voltige
Sur l'ivoire limpide et gemmé de tes doigts.

Partons ma Théano..... Les nègres de Nubie
Qui portent ta litière avec leur pas rythmé,
Arrivent... Je les vois... Ta toilette est finie,
Appuie au mien ton bras flexible et parfumé

Et nous nous mêlerons aux vagues de la foule
Que l'éternel soleil pour toujours égaya
Et qui vers le théâtre, en un flot vivant, roule
Entre les murs dorés de la Basiléia.

Claude Cohendy.



EVANGILE
SELON
SAINTE MARIE-MADELEINE

Le Cardinal de Bérulle en écrivant ses méditations sur les voluptueuses pécheresses de la Bible ne songeait qu'à Marion Delorme et à Ninon de Lenclos.

I

« Alors tu es toujours triste, Madeleine ? Regretterais-tu tes bijoux, tes esclaves ou l'un de tes anciens amants ? lui demanda Jésus, le jeune thaumaturge galiléen. »

« Non, Seigneur, je fus toujours ainsi. Vous ne pourrez jamais me guérir, je suis inconsolable, car je ne sais pas moi-même de quoi je souffre. Je suis descendue des lits d'amour et j'ai été vers vous afin de voir si je trouverais enfin le bonheur. J'ai recherché toutes les caresses, mêmes les plus honteuses, pour savoir si elles m'apaiseraient. Rien ne m'a satisfaite ». Le cœur mystique de la belle orientale était incapable d'analyser ce qui la tourmentait et elle tournait vers lui ses yeux troublants, si profondément troublants.

« Je pourrais vivre mille ans, continua-t-elle, toujours je me rappellerai la première fois où je vous vis. Je sortais d'une nuit épuisante lorsqu'on me dit qu'il y avait chez le pharisien Simon, un jeune magicien qui opérait des miracles et guérissait toutes les souffrances. J'y suis allée avec un vase d'albâtre, plein d'une huile odoriférante, je vous ai arrosé les pieds de mes larmes et je les ai essuyés avec ma chevelure. »

Le Nazaréen comprit que toute parole était inutile ; et lui, d'une sensibilité si tremblante, se sentait tout près de cette amoureuse inquiète.

« Tu peux pécher. Tout te sera pardonné, car tu as beaucoup souffert », lui dit-il.

Madeleine se jeta dans ses bras et l'embrassa parmi ses larmes, mais elle ne pouvait donner que des baisers d'amante, et Jésus la repoussa.

— « Seigneur, j'ai trop aimé. La passion m'a consumée. Mon cœur est brûlé comme le désert au delà des sables... Ce n'est pas par vice que j'agissais ainsi... J'y étais poussée par une force invincible... Pourrez-vous jamais me guérir ? »

II

Jésus était donc avec ses disciples à un village sur le Jourdain, en Samarie, qui s'appelle Gerasa. Avec lui étaient Simon, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, qu'on appelait Boanerges, c'est-à-dire Enfants du tonnerre, Simon le Cononite, André, Barthélemi, Mathieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Judas l'Iscariote, Thadée et Philippe ; quelques femmes aussi les accompagnaient : Marie-Madeleine, Jeanne, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres.

Ce pays de Palestine est un des plus beaux du monde avec les monts brûlés du Safed, les belles lignes du Carmel où croissent des prairies d'anémones semées par Dieu.

Jésus fatigué de la route contemplait le paysage et la riante vallée du Jourdain.

— Le fleuve était envahi de roseaux, et parmi les feuilles de nymphéas et les nénuphars, des ibis roses et blancs se tenaient immobiles sur une patte : dans les airs passait un vol d'oiseaux migrateurs. Le fleuve con-

tinuait son cours pour aller se perdre dans le lac Asphaltique.

Judas l'Iscariote, le plus rigide des disciples de Jésus, s'avança vers lui et lui dit :

« Seigneur, Marie-Madeleine est retombée dans la débauche : il ne se passe pas une nuit qu'elle n'ait un nouvel amant : des hommes la suivent et viennent partout où nous allons. Elle revêt des tuniques de soie, se couvre de parfums et devient tous les jours de plus en plus belle. Vous avez pour elle trop d'indulgence. Après chaque péché, elle vient pleurer à vos pieds, et vous lui pardonnez alors qu'il faudrait la chasser ignominieusement.

« Judas, tu ne comprendrais pas, c'est inutile. »

L'Iscariote froissé devint ironique :

« Croyez-moi, Seigneur, on se rit de nous. Elle a une façon particulière de convertir les hommes. Souvenez-vous de ce qu'elle nous dit pour expliquer ses folies alors qu'elle fréquentait indistinctement les hommes, les vieillards, les enfants, et les femmes. « *Je ne cherchais « qu'à contenter la fougue d'une passion effrénée et je « m'imaginais que le plus sûr moyen d'y parvenir était de « m'abandonner gratuitement aux libertins.* » Cette théorie très charitable en soi ne laisse pas d'être scandaleuse. »

« Judas, si je lui pardonne, c'est parce qu'elle a ce qui te manque. Tu n'as que de la sécheresse et de la raison... elle possède un immense amour. Elle est plus près que toi de Dieu, autrement dit, elle a une sensibilité supérieure à la tienne. Il faut qu'elle aime, il semble qu'elle fut créée au monde uniquement pour cela, et en cela elle me ressemble, mais, pour moi, l'amour intellectuel me suffit ; elle, sa fureur est plus grande, il faut qu'elle se donne tout entière et ce n'est pas encore assez. »

III

L'Iscariote n'avait pas menti.

A la molle clarté lunaire Marie-Madeleine allait enlacée par un jeune Grec. Ses yeux noyés de tristesse s'animaient et elle paraissait se consoler aux mots d'amour murmurés à son oreille. Elle voulait fuir la tristesse qu'elle portait en elle, épuiser la fureur qui la consumait, ce mal inconnu, douleur inexpliquée et inexplicable que ressentent plus ou moins tous les hommes, la souffrance sentimentale et que les saints et les grands sensuels ont connu jusqu'à la folie. Elle a vu confusément que c'était de cette même douleur qu'étaient torturés ceux qui l'entouraient mais qu'ils ont nommée de façon diffèrente : Amour de Dieu, amour des hommes, amour de l'Idéal ; alors que ce sont des amoureux tremblants de la femme... Elle va vers la volupté comme vers son élément, sentant que c'est là le remède. Elle murmure un chant sacré qui dans sa bouche devient une brûlante poésie d'amour.

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! Car ses amours sont plus agréables que le vin. Ses parfums ont une odeur suave, son nom est comme un parfum répandu ; c'est pourquoi les jeunes filles l'ont aimé. Entraînez-moi et nous courrons après lui.

« O filles de Jérouschalaïm, je suis brune mais belle. Je suis comme les tentes de Kédar et comme les pavillons de Salomon ; les enfants de ma mère se sont irrités contre moi, ils m'avaient donné une vigne et ma vigne à moi je ne l'ai point gardée.

« Mon bien-aimé est pour moi un sachet de myrrhe : Il reposera sur mon sein. Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troëne dans les vignes d'En-Gaedi. Je suis la rose de Saron et le lis des vallées. Ranimez-moi avec du raisin ; fortifiez-moi avec des pommes, car je me

pâme d'amour. Que sa main gauche soit sous ma tête et que sa droite m'embrasse.

« J'ai cherché durant les nuits sur ma couche celui qu'aime mon âme, je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé. J'étais endormie, mais mon cœur veillait, et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait: Ouvre moi, mon enfant, ma sœur, ma bien-aimée ! Car ma tête est pleine de rosée et mes cheveux des gouttes de la nuit. J'ai ôté ma robe, comment la revêtirais-je ? Mon amant avance la main par le trou de la porte et j'ai tremblé d'amour. Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé et la myrrhe a distillé de mes mains et la myrrhe la plus pure de mes doigs sur la poignée du verrou.

« Filles de Jérouschalaïm, je vous en supplie, si vous voyez mon bien-aimé, vous lui direz que je languis d'amour. »

Tous ces mots qu'elle prononce n'ont pour elle aucun sens symbolique : ils ne font qu'apaiser son imagination ardente et ses sens exaltés. C'est une fille de la terre, elle est née profondément païenne : seule la volupté la calmait, elle était uniquement faite pour cela et elle eut dû vivre prêtresse d'Aphrodite.

— Oh ! Démonicos, tu es Grec, c'est ceux de ta race que j'ai jadis le plus profondément aimés à Antioche pour leur élégance et leur intelligence profonde. Mais je vous sentais trop loin de moi pour que je pusse vous chérir complètement. Votre scepticisme m'a lassée. Vous étiez trop savants, je vous comprenais à demi, c'est parce que j'étais trop ignorante.

— Madeleine ne dis pas cela, tu es parfaite, tu es toute la femme enfantine et vicieuse, complaisante et farouche. Tu ne comprendrais pas mes compliments d'Hellène trop subtil : tu n'aimes pas ce que tu comprends, tu n'aimes que ce qui frappe ton imagination et que ce qui chante à ton oreille. Ecoute, cependant ;

l'amour antique était trop uniquement voluptueux, tu y as apporté je ne sais qu'elle mélancolie qui le rend maintenant incomparable. Je t'aimerais moins si tu étais moins mystérieuse, moins troublante... mais ces discours te fatiguent, je vais simplement te bercer par des mots où je mêlerai des épithètes grecques à tes phrases d'Orient,

Tes yeux de violette dans tes paupières obliques ont un éclat humide. Tu es belle comme l'Aphrodite, comme elle tes cheveux sont d'or et ton sourire est enjoué, ta chair est plus parfumée que le nard, le safran, le cinnamomé et la myrrhe.

Et dans cette brûlante nuit de Galilée, chargée de langueurs et de parfums, ces deux enfants du monde antique s'aimèrent jusqu'à ce qu'apparut l'Etoile du Matin, dans le ciel où désormais n'allait plus habiter qu'un seul Dieu.

IV

La nuit était si lumineuse que l'on pouvait à peine distinguer les étoiles. Madeleine dans une lassitude heureuse se promenait au bras de son amant et lui disait :

« Tu ne m'en veux pas de m'être livrée au batelier Ménippe et à ce jeune homme de Gerasa ? Ils paraissaient souffrir, ils m'ont suppliée, et la vue de la moindre douleur m'est insupportable. »

« Peut-on t'en vouloir de quelque chose ? »

Ils rencontrèrent Jésus qui errait seul dans la campagne, Demonicos leva le bras dans un geste familier aux rhéteurs et lui dit :

« Pourquoi combats-tu la volupté qui est cependant naturelle ? Pourquoi dis-tu qu'il n'y a aucun plaisir sur cette terre ? Que t'a donc fait la Beauté pour que tu la haïsses à ce point ? »

Jésus qui ne pouvait pas vivre dans l'heure présente, en considérant le ciel sentait l'Infini l'étouffer. Démo-

nicos dans la belle nuit païenne où Dionysos semblait avoir semé tous ses délires, devinait les dieux tout proches et familiers.

— « Tu as coutume de parler par parabole... »

Le jeune Grec s'approchant doucement de sa maîtresse détacha le scarabée qui retenait la tunique de soie sur l'épaule.

Marie-Madeleine apparut nue et sans voile. Il était dans sa nature d'être impudique et provocante quoiqu'elle pût faire ; c'est surtout quand elle voulait s'entourer de vertus qu'elle devenait le plus désirable. De se sentir ainsi nue, elle n'avait aucune honte (car elle ignorait ce sentiment) et c'est moins parce qu'elle était incomparablement belle qu'elle était si troublante que parce qu'elle était pétrie de langueur et de charme.

Les faunes qui dansaient au clair de la lune accoururent à ce spectacle et se cachèrent dans les roseaux, les satyres et les aiguipans la considéraient avec des yeux extasiés derrière les branches des saules,

— « Jésus, que veux-tu que fasse toute la dialectique devant la beauté d'une femme ? Qu'importent la morale et la métaphysique à côté des magnificences de la Passion ?

« Si tu étais si indulgent pour elle c'est que tu sentais bien que tu ne pouvais rien contre la perfection de son corps. Prends y garde... La volupté est divine, les Grecs lui ont élévé des temples. Tu as trouvé des nouveaux noms aux angoisses, aux incertitudes qui, de tout temps, ont torturé les hommes (car ce n'est pas vous qui les avez inventés !) Désormais, grâce à toi, ils entretiendront leurs maladies au lieu de les guérir. Les tristesses ne peuvent s'épuiser que dans les bras d'une maîtresse, c'est seulement sur sa bouche qu'à certaines heures on peut trouver l'oubli...

« Voilà pourquoi la volupté est divine et c'est à cause

de toi, belle pécheresse, que je l'ai compris — O Madeleine, sainte et courtisane, païenne et chrétienne, tu es l'image de l'Amante. J'emporterai de toi un souvenir éternel qui parfumera toute ma vie. Amoureuse de Dieu et petite fille d'Aphrodite qui a su mêler l'ardeur de l'imagination aux sensualités trop calmes. »

V

Jésus suivit son destin. Demonicos qui était plutôt un lettré qu'un libertin gagna Alexandrie et la Grèce idolâtre. Quant à Marie-Madeleine elle continua de prêcher l'Évangile à sa manière, et c'était aussi après tout une religion de l'Amour.

Henri Delormel.



SULAMA

(Suite)

XXIV

A l'aube du troisième jour, les familles de Phlégu arrivèrent aux bords de la mer.

Durant la nuit, déjà, elles avaient perçu le bruit vaste et monotone du flot. Cela ressemblait à la respiration d'un être fantastique, dont la poitrine se fût soulevée et abaissée dans un rythme invariable. Et une sorte de crainte mêlée de plaisir avait envahi les jeunes et les vieux.

Phlégu et les siens s'arrêtèrent, les yeux grands ouverts, devant le spectacle des vagues sans limite. Sur la droite, le ciel tout rouge incendiait la mer, qui, en cet endroit, paraissait un lac de sang démesuré. Sur la gauche, les eaux étaient d'un gris blanc piqué de pierres précieuses. En face, l'onde était bleue. .Bien que le calme régnât sur toute cette étendue liquide, on devinait au loin un bruissement de l'eau et des rides fuyantes. La coupole du firmament coupait d'un trait net, là-bas, très loin, l'immense nappe qui servait de limite aux terres.

La tribu ne se lassait pas de contempler. Maintenant d'énormes flèches d'or montaient, à droite, depuis l'horizon jusqu'au zénith. Réunies à la base, elles s'écartaient dans leur ascension, pareilles à des barres gigantesques plantées dans quelque bloc surnaturel. Puis l'or se changea en argent, et le soleil émergea du flot. Pourtant, comme si sa face était humide encore des vagues,

on pouvait le regarder sans éblouissement. Il était majestueux, vivant, plein de mansuétude. La mer s'irradia d'une façon extraordinaire; ses flots prirent d'un bord de l'horizon à l'autre une teinte violette uniforme. Et tous levèrent les bras vers le ciel, en poussant un cri d'admiration. Il leur semblait que la terre et l'eau souriaient à l'apparition du soleil.

En même temps le vent se leva et une brise salée souffla de la mer.

Longtemps la tribu resta à contempler le mouvement des vagues paisibles et les nuances inconstantes qui variaient à l'infini le tableau du ciel et de l'onde. Vers midi, une barque creusée dans un tronc d'arbre et montée par deux hommes passa à quelques coudées sur les lames dorées par le soleil. Phlégu lui-même, qui cependant avait pris contact avec la mer, n'avait jamais vu ce spectale étrange. A lui et aux siens, ces êtres flottant, impassibles, sur la mer sans limites, apparaissaient comme des divinités maîtresses de la plaine liquide. Ils les considéraient avec crainte et admiration. Le tronc d'arbre aborda, et les deux hommes sautèrent à terre.

Toute la tribu s'était groupée autour de Phlégu, dans l'attente des événements.

Les nouveaux arrivés n'avaient pas l'aspect farouche. Ils portaient en sautoir des peaux d'ours, qui laissaient à nu leur bras droit et leurs jambes, depuis les genoux. Leur main droite était armée d'une massue admirablement travaillée. D'ailleurs, leur figure inspirait à la fois le respect et la bonté.

Ils essayèrent de se faire entendre par des paroles très douces à l'oreille, mais dont le sens échappait aux familles de Phlégu. L'un d'eux retourna vers la barque et en rapporta du poisson cuit et des galettes qui ressemblaient à des pierres brunies au feu, plates et rondes. Et pour se faire comprendre, ils goûtèrent d'abord aux deux mets, puis en offrirent à leurs hôtes.



Phlégu se tourna vers les siens :

— Mangez avec confiance, leur dit-il ; ces hommes sont semblables à nous. Ce ne sont pas des êtres supérieurs ; ils ont vécu et souffert comme nous. Maintes fois il m'arriva, dans mes jeunes années, de rencontrer sur ma route, des hommes amis de l'homme ; mais pour peu que nos existences se fussent écoulées à des jours et des jours de marche, nous ne pouvions nous entendre que par des gestes et de vagues signes d'amitié. Ces deux hommes semblent animés de sentiments généreux ; confions-nous à eux, comme ils auraient pu se confier à nous.

Et, joignant le geste à la parole, il mangea du poisson cuit et de la galette brunie au feu. La tribu entière l'imita.

Cependant l'un des deux inconnus avait regagné la barque et glissait, à l'aide d'une longue branche d'arbre, sur la mer vers une anse enfoncée dans les terres et dont le fond disparaissait derrière une rangée d'arbres. Au bout de quelques instants il réapparut sur le flot, suivi d'une vingtaine d'embarcations montées, chacune, par un homme armé d'une perche. Une nouvelle inquiétude s'empara de Phlégu et des siens. Ils se demandaient ce que signifiait cette accumulation de personnes. Sulama se jeta contre Nahor.

— Sois sans crainte, ma bien-aimée, dit l'époux; le pire qui puisse nous arriver, c'est que nous ayons à livrer combat contre des hommes semblables à nous.

Mais les hommes descendirent à terre et s'approchèrent avec des gestes affables. Ils parlaient une langue inconnue, comme avaient fait les deux premiers arrivés, et cherchaient par des signes variés à communiquer avec la tribu de Phlégu. Soudain celui qui semblait être leur chef prit par la main Nahor et Sulama, qu'il reconnaissait sans doute pour deux jeunes époux, et les entraîna doucement vers la barque la plus prochaine.

Arrivés au bord de la mer, les deux amants se retournèrent, interrogeant du regard les hommes de leur tribu.

— Allons! dit Phlégu aux siens. Il ne faut pas que ceux, que nous considérons comme les meil-

leurs d'entre nous, courent seuls les risques d'un voyage sur l'eau. Suivons-les, et si nos hôtes, dont les intentions me semblent bonnes, nous permettent d'accompagner Nahor et Sulama, nous nous hasarderons tous sur la mer; sinon, nous livrerons bataille, dussions-nous tous périr en cet endroit!

Et la tribu entière suivit les deux époux. Ce que voyant, les nouveaux arrivés manifestèrent une joie sincère, riant, parlant, gesticulant, sans qu'il se révélât dans leurs manières une arrière-pensée mauvaise.

Les barques furent tirées très près du bord. Cependant pour les atteindre, il fallut entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. Les familles de Phlégu furent distribuées dans les différentes embarcations, dont chacune reçut également un des inconnus. Et la petite flotte glissa lentement sur les vagues. On atteignit bientôt l'entrée de l'anse, qui s'enfonçait fort avant dans les terres, derrière le rideau d'arbres. Phlégu et les siens crurent d'abord que leurs hôtes étaient dans l'intention de les mener vers les terres qui bordaient le fond de l'anse. Mais, sous l'impulsion que leur donnaient les inconnus à l'aide de leurs perches, les barques se dirigèrent vers le bord opposé.

Le soleil maintenant faisait de la mer un miroir éblouissant. Les barques devenaient brûlantes sous les rayons d'en haut. Sur un signe de l'homme qui dirigeait la première barque, les inconnus tirèrent leurs perches à eux, et dressèrent des mâts dont le sommet était muni d'énormes peaux

de renne. A l'aide de lanières, ils déployèrent les peaux au-dessus des familles, puis se remirent à pousser les embarcations.

Préservés de l'incendie du soleil, Phlégu et les siens respirèrent plus librement. Un vent très léger gonfla soudain les peaux de renne et les barques, simplement maintenues par les perches dans la ligne droite, filèrent plus vite vers la rive verte d'herbes et de pousses d'arbres très basses.

Le soleil penchait vers l'Occident, quand on atterrit. Des terres, qui semblaient coupées d'une façon régulière, s'étendaient à perte de vue. Seul, au centre, surgissait une forêt que les rayons obliques du soleil fouillaient sans arriver à l'éclairer complètement. Un des inconnus poussa un cri prolongé, et un être humain arriva à l'orée du bois. En même temps, des chiens accoururent en aboyant. Ceux de la tribu de Phlégu leur répondirent en chœur.

— Non, dit Nahor à Sulama, nous ne sommes pas en présence d'hommes méchants. Les animaux se devinent mieux que nous ne faisons nos semblables. Si nous avions affaire à des ennemis, nos chiens auraient répondu par des hurlements et des cris de menace à l'appel des autres.

Et, en effet, les chiens ne se mirent sur leur garde, ni d'un côté, ni de l'autre. Bien mieux, ils coururent pêle-mêle, avec des aboiements joyeux, parmi les familles de Phlégu, tandis que, de là-bas, s'en venaient paisibles, hommes femmes et enfants, à la rencontre des débarqués.

(à suivre.) ALEXANDRE KELLER.



HIÉROGLYPHE

Le désert est tout blanc, sans physionomie.
Dans la grande oasis au parfum de benjoin
Dort, sous le vert palmier, tout las le bedouin,
Aux désirs d'infinis, au jour d'autonomie.

Le silence est parfait, la plainte est endormie.
Du passé disparu restant le seul témoin,
La Pyramide, bloc jetant son ombre au loin,
Exhale lentement des rêves de momie.

« Cheops, Kaphra, du Nil rigides pharaons,
Vos cieux sont aussi bleus que le manteau des paons,
Mais l'orage jamais dans ces lieux ne prélude.

« C'est l'uniformité, c'est elle de nouveau.
Que faites-vous là-bas dans votre solitude,
Pris entre le désert, le ciel et le tombeau ? »

ALEXANDRE C. MIRONESCO.

ANNALES DE LA "DRYADE"

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

L'ÉCOLE DES MAITRESSES, par Pierre Corrard. Volupté, Sentimentalité, Gaieté.

Sujet : Joliette, une aimable et capiteuse petite personne, nous raconte son enfance, l'éducation bizarre et érotique qu'elle reçut, ses étranges débuts dans le monde, la façon peu banale dont elle se maria, et ses folles aventures. Elle nous apprend comment on devient a plus habile et la plus heureuse des maîtresses, et le moyen de lrattraper un époux qui s'envole.

Un volume in-16 double couronne : 3 fr. 50.

*
* *

PLAT DU JOUR est un roman qui sort de la banalité courante. Sous une forme légère, il s'y rencontre une réelle profondeur d'observation que décèlent çà et là de brèves réflexions philosophiques jetées comme par hasard dans le tohu-bohu d'un carnaval échevelé.

Tour à tour très osé, réaliste, sentimental, voluptueux et dramatique, ce livre où l'émotion va grandissant jusqu'à l'angoisse, séduira les femmes au moins autant que les hommes. Les uns y applaudiront sans réserve, les autres ne pourront garder rancune à l'auteur à cause de la passion dont déborde son œuvre.

Un volume in-18, couverture illustrée : 3 fr. 50.

de Boriana.



Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardière.



Imprimé par H. Davoust
20, rue du Dragon
Paris

Décembre

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

Le Numéro : 50 centimes

1re ANNEE Le Numéro : 50 centimes. N° 23. Décembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



Administration et Rédaction : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

La série de nos études antiques touche à sa fin. Nous croyons, en effet, avoir rempli le programme annoncé dans notre premier numéro. A continuer plus longtemps l'exploitation d'un thème, qui, sans doute, est du plus haut intérêt, mais ne saurait être traité indéfiniment, nous risquerions de manquer notre but et de lasser le lecteur. La rédaction se propose donc de finir la série antique avec l'année, et le présent numéro doit être considéré comme l'avant-dernier.

Nous mettrons à l'étude, dans le courant de l'année prochaine, une série nouvelle ayant pour objet le moyen-âge. Quand l'heure sera venue, nous nous ferons un plaisir et un devoir d'en aviser les lecteurs qui nous ont si fidèlement suivis depuis onze mois. Étant donné le succès de la série antique, nous ne doutons pas que nous n'en rencontrions un second avec le moyen-âge.

Nous informons nos lecteurs, auxquels il manquerait tel ou tel numéro, qu'il le recevront contre cinquante centimes. De plus, les personnes, qui désireraient faire relier leur année complète en deux volumes, n'auront qu'à nous expédier leurs numéros. Nous avons fait établir pour un prix modéré une reliure souple en peau pleine agrémentée, sur le plat, d'un fer spécial frappé à chaud et représentant la victoire de Samothrace, en tout point digne de la jolie collection que constituent les vingt-quatre numéros de La Dryade. Le prix de cette reliure est de 4 fr. 50 par volume, auquel, pour les abonnés de la province ou de l'étranger, il faut ajouter 1 franc de port.

Le Carillon illustré remplacera provisoirement La Dryade. Cette gracieuse publication illustrée par nos meilleurs artistes, paraîtra avec des caractères nouveaux et une rédaction choisie, à partir du numéro de janvier. Nos lecteurs y trouveront tout ce qui peut agréer à l'œil et à l'esprit. Le Carillon illustré tiendra les abonnés au courant des nouvelles publications dignes d'êtres distinguées.

(Voir page 352 les Annales de la *Dryade*).

L. BOREL.



SAÜL

I

« Mort au roi ! Mort au roi ! »
C'était dans Galgala ;
Samuel, le grand prêtre, avait rassemblé-là,
Pour le sacre du roi, le peuple israélite.
La Terre promise y déversa son élite.
Les vainqueurs de Naas et ceux du Philistin,
Les pilleurs de Jabès, les voleurs du butin,
Tous ceux qui, sans pitié pour l'enfant et la femme,
Avaient vengé leur dieu de quelque peuple infâme,
Les héros des chemins sombres, les noirs coureurs
Dont les deux poings semaient comme des laboureurs
Des semences de mort, se rendirent au sacre.

Ils étaient rouges tous de leur dernier massacre,
Ils avaient l'œil encor rempli de la clarté
Qui rayonne d'en haut et de la liberté,
Et, comme des lions que dompte la famine,

Comme l'esclave vieux qui lâchement chemine
Sous le bâton du maître, ils venaient à leur roi,
Eux qui, durant vingt ans, avaient bu sans effroi
Aux mamelles de feu de la liberté.

L'homme,
Fier et libre, parfois permet qu'il se consomme,
Dans son front invaincu, de ces démences-là !
Il renonce à sa vie, il marche à Galgala,
Il écrase du pied son cœur et son génie,
Rampe en pleurant, se change en esclave, renie,
Afin d'obéir mieux, son père et son passé.
On dirait d'un taureau que l'amour a lassé,
Et qui, n'en pouvant plus, s'étend sur sa litière,
Impassible, attendant comme honte dernière,
Qu'un vieillard vienne et lui pose un joug sur le cou
Ou l'étrangle pour rire à l'aide d'un licou !
« Mort au roi ! Mort au roi ! »

Samuel, le grand prêtre,
Se leva devant tous et parla. Pour paraître
Inspiré du Seigneur, il dit comme un devin
L'avenir nébuleux que l'homme scrute en vain,
Les prodiges du ciel, la puissance inconnue
Qui soulève le flot et tonne dans la nue.
Il proclama les droits de Dieu qui bat l'enfant
Parce que les aïeux firent ce qu'il défend ;
Puis, après un silence, il reprit de la sorte :

« Peuple, tu veux un roi ? Mais il faut qu'il en sorte
« Un tyran ! Quand un homme atteint les hauts sommets,
« Il ignore ses pleurs et ses nuits désormais !
« Ton roi t'enlèvera tes champs, tes fils, tes femmes ;
« Il prendra tes troupeaux, et si tu le diffames,
« Si tu ne lui souris, content, tu ne seras
« Qu'un pauvre fétu sans sève entre ses deux bras !

« Tes enfants deviendront tôt ou tard ses esclaves ;
« Tes demeures qu'emplit le jour et que tu laves,
« Chaque soir, pour dormir un sommeil moins impur,
« Se rempliront de lui de l'un à l'autre mur !
« La honte y tiendra lieu, dès lors, de maladie.
« Le roi fera tomber sur ta race engourdie
« Une grêle de maux et de vices. Ton dieu
« Se retirera lui-même de ton milieu !
« Oui, tu seras l'opprobre et le dégoût des hommes !
« Oh ! si nous préférions rester ce que nous sommes,
« Libres, fiers et grands, peuple, il sortirait de nous
« Des enfants qui feraient plier les deux genoux
« Aux faux dieux !... Songe encor que, sur ta propre
[couche,
« Le roi libidineux viendra poser sa bouche ;
« Car la femme est la proie et le roi le vainqueur !
« Le roi triturera, par passe-temps, ton cœur,
« Ton front, tes souvenirs, ta liberté ! Relève
« Ton visage, il est temps encor ! Prends ton glaive,
« Assassine Saül ! Dieu ne te verra point !
« A cette heure le roi n'est encore qu'un point ;
« Demain il deviendra soleil ! »

Hélas ! la foule
Hurla : « Nous aimons mieux qu'on nous frappe et nous
[foule ! »

II

« Mort au roi ! Mort au roi ! »
Soudain dans Galgala,
Un cri se fit entendre, et le ciel se voila !
Tous n'avaient pas courbé la tête. Sous leur tente,
Farouches, indomptés, crispés dans leur attente,
Les fils de Bélial avaient perçu les bruits.
Grands comme les géants, et beaux comme les fruits
Que les premiers printemps avaient donnés au monde,

Sains de chair et d'amour, parfaits parmi l'immonde,
Ils avaient résisté seuls aux pensers amers !
Seuls ils avaient connu le tourbillon des mers,
Seuls ils avaient dompté la nature en révolte,
Seuls ils avaient fléchi sans tomber ! Leur récolte
Superbement venue étalait au grand jour
Le prix des longs travaux et du loyal amour !
Ils marchaient le front haut et la tête superbe,
Leur orteil se posait plus largement dans l'herbe ;
Et leur poitrine avait plus d'air dans les poumons.
Ils pouvaient plus longtemps, sur le sommet des monts,
Chasser l'aigle et lutter contre le dieu des nues,
Ils supportaient sans peine, aguerris et chairs nues,
Les glaces de l'hiver et le chaud de l'été.
Doux et forts, ils portaient sur leur front indompté
Le formidable faix des libertés sereines.
Ils avaient écrasé dans leurs mains souveraines
Jusqu'à leurs propres fils, mûs par quelque effroi,
Ces dégradés avaient crié : Vive le roi !

Et lorsque les tribus tombèrent dans la cendre,
En priant et rampant, eux ne purent descendre,
Pour grands qu'ils se sentaient, dans l'asservissement,
Et poussèrent au ciel, hautement, largement,
Un formidable cri, — cri d'espoir, cri de haine,
Qui bondit de montagne en vallon, et de plaine,
En forêt, contre Dieu qui défaisait sa loi.
Et l'écho répétait : « Mort au roi ! Mort au roi ! »

Alexandre Chevalier.



SULAMA

(Suite et fin)

XXV

Phlégu et les siens étaient installés maintenant dans la cité lacustre de leurs nouveaux hôtes. Cette cité était semblable à celle où Sulama avait vu le jour. Bâtie au milieu d'un étang salé tributaire de la mer, elle était ombragée contre les ardeurs du soleil par des arbres au feuillage dru, et sa construction révélait, ainsi que les mœurs de ses habitants, une civilisation beaucoup plus avancée que celle des tribus de Rahou et de Phlégu.

La cité lacustre cultivait les terres aux alentours, chassait à l'aide d'arcs et de flèches, pêchait à l'aide d'hameçons en bois ou en corne. Un chef donnait des conseils plutôt que des ordres, et tous obéissaient, travaillant à certaines heures, se reposant à d'autres. Le soir, quand le pont, qui menait de la terre aux habitations, était retiré, ils se groupaient tous sur la plate-forme qui régnait autour de la cité, et chantaient des cantilènes ou s'entretenaient simplement à voix basse. Cette heure était souverainement mélancolique, et les habitants de la cité lacustre semblaient en goûter la douceur mêlée de tristesse.

Les familles de Phlégu avaient vite appris la langue de leurs hôtes. Plus riche que la leur, puisqu'elle devait exprimer des idées plus nom-

breuses, elle avait en même temps plus d'harmonie et de douceur.

Les habitations étaient aussi mieux aménagées, et les femmes, tandis que les pères et les fils travaillaient au loin, confectionnaient des ustensiles et tissaient, à l'aide de minces lanières de cuir, des hamacs destinés à recevoir les mousses et les herbes sèches des lits.



Conformément à un rite très simple, devant les familles rassemblées le chef de la cité lacustre unissait les jeunes hommes et les vierges, quand tel était leur désir, et les nouveaux époux se construisaient une habitation à côté de celle des leurs.

Deux événements marquèrent la cinquième révolution de la lune : la mort de Phlégu et l'accouchement de Sulama.

Phlégu s'éteignit un soir, à l'heure précise où le soleil descendait sous l'horizon. Il avait voulu qu'on le transportât sur la plate-forme de la cité, en face d'une clairière par où pouvaient lui venir les derniers rayons de l'astre. Il mourut heureux, sachant que les siens avaient trouvé enfin le bonheur parmi des hommes sans haine ni jalousie.

Sulama devint mère quelques jours après la mort de Phlégu. La douleur immense qu'elle avait ressentie à la disparition de celui qu'elle aimait à l'égal d'un père, fut tempérée par la joie de la maternité. Elle en aima davantage Nahor, qui lui avait fait connaître toutes les joies et aussi les douleurs de l'enfantement lesquelles peut-être attachent plus encore que ne fait le bonheur la femme à l'ensemenceur de son sein.

Dans la tribu aussi la joie succéda à la tristesse. D'ailleurs, en vertu d'idées que Nahor et Sulama comprenaient mieux que les leurs, les habitants de la cité lacustre ne semblaient pas redouter la disparition suprême par la mort. Ils croyaient que la séparation ne serait que passagère et qu'un jour, dans une vie plus tranquille et moins menacée de dangers, on se verrait à nouveau et on reprendrait la vie au point où le trépas l'avait coupée.

Nahor se serra plus étroitement contre Sulama. Il avait maintenant une double existence à défendre, et, malgré sa confiance dans les siens et ses hôtes, c'est avec une crainte invincible qu'il s'éloignait par instant de la cité.

XXVI

La tribu de Nora, ainsi appelée du nom de son chef, où avaient été recueillis Phlégu et les siens, était d'une civilisation relativement avancée. Non seulement elle faisait usage du sol, mais encore elle le savait préparer. En effet, durant les mois de grande chaleur, elle séchait de grandes quantités d'algues marines, qu'elle faisait brûler en tas, et dont elle arrosait les cendres avec de l'eau de mer. L'inflorescence saline qui se produisait lentement dans ce mélange, était recueillie dans des vases de terre et servait à la cuisine, durant la saison mauvaise.

La tribu lacustre se servait également du briquet et se soustrayait ainsi à la pénible surveillance du foyer familial. Grâce au ciseau de pierre emmanché de bois de cerf, à la hache, au marteau, au poinçon en os et en bois de chevreuil, elle fabriquait sans grand mal des écuelles de bois, des cuillers, des fourchettes, voire des ornements en ambre et des colliers de pierres colorées.

En présence de ce travail, Nahor sentit renaître en lui son goût pour les arts. Avec une constance, que n'ébranlèrent point ses premiers insuccès, il chercha à graver sur une plaque d'os, d'abord les formes linéaires d'un mammouth, puis les traits mêmes de Sulama. Durant de longues heures, entouré de sa jeune épouse et de son enfant, il s'appliquait à son ouvrage, passant et repassant par les mêmes lignes, cherchant à donner de la vie à son image. Tandis que les membres des deux tribus, maintenant confondus, procé-

daient à la culture du froment, de l'épeautre, de l'orge, il cultivait son esprit et son imagination. A son travail artistique il joignait ses rêves de philosophe.

Vivant même d'une nouvelle vie dans l'enfant que lui avait donné Sulama, Nahor scruta avec plus d'obstination les mystères de la nature. Il cherchait maintenant une loi supérieure et une puissance souveraine, moins dans les manifestations grandioses ou redoutables des éléments, que dans le génie même de l'homme qui se révélait avec tant de calme et de poésie dans la culture intellectuelle de la tribu de Nora.

Sans doute, la mort semblait mettre un terme à toutes les existences; mais si les feuilles tombaient en automne, d'autres les remplaçaient au printemps; si les arbres eux-mêmes vieillissaient et mouraient, de leurs débris sortaient des arbres nouveaux qui les perpétuaient. Et il en allait de même des hommes, qui, naissant les uns des autres, propagaient la vie à travers la mort. Bien mieux, de vagues aspirations les transportaient au-delà de leurs jours mêlés de joies et de douleurs. Nahor, en particulier, sentait en lui quelque chose qui ne voulait pas disparaître. Non seulement il considérait son fils comme le double prolongement de son père et de sa mère, mais il souhaitait encore de survivre par quelque œuvre éclose dans son cerveau.

Quand les siens se livraient au repos, soit le jour, durant les ardeurs du plein midi, soit le soir, à l'heure où les yeux, moins distraits par le spec-

tacle de la nature, laissent plus libre jeu à la pensée, il s'entretenait avec Sulama, son unique amour. Oui, son unique amour ; car, s'il aimait son fils, son sentiment nouveau n'était en rien comparable à celui qu'il avait voué jadis et qu'il conservait à la fille de la tribu de Rahou. Il lui disait ses rêves, et ses paroles étaient si persuasives qu'elle finit par y croire. Tous deux maintenant tenaient pour vrais les récits des vieux sur les fantômes rôdant autour des pierres funéraires, sur les visions du soir, sur les rêves de la nuit. Leur besoin de croire à une survivance, très mal définie cependant, se fortifiait de leur sentiment profond pour le fils né de leurs baisers. Par les nuits calmes surtout, lorsque le ciel criblé d'étoiles était rempli de mystères et que de vagues harmonies murmuraient autour de la cité lacustre, leurs rêves se changeaient en une certitude inébranlable. Alors ils créaient l'au-delà !

La saison des pluies étant survenue, la tribu entière, durant une révolution de la lune, dut se tenir dans les habitations lacustres. C'était un long temps de repos qui se passait dans des causeries intimes. Parfois des caravanes de mammouths ou de chiens sauvages s'approchaient du lac, cherchant un gué par où attaquer leurs ennemis, puis se perdaient avec des hurlements de rage dans les forêts voisines. Parfois encore deux troupes hostiles se choquaient dans des combats furieux. De loin, la tribu suivait les péripéties de la lutte ; puis, lorsque les bêtes s'éloignaient dans une course désordonnée, des hommes de la tribu se

jetaient dans une barque pour gagner la rive et se saisir des corps pantelants abandonnés sur le champ de carnage.

Ce qui d'abord inspirait à la tribu la croyance aux puissances surnaturelles, c'était la tempête, qui, durant la saison des pluies, secouait la terre jusqu'aux entrailles. Les orages, au pays de la cité lacustre, offraient un spectacle terrifiant. De longues heures durant, parmi les ténèbres, le tonnerre hurlait, les éclairs déchiraient le ciel d'un bout de l'horizon à l'autre, la foudre frappait à coups redoublés les arbres centenaires, tandis que la grêle hachait le feuillage des arbres et les herbes de la plaine. Retirés dans leurs habitations, le plus souvent groupés dans la hutte centrale autour des vieux, les membres de la tribu adressaient aux puissances, qu'ils entendaient hurler dans l'orage, des prières et des vœux. Vainement ils cherchaient à s'expliquer leur fureur et ce besoin de détruire une œuvre à laquelle elles semblaient présider.



Nahor, qui, maintenant, était le plus hardi dans ses conceptions, au milieu d'une tribu plus cultivée que la sienne, disait qu'il était deux sortes de puissances supérieures, les unes voulant le bien de l'homme et l'harmonie des éléments, les autres, haineuses et jalouses, poursuivant le malheur des

vivants et le trouble de la nature. Mais, suivant lui, les puissances favorables finissaient toujours par l'emporter; c'était ainsi, d'ailleurs, que le soleil balayait les ténèbres et que, durant la nuit, la lune et à son défaut les étoiles versaient des rayons sur les hommes et les choses. Il y avait donc plus de bien que de mal, plus de joie que de tristesse.

Pour achever de convaincre la tribu il leur parlait de l'amour, de ce sentiment qui remplissait le cœur de l'homme, au point de n'y laisser aucun vide. Et, se rappelant tout ce qu'il avait ressenti et ce qu'il ressentait encore, soit dans sa poursuite de Sulama, soit dans leurs caresses, soit dans leurs rêves, il parlait avec tant de fougue et de conviction que les autres le croyaient. L'amour était si puissant que c'était par lui qu'il fallait, sans doute, expliquer la lutte entre les puissances supérieures. N'était-ce donc pas, à cause de Sulama, que la tribu de Phlégu et celle de Rahou s'étaient déclaré la guerre? N'était-ce pas l'amour qui faisait s'entretuer les animaux? Mais l'amour seul était créateur : de lui sortaient les hommes, les animaux, les plantes, et peut-être les étoiles dont la semence d'or étincelle au firmament.

ÉPILOGUE

Maintenant Nahor et Sulama étaient vieux. Leur amour, si longtemps fait de baisers et d'étreintes, s'était lentement changé en une douce cohabitation, en une sorte d'entente tacite, où

coïncidaient leurs souvenirs de jeunesse et la mélancolique attente de la séparation suprême.

Malgré l'amour dont les enveloppait leur descendance, malgré l'aide qu'elle leur portait en toute rencontre, la vie nomade qu'ils étaient forcés de reprendre parfois, pesait à leurs membres engourdis. Ils suivaient difficilement la marche de la tribu à travers les herbes hautes et les fourrés inextricables des bois. Leur seul bon moment était l'heure où le soleil descendait à l'horizon. S'asseyant alors sur les retranchements d'un camp improvisé, la face au soleil, ils ouvraient leurs yeux demi-éteints aux derniers rayons de l'Occident. Ils rêvaient. Ils se préparaient au calme final.

Derrière eux, leurs enfants et les enfants de leurs enfants vaquaient à la préparation du repas du soir et à la défense du campement. Les petits piaillaient dans la tiédeur adoucie du jour. Mais Nahor et Sulama n'entendaient que le murmure si lent, si endormant, de leurs pensées et de leurs rêves.

Et le dernier jour de Sulama arriva.

La tribu se trouvait, à grande distance de la cité lacustre, dans une clairière traversée par un ruisseau et bordée d'arbres géants. On y avait prolongé la halte parce que l'épouse de Nahor avait déclaré que sa fin était proche.

Les deux amants voulurent rester en tête à tête, la mort ayant sa pudeur comme l'amour.

— Quand je ne serai plus, dit Sulama, pré-

serve mon corps de tout contact étranger. Je veux être à toi seul dans la mort, comme je le fus durant la vie. Tes jours sont comptés, Nahor, et tu me suivras de près. Il faut bien qu'il en soit ainsi puisque nous ne pouvons vivre séparés.

La tête de Sulama tomba sur le lit de mousse où Nahor l'avait étendue.

— Sulama ! Sulama ! cria l'époux.

Sulama releva la tête. Un rayon très doux et très pâle illumina ses yeux.

— J'ai fait un rêve merveilleux. Nous étions tous les deux très jeunes; nous traversions une prairie parfumée de fleurs inconnues. Je n'étais pas femme encore, et tu me conduisais vers la tribu de Phlégu. Le jour avait une couleur étrange, et des souffles tièdes chuchotaient à mon oreille toutes les paroles d'amour que j'appris de toi.

Elle s'arrêta un instant; puis d'une voix plus faible :

— Ecoute, Nahor, écoute, quelqu'un m'appelle. Oh ! je ne veux pas te quitter. Serre-moi sur ta poitrine, serre-moi bien fort...

Nahor la prit dans ses bras. Elle venait d'expirer.

Sulama dormit son dernier sommeil dans la clairière.

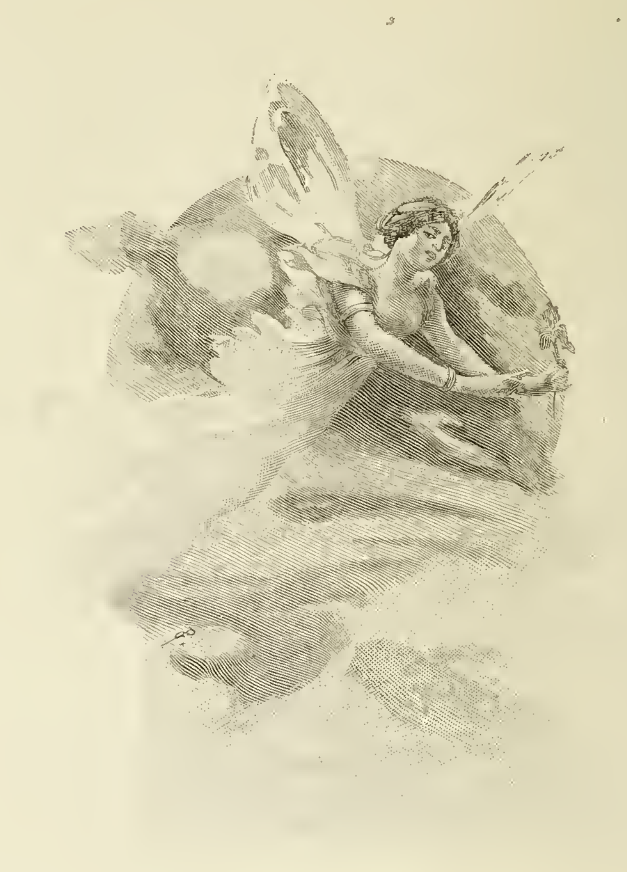
Nahor, ses enfants et ses petits-enfants plantèrent leur tente au même endroit. Ils étaient assez nombreux maintenant pour constituer une

tribu capable de se défendre et de subvenir à ses besoins. Les autres regagnèrent la cité lacustre.

A son tour, Nahor ferma les yeux au jour. Suivant ses ordres, les siens l'étendirent près de Sulama.

ALEXANDRE KELLER.





CHRIST ET PROMÉTHÉE

I

Dans un roc, brûlé par la braise d'Apollon, est incrustée une roche blanche et rose. Ce composé de marbre et de feldspath est une statue sculptée par la nature. C'est un Titan qu'a enfanté Rhéa.

Ce Titan est, avant Deucalion, le père des mortels, il a créé des êtres en émiettant un grain de la matière impérissable et vivante qui le composait. Il fit sortir de ses propres muscles des étincelles, et il dota ses enfants en leur enseignant l'usage du feu.

Bientôt ces Myrmidons furent mis en mouvement par

des passions, eurent une vie propre, et le pouvoir de créer eux-mêmes. Ils se rassemblaient en société, élevaient des villes, et ce furent des hommes. C'est de cette poussière que naquirent les peuples d'Athènes, de Rome, des deux Carthages, et la foule de l'univers tout entier, y compris les esclaves et les lépreux. Mais Jupiter, dit-on, jaloux de voir ces poussières se disputer une gloire réservée aux habitants de l'Olympe, punit la témérité de celui qui avait osé couvrir une argile éphémère d'un masque divin. Il lui arracha la liberté, ou pour mieux dire cette pseudo-liberté qui n'est qu'une des expressions du destin. Et l'époux de Junon accomplit l'œuvre du Fatum en croyant le braver.

C'est ainsi que la sécurité des dieux immortels fut assurée pour des siècles et des éternités.

Le Titan et ses complices sont retenus par de puissantes chaînes, et le passant les admire quand il les voit impassibles et fiers dominer les interminables plaines et défier les foudres angulaires. Quelquefois ces superbes héros frissonnent, grincent des dents, ricanent, blasphèment, tremblent, et pour être des volcans, terrifient nos âmes égoïstes, font fuir les oiseaux, épouvantent les mers, et rembrunissent les horizons. Il font craquer et fracassent les menottes, les cangues et les outils d'Héphaistos, qui les retiennent attachés, se débattent, transpirant, exhalant des tourbillons de vapeur et de fumée, et dans un dernier assaut formidable, désespéré, au culminant de leur paroxysme, nous font croire, avec un rugissement de triomphe, à leur délivrance.

Hélas ! ils retrouvent leur captivité, essoufflés, brisés par leurs efforts, anéantis ! Ils reprennent, semble-t-il, avec résignation leur tranquillité, apaisent avec une sorte de dédain leur colère, et cherchent à étouffer leurs désirs de vengeance, sans toutefois se donner pour vaincus.

Herculanum, Stabia, Pompéï sont les dignes témoins de ces exploits gigantesques. Pline l'Ancien, victime de sa curiosité, en face d'un spectacle aussi grandiose, sut le savourer.

Sur un roc d'un roux noir, couché sur le dos, les mains étendues, les jambes écartées et tendues, le Titan enchaîné, magnifique, respire avec bruit, gonflant ses veines bleues. L'oiseau de Tonans ouvre par dessus lui de grandes ailes, et après avoir jeté un coup d'œil à droite, à gauche, après avoir remué plusieurs fois sa tête plate, il se pose sur les flancs de Prométhée; là, il rentre son cou dans ses épaules fauves, regarde encore une fois au loin, et puis il enfonce ses longues serres profondément dans la chair du Titan, et lui déchire de son bec crochu les entrailles pour lui manger le foie. Des regards se croisent. Ensuite, le vautour lance un cri aigu qui perce l'espace. Se redresse, et s'éloigne lentement en décrivant de grands cercles. La poitrine de Prométhée est en lambeaux; mais lui demeure toujours plein de force, d'expression et de grandeur, et je me demande lequel de nous hésiterait un instant à dire que c'est un dieu.

II

Pâle et maigre, les yeux creux, les cheveux d'un blond clair, la voix faible, Christ, désolé, dans une robe blanche, s'en va, à pas cadencés et lents, le long de la route. Il s'arrête pour s'asseoir sur la margelle d'un puits. Comme dans tous les pays chauds, la nuit est fraîche. Il contemple Phœbé, et il voit derrière les voûtes transparentes des anges livides. Il aventure son imagination dans la république des visions, il poursuit un but, fuyant et mystérieux, il entend une musique incomprise, et, à travers la mort, il fait un rêve de vie pacifique, un rêve d'harmonie et de sérénité. Une lumière lui envahit

l'âme, en extase devant l'immensité, il délire, il se meurt, il est heureux, mais ses nerfs contractés se détendent et... il pleure.

Une femme s'approche de lui, pose un baiser sur ses pieds, lui soulève la tête, lui sourit et lui dit : « Bonsoir, fils de Joseph, aux yeux bleus comme la turquoise, miroir de douleur et de tendresse. Je t'ai attendu hier jusqu'à l'aube, et je n'ai aperçu ni toi, ni ton ombre, et je n'ai pas trouvé la marque de tes pas. » Les paupières baissées semblaient l'interroger sur les causes de son absence. Elle le couvre de fleurs, de branches d'olivier, de feuilles de cyprès, de térébinthes ; lui, se lève. Il lui embrasse les tempes violacées, et tous les deux s'éloignent mélancoliquement, s'enfoncent dans les ténèbres de la forêt. Marie-Madeleine était éprise de Christ. Etait-il beau ? S'il l'était, pourquoi alors toutes les sympathies se détournent-elles de lui ? — Cependant, tant de lèvres blêmes recherchent les siennes. — Oui, il est certain, les âmes fatiguées sont faites pour s'entendre. Toutes les passions sont détruites, et la faiblesse se manifeste en un amour universel, palpitant dans un cœur incapable de haïr.

Voilà ! le Messie, le cœur humide de pitié, enseignant le malheur ! Voilà, le Rédempteur montant le calvaire, et se faisant une gloire des injures qu'il reçoit. La face jaune comme la cire, le front saignant, les prunelles éteintes, les membres tremblants, courbé sous cette croix qui lui paraît lourde, entouré par le peuple et escorté par les légionnaires romains. Toute cette foule mobile qui l'invective, est indignée de son indifférence ; on dirait un mouton que l'on va égorger. Voudrait-il paraître moins humble ? le pourrait-il ? Il est le fils de Dieu, il l'est subjectivement, mais non objectivement.

Si, dans les souffrances, il n'a pas la force de se révolter, c'est que la faiblesse épargne la souffrance.

Le voilà sur le Golgotha, crucifié entre deux voleurs.

On le voit de loin.

Il est mort.

Marchands, soldats, mercenaires, prêtres, lévites, pasteurs, habitants de Nazareth, de Bethléem, et du pays de David et de Salomon, fidèles de Moïse, Israélites et Samaritains s'en retournent chez eux sans enthousiasme, ayant assisté à un spectacle froid. Sur la montagne quelques femmes sanglotent encore sous le corps inanimé et crispé du « fils de l'homme ». Le menton dans la poitrine, couronné d'épines, le « Roi de Judée » attire les corbeaux qui arrivent criards en un vol noir.

III

L'enfant de Latone descend nonchalamment les gradins du ciel. Le crépuscule dissout ses couleurs resplendissantes, parmi lesquelles dominent le rouge, le rose, l'orange, le jaune et le mauve. De ses nuances grasses et mielleuses, il dore le casque des collines, sentinelles de la belle Isis. Des nuages laiteux, cheminant dans le vague, prennent des formes bizarres, s'allongent, s'étirent, pareils à des fantômes voluptueux. Leurs bords sont carminés ; on dirait des monceaux d'ouate entourés d'un collier de corail.

Le jour s'enfuit.

La nuit arrive victorieuse avec son armée d'étoiles et poursuit le soleil qui plonge dans les flots pour laver ses blessures. Saturne est égratigné au talon, c'est-à-dire à l'endroit où il touche la terre. L'horizon paraît être une pourpre ensanglantée ; elle déteint.

Le jour n'est plus.

Et pendant que la chauve-souris cendrée sort de quelque arbre creux, et, comme si elle était ivre, voltige en tous sens, pendant que le hibou hideux fixe ses grands yeux abrutis dans le vide et qu'il donne l'alarme de sinistres présages, pendant que le perce-bois et le grillon

attristent l'air de leurs monotones plaintes, Marie-Madeleine regarde le cadavre de son bien-aimé, et en le regardant elle voit le mensonge.

Le lendemain matin Barabba, saluant l'univers, admirant Prométhée, se promenait sur la montagne et respirait l'air à pleine poitrine. La nature était gaie. Les ruisseaux murmuraient accompagnés par les oiseaux virtuoses. Les fleurs présentaient aux yeux du passant des couleurs violentes.

Tout avait pris un aspect de grandeur. Quelle joie, et quelle surabondance de vie palpitaient dans ce monde ensoleillé, radieux?

Quelle était cette fête?

C'était le vrai qui triomphait. Le vrai objectif, le beau, la force brutale.

MYCALE.





VIRGILE

*Pour finir la série antique, nous croyons de notre devoir de remettre sous les yeux de nos lecteurs les traits caractéristiques de l'amour de Didon et d'Enée, de la reine de Carthage surtout. Le quatrième livre de l'*Enéide *est, en effet, le chef-d'œuvre du genre. Sans doute, tout le monde a lu ce livre merveilleux où se révèle avec le plus d'ampleur le génie mélancolique du Cygne de Mantoue; mais il était bon de le relire, du point de vue surtout où nous nous sommes placés dans* La Dryade *pour étudier l'antiquité gréco-latine.*

*On a dit souvent que Virgile était exclusivement un caractère doux et un poète des passions moyennes. Le quatrième livre de l'*Enéide *montre qu'il était capable de comprendre et d'exprimer l'amour violent et l'énergie du plus redoutable, en même temps que du plus consolant des sentiments.*

L. BOREL

DIDON

I

La malheureuse Didon ne cesse de brûler. Insensée, elle erre ça et là dans les rues de sa nouvelle ville. Telle une biche, surprise dans les forêts de Crète par un berger armé de flèches qui la poursuit, et qui l'a blessée de loin sans le savoir, fuit au travers des bois et porte partout le trait qui lui perce le flanc. Tantôt la Reine conduit Enée sur les remparts et lui fait remarquer les ouvrages presque achevés; tantôt elle lui étale toutes les richesses apportées de Tyr. Elle veut lui ouvrir son cœur et commence un discours, qu'aussitôt elle interrompt. Le soir elle l'invite à un repas semblable à celui de la veille.

Elle désire follement qu'il lui fasse encore le récit des malheurs de la guerre de Troie, et elle écoute avec avidité tout ce qu'il lui raconte. Lorsque le coucher de la lune et des étoiles invite au sommeil, et qu'Enée avec les Troyens s'est retiré, seule dans son appartement, elle se couche sur le lit où il a été assis : absent, elle l'entend, elle le voit. Quelquefois elle embrasse tendrement le jeune Ascagne, image de l'objet qui l'a séduite. Elle tâche enfin de tromper son coupable amour. Les tours commencées ne s'élèvent plus; la jeunesse ne s'exerce plus aux armes; les travaux ont cessé, soit au port, soit aux remparts. Tous les ouvrages sont suspendus, et ces machines énormes, qui touchent le ciel, demeure ntoisives sur les murailles.

II

L'aurore commençait à quitter le sein de l'Océan, et l'étoile du matin à se montrer, quand l'élite de la jeunesse de Carthage sortit des portes de la ville. Les cavaliers massyliens accoururent, avec la meute, les toiles, les épieux garnis d'un large fer, et les autres instruments de la chasse. Tandis que les Seigneurs phéniciens, à la porte du Palais, attendent que leur Reine sorte de son appartement, son superbe coursier, sur lequel brille un harnais d'or et une housse de pourpre. mord fièrement son frein qu'il couvre d'écume. Enfin elle paraît environnée d'une cour nombreuse. Son mantelet d'une étoffe de Tyr, est bordé d'une riche broderie. Un carquois doré flotte sur ses épaules. Ses cheveux tressés sont entrelacés de fils d'or, et une boule de pareil métal tient retroussée sa robe de pourpre. Les Seigneurs Phrygiens, et le jeune Ascagne, transporté de joie, forment son escorte. Enée, qui les efface tous par sa bonne mine, se joint a cette nombreuse troupe. Tel Apollon quitte la froide Lycie, et les rives du Xante, pour se rendre à Délos, lieu de sa naissance. Les peuples dansent à son arrivée; les Crétois, les Driopes, les Agathyrses, qui se peignent le corps, se rassemblent autour de ses autels. Le Dieu se promène sur la cime du mont Cyrithus, couronné d'une légère branche de laurier : ses longs cheveux bouclés sont noués d'un cordon d'or, et ses épaules sont chargées d'un bruyant carquois.

Le Prince troyen n'a ni moins de dignité, ni moins de grâces.

III

Alors le ciel commence à retentir d'un bruit affreux : suit un déluge de pluie et de grêle : les torrents roulent

à grands flots. Les Tyriens et les Troyens fuient de toutes parts, et la frayeur leur fait chercher des asiles. Didon et le Prince troyen se retirent dans la même grotte. Aussitôt la Terre et Junon donnent le signal. Les célestes feux éclairent leurs amours, et servent de flambeau à leur hymen, tandis que le sommet de la montagne retentit des hurlements des Nymphes. Jour funeste, qui fut le premier jour infortuné de la Reine et la première cause de son malheureux sort. Ni la bienséance, ni l'honneur ne la retient plus. Ce n'est plus un amour secret qu'elle se propose de cacher; c'est pour elle un hyménée, qui sert d'excuse à sa faiblesse.



IV

Déjà l'aurore, sortant du lit de Tithon, répandait sur la terre une lumière naissante, lorsque Didon aperçut de ses fenêtres la flotte d'Enée en mer, et le rivage désert, que les Troyens venaient d'abandonner. A cette vue, la fureur la saisit : elle frappe son beau sein de mille coups, et arrache ses blonds cheveux : « Grand Jupiter, « s'écrie-t-elle, le traître est parti ! Un étranger m'aura « donc ainsi outragée dans ma cour, et mes sujets ne « me vengeront pas? On ne prendra pas les armes et « on ne s'efforcera pas d'arrêter la flotte fugitive! « Tyriens, armez-vous, déployez les voiles, ramez avec « ardeur, allez brûler ses vaisseaux. Que dis-je? Où « suis-je ? Quelle fureur trouble mes esprits? Malheu« reuse Didon, tu sens maintenant toute la cruauté de « ton sort. Il fallait le prévoir lorsque tu reçus Enée « et que tu l'associas à ton empire. Voilà donc le prix « de ta main et de ta foi ; voilà cet homme pieux, qui « transporte, dit-on, les Dieux de sa patrie et qui « chargea sur ses épaules son père accablé du poids des « années. Le parjure ! Pourquoi l'ai-je laissé partir ? Il « m'échappe ! Que ne l'ai-je fait mettre en pièces et pré« cipiter dans les flots? Que n'ai-je fait massacrer tous « Troyens et égorger Ascagne même? Que n'ai-je de « ses membres déchirés fait à son père un festin barbare? « L'entreprise était périlleuse : mais résolue de mourir, « qu'avais-je à craindre? J'aurais brûlé toute la flotte « troyenne? J'aurais immolé le père et le fils : tous « auraient péri et moi-même après eux. »

V

Ainsi parle Didon dans sa fureur. Son âme troublée roule en même temps mille projets : elle cherche le moyen le plus prompt de se délivrer d'une vie odieuse.

Elle appelle Barcé, nourrice de Sichée, son époux : car la sienne avait été depuis longtemps inhumée dans sa patrie. « Barcé, lui dit-elle, fait venir ici Anne ma sœur ; « mais dis-lui qu'elle aille auparavant et sans différer, se « laver dans une eau pure ; qu'elle vienne ensuite avec « les victimes que la prêtresse a ordonnées, et avec tout « ce qui est nécessaire pour les expiations. Toi, Barcé, « ne manque pas de te trouver aussi au sacrifice que je « vais faire au Dieu des Enfers, et aie soin de ceindre « ta tête d'nne bandelette sacrée. Je veux finir toutes « mes inquiétudes, en mettant moi-même le feu au « bûcher qui doit consumer tout ce qui me reste du chef « des Troyens. » La vieille Barcé se hâta d'exécuter ses ordres.

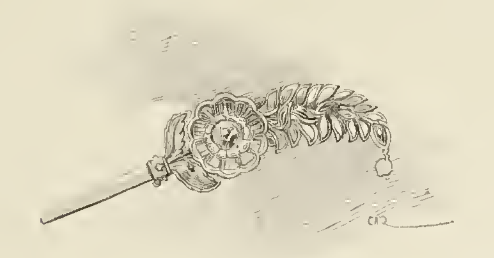
Cependant la Reine, effrayée de l'horrible dessein qu'elle a conçu, le visage pâle, les yeux rouges et égarés, les joues tremblantes et livides, marche brusquement vers l'endroit le plus reculé de son palais. Furieuse, elle monte sur le bûcher, et tire du fourreau l'épée de son amant, présent destiné pour d'autres usages. A la vue de cette épée, des habits du prince, et du lit conjugal, elle réfléchit un moment et suspend ses pleurs. Puis elle se jette sur le lit et telles furent ses dernières paroles : « Chers gages d'un tendre amour, tant que le « ciel l'a permis, recevez mon âme et délivrez-moi de « mes peines. J'ai vécu, j'ai rempli ma carrière au gré « du sort, et mon om‘‛re descendra aux Enfers avec « quelque gloire. J'ai bâti une superbe ville ; j'ai vu ses « murs s'élever ; j'ai vengé la mort de mon époux ; j'ai « puni son assassin. Heureuse, hélas, trop heureuse, si « la flotte troyenne n'eût jamais approché ces bords ! » Ensuite, collant son visage sur le lit elle s'écrie : « Faut-il mourir sans être vengée ? Oui, mourons, c'est « ainsi qu'il me faut descendre chez les morts. Que le « cruel voie du haut de sa poupe la flamme qui va me

« consumer : qu'il en repaisse ses yeux barbares, et
« emporte avec lui ce funeste présage. »

A ces mots, ses femmes la virent tomber ; elle virent l'épée teinte de sang entre ses mains mourantes.

VIRGILE





SONNET CHINOIS

Le dieu Confucius pâle, immobile et fixe,
Dans une robe en soie aux bleus reflets d'onyx,
Parle mystérieux dans la chinoise pnyx ;
Sa parole est traînante et son style est prolixe.

Il évoque la mort et les antres du Styx,
Les vieux et noirs corbeaux transformés en phénix,
Restant toujours debout, jaune, immobile et fixe.

La foule est tout autour en extase et en fête.
Le vent pose en fuyant un baiser sur les fleurs,
Qui tombent sur la queue et le front du prophète,
Secouant leur corolle aux troublantes couleurs.

C'est le pays du rêve et des calmes bonheurs.
Et qu'importe si là, sur cet arc de la terre,
La lune a la jaunisse et le soleil l'ictère.

A.-C. MIRONESCO.

ANNALES DE *LA DRYADE*

LE CARILLON ILLUSTRÉ. — Cette publication qui a huit années d'existence et auquel un public d'élite a été fidèle sans fatigue, tient à honneur, non seulement de se tenir à la hauteur qu'on sait, mais encore de se modifier suivant les désirs de ses abonnés.

Le *Carillon illustré* restera mensuel. Ses douze numéros formeront au bout de l'année un volume unique, incomparable. Rédaction, illustration, papier, caractères seront soumis par la direction à la critique la plus sévère.

Le *Carillon illustré*, outre ses articles originaux, tiendra le lecteur au courant de tout ce que la littérature et les arts produiront de vraiment digne d'être retenu.

L'abonnement au *Carillon illustré* est de 2 fr. 50 pour la France, l'Algérie et la Tunisie et de 3 francs pour tous les autres pays.

De Boriana.



Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardière.



Décembre 1903

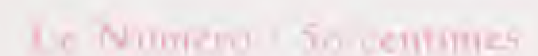
LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

MENSUELLE



Librairie L. BOREL
Quai Malaquais
PARIS



1re ANNÉE — Le Numéro : 50 centimes. — N° 24. Décembre 1903.

LA DRYADE

REVUE ANTIQUE

BI-MENSUELLE



ADMINISTRATION ET RÉDACTION : Librairie L. BOREL
PARIS, 21, Quai Malaquais, 21, PARIS

ABONNEMENTS :
Pour la France, 10 fr.
Union postale, 12 fr. 50

A M. Paul GINISTY,
A l'artiste impeccable.
A. K.

LE TROUBADOUR

Comédie en un acte et en vers

PAR

ALEXANDRE KELLER

PERSONNAGES :

LE TROUBADOUR, 27 ans.
ALICE, 16 ans.
LE CHATELAIN, 60 ans.
LA CHATELAINE, 50 ans



LE TROUBADOUR

La scène est sur la terrasse d'un château seigneurial. Des bois au fond, le soleil se lève à l'horizon.

SCÈNE I

LE TROUBADOUR

Au moment où se lève le rideau, le Troubadour est accoudé sur le rebord du balcon, psalmodiant une romance.

LE TROUBADOUR

Voici la fin de l'hiver ;
Le vent tiédit. La soirée
Reprend sa teinte moirée
Et la prairie un ton vert !

Déjà l'oiseau du beau temps
Se pose aux branches de l'arbre,
Et sur les Vénus de marbre
Neigent les fleurs du printemps !

Adieu ton regard béni,
Adieu le bal et la chasse ;
C'est le soleil qui me chasse ;
Demain tout sera fini !

Las ! sous peu je serai mort
Pour le cœur qui tôt oublie !
Puisse pour toi ma folie
N'être pas un lourd remord !

Cependant si tu relis
Les sonnets de ce bohème,
Tes pleurs feront un poème
Au fond de tes yeux pâlis !

(*Alice entre par la droite et vient à pas lents vers le Troubadour.*)



SCÈNE II

LE TROUBADOUR, ALICE

ALICE

Vous pleurez ?

LE TROUBADOUR, *interloqué.*

Vous ? ici ?

ALICE

Vous pleurez ?

LE TROUBADOUR

Non, je chante !

(*Un silence.*)

ALICE

Je vous chagrine ? Au fait, je suis une méchante :
Il est très naturel que vous pleuriez... aussi...

LE TROUBADOUR

Aussi ?.....

ALICE

Moi, je pleurais.

LE TROUBADOUR

Vous ?

ALICE

Oui, moi..... Tous..... Ici,
Depuis que le départ est sûr, on se lamente.
Car l'hiver fut pour nous une saison charmante,
Et le soleil, parmi les frissons du printemps,
N'aura pour le château que des feux attristants.

LE TROUBADOUR, *sur un ton de reproche.*

Enfant !

ALICE

Mais, j'ai seize ans, en vérité !

LE TROUBADOUR

Va, reste
Longtemps encore, un ange aux grands yeux, au doux
[geste,
A l'âme pure, un ange où nul désir charnel
Ne fasse s'attrister les yeux de l'Eternel !
C'est un miroir divin, c'est une sainte chose
Que l'œil de l'enfant sous la paupière déclose !
Mais, hélas ! il suffit d'un nuage, d'un seul,
Pour y mettre à jamais des teintes de linceul !

ALICE, *riant.*

C'est une prophétie, enfin, que vous me faites !

LE TROUBADOUR

Enfant, les troubadours sont aussi des prophètes !

ALICE

Eh bien ?

LE TROUBADOUR

Eh bien, ton front est sans rides encor,
Et quand, le soir, sous bois pleurent les sons du cor,
Nul regret, n'est-ce pas ? ne se mêle à ton rêve,
Si ce n'est le regret que la soirée est brève,
Et que pour être sainte il faut prier longtemps !
Or — écoute-moi bien — quand de nouveaux printemps!
Auront mis plus de lis et de sang sur ta joue ;
Quand tu ne sauras plus les heures où l'on joue ;
Quand enfin tu seras femme, ô mignonne enfant
Rappelle-toi qu'il est des regrets qu'on défend!



ALICE

On regrette d'avoir aimé ?

LB TROUBADOUR

Quelle demande !

ALICE

On aime ses parents : on nous le recommande ;
On aime ses amis : on nous l'ordonne encor ;
On doit aimer tous ceux que nous ravit la
[mort.....
Ne dois-je pas, beau sire, aimer celui qui passe?

LE TROUBADOUR, *avec énergie.*

Vous ne le devez pas !

(*Un silence.*)

Le temps au bec rapace
Est l'échenilleur sûr de ces amours d'enfant.
En ai-je vu mourir, sous leur air triomphant,
De ces jeunes amours sans fard et sans mensonge !
En ai-je vu mourir ! Et, pourtant, quand j'y songe,
Ils avaient ce qu'il faut pour résister au temps :
Douceur, âge pareil, le ciel bleu, le printemps,
L'avenir..... mais, hélas ! c'étaient des amours d'hommes !
Villes et châteaux sont de vivantes Sodomes
Où se perdent les cœurs, où se perd la raison !
Oh ! gardez, s'il se peut, pour unique horizon
Ces monts pour les regards, votre mère pour l'âme !

(*Alice s'assoit, triste.*)

Alice, n'allez pas croire que je vous blâme :
J'ai trop souffert aussi pour ne pas compatir !
A me regarder bien, suis-je pas un martyr ?

ALICE

Quelque déception.....

LE TROUBADOUR

Qui n'en a pas ? La vie,
Pour nous empêcher tous de nous porter envie,
Largement distribue et les maux et les deuils.
Le malheur et l'ennui sont assis sur nos seuils ;
Eux seuls, n'est-ce pas, nous veillent avec constance ?
Et nous ne pouvons faire un pas dans l'existence
Sans que le pied écrase un lambeau de nos cœurs !

ALICE *se lève.*

Laissez donc ces pensers ou tristes ou moqueurs ;
L'heure où nous nous quittons; l'heure que je redoute,
Noble sire, est pénible..... aux châtelains sans doute ;
Et l'aurore, demain, n'aura pas les rayons
Que célèbrent vos vers et que tant nous aimions.

Mais encor, dites-moi, vous qui savez les choses
Et comprenez aussi les oiseaux et les roses,
Dites-moi, sur l'honneur, s'il est bon qu'un amour
Nous effleure de l'aile et nous caresse un jour?.....
Si c'était mal..... bien mal..... mais ce n'est pas pos-
[sible !
Est-ce que Dieu prendrait un cœur d'enfant pour cible,
Pour un jouet sans prix ?..... Répondez..... je le veux !

LE TROUBADOUR

Un rayon de soleil baise vos blonds cheveux;
Restez, mignonne enfant, restez ce que vous êtes !

Quand passe sur la route un concert de musettes,
Vous pouvez soulever, superbe et triomphant,
Votre regard plus pur que celui de l'enfant !.....
Aimer?.....

ALICE

C'est donc bien mal d'aimer?

LE TROUBADOUR

Aimer?..... Ecoute,
Puisses-tu ne jamais savoir tout ce que coûte
Au cœur humain, un court, un seul rêve d'amour !

(*On entend au loin le son d'une trompe.*)



ALICE

Qu'est ceci ?

LE TROUBADOUR

Le signal qui sonne le retour
Du vainqueur du tournoi, de celui qui vous aime.

ALICE

Moi, sire ?

LE TROUBADOUR

L'aimez-vous, Alice ?

ALICE

Quel blasphème !



LE TROUBADOUR

C'est un vaillant baron qui frappe durement !

ALICE

Seigneur, vous l'ignorez.

LE TROUBADOUR

Je le sais.

ALICE

Oui, vraiment ?
N'étiez-vous pas absent, le jour du tournoi ?

LE TROUBABOUR

Certe,
Absent du château, mais — et ça vous déconcerte —
Mais très près du combat,... oui, je l'avoue, au soir,...
La veille..... c'est bien vrai, je ne vins pas m'asseoir
Aux pieds des châtelains pour chanter ma romance.....
Je partis.....

(*Alice fait un signe d'étonnement.*)

Incrédule !..... Allons, je recommence :
Le vainqueur était grand.....

ALICE

Comme vous !

LE TROUBADOUR

Comme moi !.....
Était-ce la fatigue ou bien encor l'émoi,
Mais, en vous approchant, il trembla !

ALICE

Que m'importe !

LE TROUBADOUR

En direz-vous autant, lorsque par cette porte,
Tout à l'heure, vos yeux, bleus comme les flots bleus,
Verront sur son coursier ce héros fabuleux ?

(*On entend un nouveau son de trompe.*)

ALICE

Cessez de blasphémer !

LE TROUBADOUR

Il trembla ! Vos doigts frêles,
Plus blancs que ne le sont les blanches tourterelles,
Couronnèrent son front masqué

ALICE

Masqué..... c'est vrai !

LE TROUBADOUR

Un jour, je le dirai...
Peut être..... Alice, Alice, il vous aime.....

ALICE, *triste.*

Mensonge !
Et, d'ailleurs, l'aimerais-je ?

LE TROUBADOUR

Au fait, enfant, j'y songe :
Vous ne pouvez aimer ce vaillant inconnu.....

ALICE

Je le jure !

LE TROUBADOUR

Oui, jurez que sur votre front nu
Jamais un baiser d'homme, un seul.....

(*Un son de trompe.*)

Soyez bénie !

(*Il va au fond, s'arrête un moment.*)

Et vous protège Dieu !

(*Il sort en hâte.*)

SCÈNE III

ALICE

(*Alice s'avance au bord de la terrasse et regarde, pensive.*)

ALICE

Donc ma vie est finie !
Puisque d'autres plaisirs t'invitent, va, mon cœur,
Mon pauvre cœur n'aura que le tien pour vainqueur !
Oh ! pourquoi n'as-tu pas compris combien je t'aime ?
Tu n'aurais pas jeté tant de fois l'anathème,
Dans tes chansons du soir, à tous les cœurs aimants !
Quand tu nous dis n'avoir jamais aimé, tu mens ;
Oui, tu mens, n'est-ce pas ? et dans ta tête brune
Passent mes cheveux blonds comme un rayon de lune !
Je ne suis pas savante autant que toi, c'est vrai,
Et je chante moins bien la douleur ! Mais j'irai,
Sur un mot de ta bouche, au fond des forêts sombres,
Dans les donjons vieillis où, vers la nuit, les ombres
Promènent leurs chagrins et leurs rêves passés,
Et j'interrogerai les nobles trépassés,
Que tu chantes, beau sire, et que seule j'ignore !.....
Que n'es-tu quelque duc bien noble, ou bien encore,
Le vainqueur du tournoi que décora ma main !
Nous serions à l'autel unis avant demain !
Puisses-tu ne jamais rencontrer sur ta route
La femme ou le chagrin mortel qui font qu'on doute !
Puisses-tu n'oublier ni ce château hautain
Que le soleil d'hiver baise chaque matin ;

Ni le parc centenaire où, tant de soirs, mon âme
En chantant ouvrit l'aile à tes accents de flamme;
Ni la chapelle sainte où l'on prie en aimant,
Ni moi surtout, ni moi qui t'aime follement.

(Entrent le châtelain et la châtelaine.)

SCÈNE IV

ALICE, LA CHATELAINE, LE CHATELAIN

(Alice se retourne confuse.)



LE CHATELAIN, *à Alice.*

A cette heure dehors ?

ALICE

La matinée est belle.....

LE CHATELAIN

Et le vainqueur est près.....

ALICE

Le vainqueur ?

LE CHATELAIN

Oui, rebelle.

Le vainqueur du tournoi, celui qui va venir,
Le héros qu'il vous faut aimer à l'avenir !

ALICE

Qu'il faut aimer ?

LE CHATELAIN

Sans doute !

ALICE

Et comment l'aimerais-je ?.....

LE CHATELAIN, *riant.*

Laissez-moi rire un peu ! L'amour est le chorège
Qui mène en se gaussant la danse de nos cœurs !
Le drille joyeux n'a que sourires moqueurs
Pour tous ces cœurs naïfs, toutes ces blanches âmes
Qui...

LA CHATELAINE, *interrompant.*

Laissez-la rêver !

LE CHATELAIN, *à la châtelaine.*

Quand nous vous épousâmes,
Le rêve, par ma foi, céda vite au baiser !
Le regretteriez-vous, Madame ?..... Il faut laisser,
Je l'avoue, au cœur jeune, un ou deux jours de trêve ;
Il faut bien que le cœur, au printemps, chante et rêve,
Il faut enfin que tous nous soyons fous un peu,
C'est dans l'ordre, ma fille, et cela plaît à Dieu !
Mais il arrive un temps où l'estomac réclame
Contre les vains parfums où veut s'attarder l'âme.
Ne vous rappelez-vous les vers du troubadour ?
Il chantait savamment et..... chastement l'amour.

ALICE

Je m'en souviens, mon père !

LE CHATELAIN

En vérité, ma fille !
Aimeriez-vous un peu l'amour et la famille ?
J'en féliciterais le brave confesseur.

(*Mouvement de la mère.*)

Ce n'est pas que j'en parle avec un ton gausseur !

(*A sa fille.*)

J'en féliciterais le prêtre charitable
Qui se souvient qu'on a l'estomac pour la table,
La tête pour le rêve et le cœur pour l'amour !

(*Un silence.*)

Aimes-tu, par hasard, ce pauvre troubadour
Qui va chantant sans but sa chanson monotone,
Et qui, pour se vêtir, attend les vents d'automne ?

LA CHATELAINE, *au châtelain.*

Or, quel démon vous pousse à troubler son cerveau ?....

LE CHATELAIN, *à la châtelaine.*

Et quel démon vous pousse à ce refrain nouveau,
Finissant tristement une aimable romance ?

(*A sa fille.*)

Parle, ma fille, va !

(*Un silence.*)

Mais c'est de la démence !
Adorer un poète !

(*En riant.*)

Un vagabond !..... Qui sait ?
C'est au piège inconnu, c'est au nouveau lacet
Que se prend une fille ainsi que l'oiseau !.,... Certe,
Alice, belle enfant, cela me déconcerte !
Si j'avais été fille, à l'âge où l'on combat,
Sur mon honneur, j'aurais combattu le combat,
Le vrai, le seul, avec un cavalier de taille
Que n'aurait rebuté ni marche, ni bataille !
Un poète ! !.....

LA CHATELAINE

Son cœur n'a pas encore parlé !

LE CHATELAIN

A seize ans!

LA CHATELAINE

A seize ans, plus blonde que le blé,
— Y songez-vous parfois, Seigneur? — mon cœur [novice
Ignorait le baiser et se cachait du vice.
Vous me considériez de très loin, très peureux,
Et preniez, pour me voir, toujours le chemin creux.....
L'air timide, Seigneur, vous seyait à merveille;
Il me seyait bien mieux encore.....

LE CHATELAIN, *riant.*

Sous la treille,
Dont votre main, certain soir, me tendit la clé...

(*La châtelaine le tire par le bras et met un doigt sur sa bouche.*)

LE CHATELAIN, *prenant doucement l'oreille à sa fille.*

Le lobe de l'oreille est gentiment ourlé
Et bien fait pour entendre.... Une joue un peu rose.....
Laisse courir au vent ton troubadour morose;
Ce qu'il faut à ma fille — et tu m'approuveras —
C'est un beau chevalier, solide des deux bras,
Portant le heaume ferme et le haubert à l'aise!
Hache d'armes, écu, poignard, (ne t'en déplaise)!
Épée et lance, il faut, par Dieu! que ton seigneur
Connaisse tout et soit parmi nous le meilleur!
Le vainqueur du tournoi, que tu vis hier, l'homme
Que je ne connais pas, mais que j'estime en somme,
Aime-le, belle fille; il coule dans son cœur
Du sang du doux pays de France! Un vent moqueur
A troublé, par ma foi, ma demeure hautaine!
Qu'on en rie en Rouergue et jusqu'en Aquitaine!
Mais crois-moi, nul chanteur, nul gueux, dorénavant...

(*On entend le son de la trompe.*)

Mais voici ton seigneur ! Ce n'est pas un savant,
Dieu merci ! c'est un beau cavalier, frappant ferme,
Qui jamais, pour dormir tranquille, ne s'enferme,
Un homme, qui, ma foi, s'il tient de mes aïeux,
T'empêchera souvent d'avoir le cœur pieux !

(*Entre le troubadour masqué.*)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE TROUBADOUR, *masqué.*

LE TROUBADOUR

Salut ! Salut d'abord aux belles châtelaines,
Oui, plus belles vraiment que les fleurs de ces plaines !
Salut au châtelain dont le cœur invaincu
N'a pas, parmi cinquante ans, un jour mal vécu !
Salut au château-fort dont les crénaux de pierre
Laissent passer le jour dans le fouillis du lierre !

(*Il baise la main des châtelaines.*)

LE CHATELAIN

Soyez le bienvenu, baron ! Courez, allez,
Parcourez mes vingt parcs ; les chevaux sont sellés !
Pourtant n'oubliez pas, vous dont le bras solide
N'est pas fait pour tracer les figures d'Euclide,
Qu'il est ici, voyez baron, un cœur d'enfant
Qui veut être conquis d'abord, mais s'en défend !
C'est la loi du tournoi : c'est celle qui couronne
Qui devient ou princesse, ou comtesse ou baronne !

LE TROUBADOUR, *s'inclinant.*

En effet, c'est la loi des bons et des meilleurs ;
Je me rappellerai le précepte, d'ailleurs :
Je le jure sur l'âme et le prouverai certe !

LE CHATELAIN

Baron, l'aube est levée et la route déserte....

(*A la châtelaine.*)

Madame se souvient de ce passé béni
Où nous avons tressé tous deux le même nid :
Ne soyons pas jaloux maintenant des plus jeunes !
Et, sans loucher, jeûnons avec gaieté les jeûnes
Que m'imposent, hélas ! les repas du passé !

ALICE

Mon père.....

LE CHATELAIN

Vous, baron, le vainqueur non lassé,
Rappelez-vous la tâche !.....

LA CHATELAINE

Il n'est pas nécessaire.....

LE CHATELAIN

Châtelaine, venez !

(*En sortant.*)

Je vais être sincère.....

SCÈNE VI

ALICE. LE TROUBADOUR, *masqué.*

LE TROUBADOUR

Vous êtes pâle ainsi qu'une aube sans soleil....
N'aviez-vous pas, enfant, un visage vermeil,
Lorsqu'après le tournoi, de votre main divine
Vous tendiez le laurier au vainqueur ?

(*Un silence.*)

Je devine :
Pour la première fois vous couronniez celui.....
Celui..... que votre cœur.....



ALICE

Je ne peux aujourd'hui,
Noble baron, répondre.....

LE TROUBADOUR

Et pourtant, belle fille,
Ne dois-je pas ce soir, louant votre famille,
Chanter en même temps l'épouse de demain ?

ALICE, *après un effort.*

Je n'ai plus à donner ni mon cœur, ni ma main !

LE TROUBADOUR, *triste.*

Ni son cœur, ni sa main !

ALICE

Laissez-moi ma pensée,
Qui pèse fort déjà sur ma tête lassée ;
Je l'aime, monseigneur, et je veux en mourir !

LE TROUBADOUR

Folie !

ALICE

Oui, la raison se refuse à souffrir,
Mais le cœur ne sait pas ce que l'esprit redoute !

LE TROUBADOUR

Laissez passer les jours et les nuits, et, sans doute,
Vous oublierez, ô belle, un amour enfantin,
Aussi frais, aussi bref que la brise au matin !
L'amour des premiers ans est de courte durée :
C'est la fleur dont un jour la fille s'est parée
Et que le jour d'après fane cruellement !

ALICE

Vous aimez, baron ?

LE TROUBADOUR

Oui !

ALICE

Vous doutez, en aimant ?

LE TROUBADOUR

Je parle des amours qu'un coup de vent emporte !

ALICE

Baron, le mien n'est pas de ceux là !

LE TROUBADOUR

Votre porte,
O gente demoiselle, est-elle close assez
Pour ne pas que la fleur blanche que vous baisez
S'échappe un beau matin de votre chambre ouverte ?

ALICE

Oui, baron.

LE TROUBADOUR

(*Il lui prend la main et la mène au bord de la terrasse.*)

Regardez, enfant, la plaine est verte :
C'est le printemps ! L'aurore a de lentes tiédeurs,
Et dans le ciel si bleu de célestes cardeurs
Sèment de ci de là de doux flocons de laine !
Qui dirait, qui dirait, ô belle châtelaine,
Que l'été n'est pas loin, que l'hiver nous attend !

ALICE

Et le printemps succède à l'hiver mécontent.....

LE TROUBADOUR

Mais rapportera-t-il les mêmes fleurs ? Notre âme
Change aussi d'un printemps à l'autre. C'est un drame,
Un drame entremêlé d'épisodes divers
Que l'existence triste où règnent les hivers !

ALICE

Oui, tout change ici-bas, sauf l'amour véritable !

LE TROUBADOUR

Malheur au cœur aimant, malheur à qui s'attable,
Avant l'heure, au banquet que Dieu sert aux époux !

ALICE, *tristement.*

Dieu semble me punir, en effet, baron !

LE TROUBADOUR

Vous ?

ALICE

Quand le soir, je m'endors, de bien tristes pensées
Entr'ouvrent en pleurant mes paupières lassées !
Et pourtant dans mon cœur règne un doux souvenir,
Si doux qu'avec mes jours seuls il pourra finir !

LE TROUBADOUR

Quelque beau chevalier ?.....

ALICE

Non !

LE TROUBADOUR

Mais ?.....

ALICE

Celui que j'aime
N'est grand, ni beau, ni fort, ni prompt au stratagème,
C'est un homme dont l'œil est une aube d'été,
Un homme dont le cœur très doux, mais indompté,
Chante à faire mourir sa romance divine !
Il n'est pas chevalier, sans doute.....

LE TROUBADOUR

Je devine :
Un poète !!... Un chanteur qui va par le chemin,
Ne sachant, le soir, où coucher le lendemain,
Un de ces gueux ailés dont les plumes roussies

Craignent encore moins l'eau que les éclaircies !

(*Sérieux.*)

Enfant, je vous attriste.....

ALICE

Oh ! baron, vous pouvez
Vous divertir à l'aise ! il est des réprouvés
Qui préfèrent l'enfer aux chagrins que j'endure ;
Et pourtant j'aime mieux une parole dure,
Une âpre moquerie, un sourire mauvais,
Que le silence noir aux lieux où je trouvais,
Chaque jour, le bonheur !...

LE TROUBADOUR

Douce enfant, quelle idée
D'adorer de la sorte une chanson guindée
Que le renouveau chasse et dont nous nous gaussons !
Songez bien ! Vous aimez, non lui, mais ses chansons !
A son aube, le cœur commet de ces bévues ;
Les jeunes filles ont des faiblesses prévues
Et qu'on pardonne aussi ! car on sait qu'à vingt ans,
Suivant l'ordre, elles sont sages depuis longtemps !
Interrogez votre âme !

ALICE

En effet, plus j'y songe,
Noble baron, plus j'ai la crainte du mensonge ;
Car n'est-ce pas mentir que de changer d'amour ?

LE TROUBADOUR

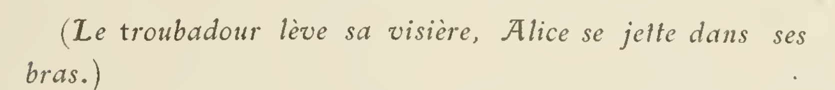
Heureux celui qui tient votre cœur sans retour !
C'est un bonheur sans nom, une céleste joie
Que d'aimer une enfant dont la pâleur rougeoie,
Quand paraît sur le seuil le fiancé béni !
Oui, vous avez raison ! L'oiseau ne fait qu'un nid,
Et ne peut y loger qu'une seule famille !

Dieu ne nous a donné qu'un cœur, ô jeune fille,
Pour que nous y logions un seul amour ! Restez
Douce et pure parmi nos infidélités !.....

(*Un silence.*)

ALICE

Vous avez du chagrin, noble baron ?



(*Le troubadour lève sa visière, Alice se jette dans ses bras.*)

LE TROUBADONR

Alice !

ALICE

Lui ! Lui !

LE TROUBADOUR

C'est moi qui suis descendu dans la lice
Pour conquérir ton cœur et ton amour. Viens là,
Chère enfant, sur ce sein qui souvent te parla
Et te chanta, le soir, sa romance bénie !
Reste là, car ce fut une âpre calomnie
Que celle qui disait de ton cœur et du mien
Qu'ils oublieraient un jour leur sentiment ancien !
Reste, ma bien-aimée, et me jure sur l'âme
Que ce sera toujours en vain que l'on te blâme,
Et que malgré l'absence et les chagrins, ton cœur,
Ton cœur reconnaîtra mon cœur seul pour vainqueur !

(*Ils se promènent sur la scène.*)

C'est un rayon de lune, en vérité, qui passe
Dans tes cheveux !..... Tes yeux sont bleus comme [l'espace,
Et ta mignonne main est plus douce au toucher
Que le duvet qu'on trouve au doux fruit du pêcher !
Oh ! que de fois, tandis que montait la soirée,
Ne t'ai-je pas surprise, ô ma belle adorée,

Si triste, si rêveuse, aux créneaux de la tour !
D'en bas je regardais ce fantôme d'amour
Auquel mettait la lune un nimbe d'or ! Les anges,
Qui n'approchent que ceux dont le cœur est sans
[fanges,
Ouvraient sur tes cheveux, blonds ainsi que le blé,
Leurs ailes d'un bleu pur d'étoiles constellé !

ALICE

Tandis que vous chantiez, dans la salle assombrie,
Les combats du Sépulcre et la chevalerie.
Je voyais vos regards, par l'ombre tamisés,
Plus suaves, plus doux que ne sont les baisers !

LE TROUBADOUR

Ton père; je le sais, chassera ce poète,
Qui mettait une tache à ses créneaux en fête ;
Mais il ne pourra pas nous chasser, n'est-ce pas ?
Toi de mon cœur, et moi du tien ?..... Où vont mes pas,
Douce et gentille enfant ? je ne sais ; mais qu'importe !
Le parfum de ton front, Alice, je l'emporte
Avec ta chère image et ton lent souvenir !

ALICE

Vous ne partirez pas !

LE TROUBADOUR

Je pars sans revenir ;
Je pars, mais dans mon front j'emporte la pensée
Qu'à jamais tu seras ma blonde fiancée !

(*A ce moment apparaissent le châtelain et la châtelaine.*)
(*Le troubadour et Alice leur tournent le dos.*)

ALICE, *se jetant dans les bras du troubadour.*

Oh ! ne me quittez pas ! car je suis toute à vous ;
Car, croyez-moi, du jour où vos grands yeux si doux

Rencontrèrent les miens, je vous aimai dans l'âme !
Vous ne savez donc pas ce qu'est un cœur de femme?
Car, regardez-moi bien, je suis femme déjà !
Un terrible chagrin depuis lors me rongea ;
Car vous étiez très haut malgré votre indigence ;
Car vous pouviez, baron, me haïr par vengeance !

LE TROUBADOUR

Je ne suis pas baron !

ALICE

Mais vous êtes celui
Pour qui, depuis l'enfance, un rayon d'or a lui !

(Les châtelains s'avancent ; au bruit qu'ils font, le troubadour rabat sa visière.)



SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LE CHATELAIN, LA CHATELAINE

LE CHATELAIN

A merveille, baron ! Fort bien ! Ça me rapelle
D'innombrables matins passés près de ma belle !

(A la châtelaine qui l'arrête.)

Madame, souriez : nous eûmes notre temps,
Et nous apprécierons encore le printemps !

(A Alice.)

C'est chose convenue? Allons parle !

ALICE

Oui, mon père !

LE CHATELAIN, *à la châtelaine.*

Là ! ma prédiction fut certaine, j'espère ?
Ce que le troubadour mit à faire deux ans,

Le baron l'a défait en une heure !

(*Au troubadour.*)

Je sens
Pour vous, noble baron, mon cœur plein de tendresse

(*A Alice.*)

Lève-lui sa visière !,.... Allons, va, le temps presse !
Je désire connaître et regarder de front
Le lutteur dont le bras est sûr et le pied prompt !

LA CHATELAINE

En vérité, seigneur, c'est un abus !

(*A sa fille.*)

Alice,
Puisqu'il entra masqué, ton maître, dans la lice,
Laisse-lui conserver jusqu'au bout son secret !

(*Au châtelain.*)

C'est un brave lutteur, un dur maître, c'est vrai,
Nous le savons de reste ! Et maintenant qu'importe,
Puisqu'il lui fut permis de franchir cette porte,
Qu'il révèle, après l'heure, un visage... très beau !

LE CHATELAIN

Est-ce que le haubert enfin est un tombeau ?
Lorsque je pris, jadis, votre main blanche et fière,
Posai-je le baiser à travers la visière ?

(*A Alice.*)

Va, belle enfant ?

LA CHATELAINE

Non pas, Seigneur !... Un moment,
Veuillez nous écouter, de grâce !... Le roman,
Le doux roman d'amour que nous lûmes ensemble,
Par la timidité commença, ce me semble....,



LE CHATELAIN

Folie !... Alice, allons, démasque ton seigneur !

(*Riant.*)

Tu le ferais passer pour un faux monnayeur.

ALICE

Donc vous l'aurez voulu mon père !

(*Elle relève la visière du troubadour.*)

LE CHATELAIN, *stupéfait.*

Le poète !

LA CHATELAINE

Il est, ma foi, fort bien, des pieds jusqu'à la tête !

LE CHATELAIN

Le troubadour !

ALICE

C'est lui, l'audacieux vainqueur,
Qui combattit si bien pour la palme et mon cœur !

LE CHATELAIN

Je suis atrocement joué !

LA CHATELAINE

Seigneur.....

LE TROUBADOUR, *à Alice.*

O gente,
O douce enfant, ô vous qu'un rayon pâle argente,
Laissez-le s'en aller, le poète banni !
A l'aurore, l'oiseau se lève de son nid ;
Au souffle du printemps, son frère, le poète,
Quel que soit le doux rêve où se berce sa tête,
Rejette le manteau sur son épaule et part !

ALICE

Seigneur, je.....

LE CHATELAIN

Un poète ! A l'abri d'un rempart
Où l'on ne vit jamais que l'épée et la dague !

LA CHATELAINE

Il a bien combattu !

LE CHATELAIN

Tout mon monde divague !

LE TROUBADOUR

Seigneur, c'est bien ! Je pars. Soyez béni pourtant,
Puisque ici je chantai, triste et le cœur content !

(Il va pour sortir.)

ALICE

Mon père !

LA CHATELAINE, *au troubadour.*

Beau baron.....



LE CHATELAIN

Non, c'est une gageure !

(Comme à part.)

Oui, c'est un beau lutteur, sur ma foi !

LA CHATELAINE

Je le jure !

LE TROUBADOUR, *au châtelain.*

Oublions tout cela ; qu'importe le passé !
Lorsque je serai loin, plus triste et plus lassé,
Souvenez-vous du moins, Seigneur, de ce poète,
Qui s'en vint jusqu'à vous, un jour, le cœur en fête,
Qui vécut sous ce toit hospitalier et doux,
Chantant pour vous distraire, et pleurant à genoux,
Qui respecta le nom de sa chaste romance,

Qui partit, un matin, plein de votre clémence,
Et, sachant le chagrin plus dur que le trépas,
Gagna le pays noir d'où l'on ne revient pas !
(Alice se cache la tête dans ses mains.)

LA CHATELAINE, *au troubadour,*

Si tu dois t'en aller, doux chanteur des frimas,
Avec ta lyre d'or dont, le soir, tu charmas
Nos rêves et nos cœurs, avec ta poésie
Où se berça souvent notre mélancolie,
Emporte sans blasphème, emporte, en souvenir
D'une félicité qui trop tôt doit finir,
(Elle prend une fleur au corset d'Alice.)
La frêle et pâle fleur de la saison nouvelle !
Garde-la saintement, la gente demoiselle
Du bois, dont le parfum, à l'heure du chagrin,
Embaumera ton cœur ! Prends aussi cet écrin,
Simplement, doucement, comme je te le donne !.....
Et te sauve à jamais notre sainte Madone !

LE TROUBADOUR

Ma pauvre âme s'en est allée !
Que fleurissent dorénavant
Les fleurs, par le calme et le vent,
Je ne prendrai plus l'envolée !
Ma pauvre âme s'en est allée !

L'aurore ouvre son palais rose !
Mais la nuit descend sur mon cœur !
Les oiseaux chantent tous en chœur,
Dans les champs que le ciel arrose !
L'aurore ouvre son palais rose !

Bonne Vierge, qui me protèges,
Fais-moi vieillir avant le temps !
Je suis à peine à mon printemps,
Et souhaite déjà les neiges !
Bonne Vierge, qui me protèges !



LA CHATELAINE

Il me semble, Seigneur, qu'un malheur nous menace,
Et que vous pleurerez votre dépit tenace !

(Le troubadour va pour sortir, le châtelain l'arrête.)

ALICE

C'est un bon mouvement !

LA CHATELAINE

Du courage, Seigneur ;
Vous avez été bon, veuillez être meilleur !

LE CHATELAIN, *après un franc éclat de rire, gravement.*

L'épée est un pouvoir, la langue en est un autre !
Certes, nous avons bien le droit de faire nôtre
Le poète qui chante et combat à la fois !
J'aime le preux qui frappe et qui rêve parfois :
Le rêve fait l'amour que défend le courage !
Que le même château tous quatre nous ombrage !
Elle t'aime ; sois donc son maître et son lion ;
Sois mon fils, beau poète, et sois mon compagnon !
Par les longs jours d'hiver ta lente poésie
Rendra plus tiède, au soir, l'atmosphère transie ;
Et si la guerre éclate, (espérons ce bonheur !)
Nous combattrons tous deux pour la dame et l'honneur

RIDEAU.



ANNALES DE LA "DRYADE"

LE FILS DE LA NATURE. — Le poème dramatique le *Fils de la Nature*, de Frédéric Halm, nous est présenté par une trilogie d'artistes, doublés de trois savants, M. Adolphe Schleicher, membre de la Société d'anthropologie, qui en a fait une adaptation française en cinq actes en prose, M. Paul Jamin, qui l'a orné de quinze compositions magistrales, et de M. André Lefèvre, professeur à l'Ecole d'anthropologie, qui a écrit l'avant-propos.

« L'auteur, bien avisé, écrit M. Lefèvre, a demandé les héros de son idylle à deux types, volontiers flattés par la tradition, le grand Celte, blond, au large poitrail, et l'Achéenne, à la hanche pure, au profil classique.

« Et pour se donner un recul suffisant, à peu près hors des prises de la critique historique, il s'est transporté aux premiers âges des colonies grecques sur les côtes ligures et des invasions gauloises dans la vallée du Rhône ; il s'est rappelé la légende qui donne pour épouse au fondateur grec de Marseille, la fille de Nannos, le roi barbare du pays. Et pourquoi, s'est-il dit, ne fournirais-je pas une contre épreuve : — un barbare amené à la civilisation par une jeune Grecque de la colonie phocéenne ? »

Le *Fils de la Nature*, paru en 1842, est un drame romantique qui a été traduit dans la plupart des langues européennes. Nous ne pouvons que féliciter M. A. Schleicher de l'avoir transporté dans la langue française, et cela avec d'autant plus de raison qu'il y s'agit plus directement de nos ancêtres. Le drame a, d'ailleurs, toutes les qualités, et l'adaptation, qu'en a faite la traduction française, est au-dessus de tout éloge. Il n'est pas un littérateur digne de ce nom qui ne voudra posséder une œuvre dont la forme, le fond et la présentation sont irréprochables.

AVIS. — Nous rappelons à nos lecteurs, auxquels il manquerait tel ou tel numéro, qu'il le recevront contre cinquante centimes. De plus, les personnes, qui désireraient faire relier leur année complète en deux volumes, n'auront qu'à nous expédier leurs numéros. Nous avons fait établir pour le prix de 4 fr. 50 une reliure souple en peau pleine agrémentée, sur le plat, d'un fer spécial frappé à chaud et représentant la victoire de Samothrace, en tout point digne de la jolie collection que constituent les vingt-quatre numéros de *La Dryade*. Le prix de cette reliure est de 4 fr. 50 par volume, auquel, pour les abonnés de la province et de l'étranger, il faut ajouter 1 franc pour le port.

Le *Carillon illustré* remplacera provisoirement la *Dryade*. Cette gracieuse publication, illustrée par nos meilleurs artistes, paraîtra avec des caractères nouveaux et une rédaction choisie, à partir du numéro de janvier. Nos lecteurs y trouveront tout ce qui peut agréer à l'œil et à l'esprit. Le *Carillon Illustré* tiendra les abonnés au courant des nouvelles publications dignes d'être distinguées.

De Boriana.



TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

Contes et nouvelles

Poésies

Études et traductions

Roman

Annales de la Dryade

Théâtre



Imp. H. Davoust. *Le Gérant :* H. de Lézardière.



